This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

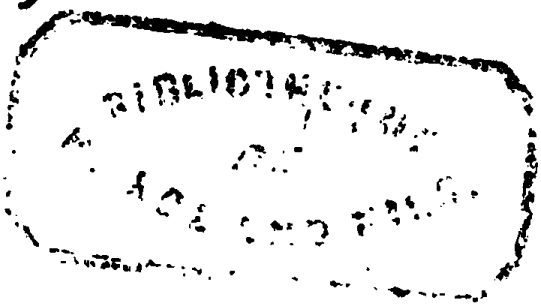
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES SCIENTIA VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SUAVIS IN PENINSULAM AMOENAM CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

Bibliothèque
St. Roland fils Bruxelles
1850



MÉMORIAL

DRAMATIQUE.

HUITIÈME ANNÉE.

Chaque année du Mémorial dramatique se vend séparément. 1 fr. 50 c.

Prix de la collection, y compris la 8e. année..... 10 fr.

MÉMORIAL DRAMATIQUE,

OU

ALMANACH THÉATRAL

POUR L'AN 1814;

CONTENANT l'Analyse raisonnée et critique de toutes les Pièces jouées aux différens Théâtres de la Capitale, en l'an 1813; les Noms de leurs Auteurs et la date des Représentations, avec les Couplets les plus agréables des vaudevilles; les Noms et Demeures des Administrateurs, Acteurs, Actrices, Musiciens et Employés desdits Spectacles; les Débuts; les Evénemens remarquables arrivés pendant l'année.

VIII^e. ANNÉE.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

HOCQUET, IMPRIMEUR, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.

BARBA, LIBRAIRE, Palais-Royal, n°. 51, derrière le Théâtre Français.

1814.

MÉMORIAL DRAMATIQUE.

GRANDS THÉATRES.

M. de Remuzat, premier Chambellan de de S. M., Surintendant des Théâtres, place de la Concorde.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Administration.

MM.

Picard, directeur, rue de Lully, n°. 2.
Wante, administrateur-comptable, rue du Hazard, n°. 1.
Courtin, secrétaire-général, rue Helvétius, n°. 57.
Despreaux, inspecteur, rue Ménars, n°. 4.
Bonnemer, caissier, à l'Opéra.
Damence, préposé aux locations, rue Ménars, n°. 6.

CHANT.

Maîtres et chefs de la scène.

Berton, rue Helvétius, n°. 59.

Lebrun, rue d'Argenteuil.
Adrien, rue Bellefond, n°. 31.
Plantade, rue Cadet, n°. 4.

Premiers.

MM.

Lays, rue Montesquiou, n°. 6.
Laforêt, petite rue du Rempart, n°. 1.
Nourrit, rue Rameau, n°. 4.
Derivis, rue de la Michodière, n°. 15.
Lavigne, rue de Louvois.
Albert, rue de la Michodière, n°. 8.

Mesdames

Armand, rue Ménars, n°. 8.
Branchu, rue Helvétius, n°. 71.
Albert-Himm, rue de Louvois.
Granier, rue Petits-Champs, n°. 39.

Doubles.

MM.

Eloi, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.
Bertin, boulevard St.-Martin, n°. 17.
Bonel, rue de Louvois, n°. 5.
Alexandre, rue du Cadran, n°. 16.
Duparc, rue de la Michodière, n°. 15.
Haurare, rue Bellefond, n°. 29.

Mesdames.

Paulin, rue de Louvois, n°. 9.
Jannard, rue de la Michodière.
Emilie, rue Louvois, n°. 7.
J. Armand, rue des Petits-Champs.

CHŒUR.

Basses.

MM.

Thoste, rue de Beaune, n°. 33.
Ecoq, rue St.-Germ.-des-Prés, n°. 25.
Villiers, rue Basse-du-Rempart.

Picard, rue des Chanoinesses.
Leroi, quai de la Ferraille.
Putheaux, rue neuve Ste.-Geneviève.
Aubé, rue de Grenelle-S.-G.
Gonthier, rue Beaurepaire.
Ferdinand Adrien, rue de Bellefond.
Nisy, rue St.-Honoré, n°. 272.
Honebert, rue Fromenteau.
Chapelot, rue Saint-Denis.
Prevost, rue Coquenard, n°. 14.
Levasseur, carrefour de l'Odéon.

Tenors.

Duchamp, rue de la Lune.
Chevrier, rue S.-Germ.-l'Auxerrois.
Nocard, rue Rochechouart.
Beaugrand, rue de Rohan.
Ménard, rue Mazarine, n°. 72.
César, quai de la Vallée, n°. 41.
Léger, rue de la Lune, n°. 42.

Hautes-contres.

Martin, rue de la Vrillière.
Lefèvre, rue St.-Denis.
Chollet, rue St.-Thomas du Louvre.
Leroi, rue neuve St.-Roch.
Gaubert, rue N.-D. des Victoires.
Fasquel, rue Coquenard.
Gousse, rue de la Corderie.
Lemaire, rue basse des Ursins.
Henri Courtin, rue du Petit-Carreau.
Dumas, rue Helvétius.

Dessus.

Mesdames

Gambais, rue de Richelieu.
Mullot aînée, rue de l'Echiquier.
Mullot cadette, rue Bailleul.

Hymm, rue N St.-Augustin.
Royer, rue Projetée.
Petit-Lefebvre, rue Saint-Denis.
Florigny, rue de Grétry.
Delbois aînée, rue Helvétius.
Delbois, cadette, rue des Martyrs.
Mantes, rue St.-Georges.
Ballin, rue Saint-Sauveur.
Chevrier, rue St.-G.-l'Auxerrois.
Beaumont, rue des V.-Augustins.
Mazières, rue St.-Louis-St.-Honoré.
Laurenzetti, fb. Poissonnière.
Lacombe, rue de la Lune.
Lebrun, rue des Colonnes, n°. 4.
Persillier, rue Pelletier.
Reine, idem.
Pelletier, rue de Grammont.
Dubois, rue Ménars.
Fasquel, rue Coquenard.
Mantes fille, rue St.-Georges.

Accompagnateurs.

MM.

Granier, rue Rameau, n. 7.
Picciui, faub. du Temple.
Armand, accordeur, rue Neuve des Petits-Champs.

ÉCOLE.

Maîtres.

Rodolphe, rue St-Denis.
Lachnitz, rue Coquillère, n°. 20.

DANSE.

Maître de ballets.

Gardel, premier, rue de Clichy, n°. 36.
Milon, 2e., rue N. S. Augustin, n°. 18

Premiers.

Vestris, rue Cérutti, n°. 4.
Beaupré, rue Neuve-St.-Augustin.
Albert, rue de Louvois, n°. 8.

Mesdames

Clotilde, rue Pelletier, n°. 7.
Gardel, rue de Clichy, n°. 36.
Chevigny, rue Helvétius, n°. 64.
Bigotini, rue de Choiseuil, n°. 6.

Remplacemens.

Antonin, rue neuve des Petits-Champs.

Mesdames

Saulnier, rue Pelletier, n°. 6.
Delille, rue de la Tour-d'Auvergne.
Courtin, rue Helvétius.
Fanny Bias, rue Rameau, n°. 8.
Gosselin aînée, rue de Grétry.

Doubles.

Branchu, rue Helvétius, n°. 71.
Goyon, rue de Montmorency, n°. 4.
Mérante, rue Grétry, n°. 2.
Renaud, rue Fromenteau.
Anatole, rue du Mont-Blanc.
Montjoie, rue Montmartre.

Mesdames

Félicité, rue des Filles-S.-Thomas, n. 22.
Masrelié cadette, rue de Choiseuil.
Victoire Saulnier, chez sa sœur.
Gaillet, rue Montmartre.
Elie, rue de Lully.
Marinette, rue Rameau.

Ballets.

Leuillier, rue de l'Echelle, n°. 8.

Auguste, rue N. St.-Augustin.
Eve, quai de la Ville.
Verneuil, rue de la Michodière.
Petit, rue du Montblanc.
Beautin, rue d'Aboukir.
Gogot, rue Geoffroy-l'Asnier.
Dejazet, rue Grange-Batelière.
Rivière, rue du Caire.
Seuriot jeune, rue Mandar.
Justin, rue des Prouvaires.
Lenfant, rue de Richelieu.
Godefroy, faub. Montmartre.
Maz, rue Ménars.
Michel, rue de la Michodière.
Leblond, rue de la Victoire.
Bause, rue de Condé.
Toussaint, rue Rameau.
Courtois, faub. St.-Martin.
Peupet, rue de Louvois.
Falcos, rue Poissonnière.
Taussaint cadet, rue Rameau.
Pouillet, cul-de-sac de la Boule rouge.
Romain, rue de Louvois.
Guillet, rue Rameau.
Lachonque, rue Helvétius.
Louis, rue Villedot.
Banglain, rue de Cléry.

Mesdames

Mareslié, rue de Choiseuil.
Mélanie, rue Rameau.
Jacotot, faubourg Montmartre.
Eulalie, rue Montmartre.
St.-Légé, rue Poissonnière.
Lili, rue Bergère.
Laurence, rue Croix-des-Petits-Champs.
Potdevin, rue de Cléry.

Coulon, rue de Tournon.
Letellier, rue de Malte.
Déjazet, rue Grange-Batelière.
Adélaïde, rue Feydeau.
Dupuis, rue Montmartre.
Eugénie, rue Chabannais.
Delphine, rue Bailif.
Albedel, rue de Marivaux.
Ferret, rue de Grétry.
Proche, rue Rochechouart.
Baudisson, rue de la Lune.
Narcisse, faubourg Saint-Denis.
Pansard, faubourg du Temple.
Launer, rue de Grétry, n°. 5.
Fliger, boulevard Montmartre, n°. 30.

Inspecteur de la danse.

M. Papillon, rue Helvétius.

Répétiteurs.

MM. Pilate, Launer, Joly.

ÉCOLE.

M. Gardel, directeur.

Maîtres.

MM. Coulon, Lebel, Goyon.

Répétiteurs.

MM. Breton, Desbordes.

ORCHESTRE.

MM.

Persuis, Chef, rue Helvétius, n°. 67.
Rochefort, adj., faubourg Saint-Honoré, n°. 5.

Premiers Violons.

MM.

Kreutzer, rue St.-Georges, n°. 14.
Habenek, rue Bleue, n°. 24.
Choll aîné, rue des Colonnes.
Violons. Choll jeune, Cartier, Lochon, Laune, Lequin, Léchard, Pagniez, Lalance, Crochet, Fliéger, Pilate, Duret, Sauvageot, Manceau, Kreutzer jeune, Cosse, le Vacher, Guenée, Verdignés, Xavier.
Haut-bois. Schnetzhoeffer, Delcambre, Félix Miolan, Wogth.
Flûtes. Tulou, Lépine.
Clarinettes. Lefèvre, Lefèvre jeune, Soler.
Cors. Duvernoy (F.), Blangi, Othon Vaudenbrock, Daupart, Paillard.
Basson. Delcambre jeune, Viellard, Gebauer, Poisson.
Trompettes. Guthmann, Plet.
Trombonnes. Guthmann fils, Mareillac, Cornu.
Alto. Siter, Lefèvre fils, Armand, Amédée, Bénard, Quinebaux.
Violoncelles. Levasseur jeune, Voisin, Tourte fils, Levasseur, Rey, Janson, Rochefort, Hivart, Bréval, Prunelle, Levasseur fils, Norblin.
Contre-basses. Sorne, Lacroix, Chénier, Perne, Gélinec, Rifaut.
Timballier. Ambezard.
Harpistes. Vernier, Calot.

Bibliothécaire-copiste.

Lefebvre père.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

LE LABOUREUR CHINOIS, opéra en un acte, par M. *Morel*; musique arrangée par MM. d'*Haydn* et de *Mozart*, ballets de M. *Millon*. (5 *février*.)

Le cultivateur Kan-si recueille sa moisson; Kanor, chef des travaux rustiques, est amoureux de la fille de ce laboureur; mais Nida ne peut l'aimer: son cœur s'est donné au jeune Falzé, fils du mandarin de la province. Kanor, pour se venger, abandonne les champs de Kansi et veut entraîner les moissonneurs. Falzé court implorer la protection de son père contre cet audacieux. La foudre gronde; un orage affreux menace d'achever la ruine du laboureur. L'empereur You-chin visite la province, l'orage l'a séparé de sa suite; il demande l'hospitalité à Kan-si, que son malheur n'empêche pas d'être bienfaisant. L'empereur apprend les chagrins du laboureur, Falzé les accroît en racontant que le mandarin, son père, condamne son amour et protège Kanor; mais bientôt ce mandarin et la suite de l'empereur font retentir la campagne de leurs alarmes sur le sort de leur souverain. You-chin est reconnu, il unit les amans, et pour récompenser Kansi de son hospitalité, il fonde la fête de l'Agriculture,

et veut que le champ de son hôte soit le premier honoré d'un sillon de sa main.

Ce petit intermède a réussi, mais le défaut d'action en rend la représentation ennuyeuse : aussi le joue-t-on rarement. Les ballets sont assez bien dessinés.

LES ABENCÉRAGES, opéra en 3 actes, paroles de M. *de Jouy*, musique de M. *Cherubini*. (6 *avril*.)

Gonzalve de Cordoue, par Florian, a fourni à M. Dejouy le sujet de cet opéra. Les changemens qu'il a faits à l'action ne sont pas heureux; on pouvait tirer un meilleur parti des amours d'Abenhamet et de Zoraïde, de la trahison des Zégris à la bataille de Jaën, et surtout des moyens perfides qu'emploie Boabdil, roi des Maures, pour perdre son rival, qui est le chef des Abencéragès. Ce roi est ici remplacé par Aléman; les autres personnages sont aussi changés, mais ceux qui ont lu Florian ne peuvent savoir gré à l'auteur du nouvel ouvrage, d'avoir fait un opéra qui manque d'intérêt et de situations, quand la source de son sujet était des plus fécondes. La musique est riche d'harmonie; les chœurs sont d'un bel effet; plusieurs morceaux ont fait grand plaisir, et les auteurs ont été demandés et nommés, ainsi que M. Gardel, à qui l'on doit les charmans ballets de cet opéra. Passons à l'analyse.

Almanzor, chef de la tribu des Abencérages, vient d'épouser la belle Noraïme, princesse du sang royal; Alemar, chef de la tribu des Zegris, est l'ennemi du jeune guerrier; il imagine, pour troubler son bonheur, de supposer que le roi de Grenade, Muley-Assem, absent de son royaume, vient de lui envoyer l'ordre de recommencer les hostilités contre les Castillans. Ceux-ci qui étaient venus avec leur général Gonzalve aux noces d'Almanzor, se retirent à cette nouvelle, les danses de l'hymen sont interrompues, l'étendard, cet étendard dont la perte est un arrêt de mort contre celui qui le laisse enlever, est confié à Almanzor; c'est lui qui doit sur-le-champ aller attaquer le camp espagnol; Almanzor jure qu'il reviendra vainqueur; mais Alemar secrètement lié avec le porte-drapeau du jeune guerrier, jouit d'avance de la trahison qu'ils ont ourdie ensemble.

Noraïme attend son héros; de nouvelles danses que ses compagnes exécutent devant elle, ne peuvent la distraire du trouble qui l'oppresse. Ses tristes pressentimens se réalisent, Almanzor revient vainqueur; mais il a perdu le drapeau sacré. Cité devant le conseil des vieillards, il leur montre vainement tous les drapeaux qu'il a conquis sur l'ennemi. Ce n'est pas là l'étendard de Grenade; en vain il objecte qu'il a des soupçons sur son porte-drapeau et sur Alemar lui-même. Des soupçons ne sont pas

des preuves ; la loi rigoureuse et clémente à la fois, condamne Almanzor à l'exil. Mais la mort sera le prix de sa témérité, s'il reparaît jamais dans l'enceinte des remparts.

Noraïme ouvre le troisième acte sur les bords du Xenil, ou du Daro, petits fleuves qui baignent les murs de Grenade, bien résolue à fuir pour se rejoindre à son époux. Celui-ci lui en évite la peine, il sort du milieu des roseaux habillé en esclave, il vient pour l'emmener dans sa barque, mais Alemar le surveille, il fond sur lui avec ses zegris, il traite de violation de la loi une apparition qui, vu le peu de temps qui s'est écoulé depuis le jugement, ne devrait être considérée que comme une scène d'adieux. L'audience s'ouvre de nouveau, et le jeune homme est condamné à être précipité du haut des tours, à moins qu'un guerrier ne prenne sa défense en champ-clos. Un zegris, confident d'Alemar, défie tous les Abencérages. Cette tribu reste muette, lorsque tout-à-coup paraît Noraïme suivie d'un brave inconnu, portant dans ses mains un drapeau noir. Ce brave est Gonzalve, qui renouvelle avec son adversaire le combat à outrance de Bayard contre Sotto-Mayor. Le zegris est poignardé. Gonzalve est reconnu, il fait tomber le crêpe qui couvrait le drapeau de Grenanade, et il annonce que le coupable porte-enseigne le lui a livré lui-même. On apprend en même temps toutes les

perfidies d'Alemar, on le traîne à la mort, et un troisième ballet fait oublier aux jeunes époux tous les tourmens de la journée.

MÉDÉE ET JASON, tragédie-lyrique en 5 actes, paroles de M. *Milcent*, musique de M. *Fontenelle*. (10 août.)

Créon, tyran de Corinthe, tient en son pouvoir Eson, père du chef des argonautes; Jason est accouru pour sauver les jours de son père, mais le tyran lui impose la condition d'épouser sa fille Créuse. Jason, par piété filiale, est prêt à rompre les nœuds qui l'unissent déjà à Médée; ce nouvel hymen va être célébré, lorsque Médée, qui est arrivée secrètement à Corinthe, et qui s'est réfugiée dans le temple de Junon, paraît devant son volage époux. Ses reproches, ses cris, ses larmes, interrompent la cérémonie; Jason, à la fois déchiré par les dangers qui menacent son père, et par l'amour qu'il ressent pour Médée et ses enfans, hésite, balance: le fer qui menace les jours d'Eson, l'entraine loin de Médée.

Cette épouse malheureuse obtient cependant la faveur de l'entretenir avant le sacrifice. Dans cette scène extrêmement passionnée, mais beaucoup trop longue, le désespoir de Médée, l'éloquence de son ame, et les fréquens vertiges où la plonge sa douleur, attendris-

sent Jason, qui oublie tout pour conserver sa foi à son épouse ; le tyran, trompé dans son espérance, ordonne alors qu'on s'assure de Jason, et que Médée et ses enfans soient chassés de Corinthe.

Le troisième acte présente cette mère infortunée dans une campagne coupée par des rochers: ses enfans pleurent sur son sein. La prêtresse de Junon qu'on a vu compâtir à ses peines, vient la consoler; elle lui annonce cependant que Jason paraît céder au tyran, et que la cérémonie de l'hymen va se terminer. La raison de Médée se trouble à cette nouvelle; l'opprobre et le malheur qui attendent ses enfans, achèvent de l'égarer; elle saisit un poignard; l'innocence à genoux la désarme, mais le cortège nuptial qui passe dans le fond du théâtre lui rend son délire; elle poursuit ses enfans de rochers en rochers, et revient bientôt après dans un état de stupeur effrayante. Isolée, anéantie, elle appelle à son secours ces mêmes enfans qu'elle vient d'égorger, et soudain des chants de victoire lui apprennent la mort de Créon. Jason, forcé de lui obéir, a saisi sur l'autel la hache sacrée dont il a frappé le tyran. Il est libre, il revient à son épouse, et lui demande ses enfans. « Je les avais, dit-il, confiés » à leur mère. » Moment terrible et du tragique le plus profond. Médée avoue son atrocité, elle expire de douleur, quand Junon paraissant dans les airs,

déclare que le ciel, garant de la sainteté de l'hymen, n'a pas permis un forfait aussi noir : Médée n'a frappé que de vains fantômes ; ses enfans lui sont ramenés par la grande prêtresse.

Cet opéra offre deux actes froids, uniformes et sans intérêt ; le troisième seul, comme on le voit sur l'analyse, méritait les suffrages du parterre, qui, lassé de ceux qui l'avaient précédé, n'a pas demandé les auteurs. Cette petite vengeance lui était permise. M. Fontenelle ainsi que M. Milcent avaient réservé les effets dramatiques pour la fin de l'ouvrage, et, s'il faut l'avouer, la beauté du troisième acte ne rachète point l'ennui que cause les deux premiers : peut-on appeler cela un succès ?

DÉBUTS.

M. Paul a débuté, le 11 mai, dans la Caravanne. Ce jeune danseur, nouvellement arrivé de Bordeaux, nous a fait voir que les brillantes écoles de Terpsychore ne sont pas toutes à Paris ; sa physionomie est agréable, sa taille élégante ; la nature n'a pas encore achevé de le développer, mais l'art et le talent lui ont déjà donné une grâce, une noblesse, et surtout une mesure et une correction qui ont été unanimement admirées.

— M. Ferdinand a débuté, le 18

juin, dans *le Devin du Village*; il a dansé un pas de deux avec mademoiselle Gosselin, qui a été exécuté avec une rare perfection. Le public a prouvé sa satisfaction à M. Ferdinand, par les applaudissemens nombreux et mérités.

— M. Levasseur a débuté, le 4 octobre, dans *la Caravanne*, par le rôle du Pacha. Ce jeune homme, élève du Conservatoire, a une voix mâle, pleine, une vraie basse-taille qui ne laisse rien à désirer; maître de tous ses moyens, il en a tiré le parti le plus avantageux; sa méthode de chant est pure, sa prononciation excellente. Aussi l'a-t-on accueilli avec enthousiasme et ses efforts ont été couronnés du plus brillant succès.

— Mlle. Copère a débuté le 26 octobre, dans le 2e. acte de *la Vestale*, par un pas du genre noble, qu'elle a dansé avec Albert. Cette débutante, âgée de 15 ans, est élève de M. Coulon. Elle a su mettre en pratique, dans l'exécution de son pas, tous les bons principes de son école; aussi a-t-elle été fort applaudie.

— Mlle. Gosselin cadette a débuté le 29 octobre, par des pas ajoutés au 3e. acte de *la Jérusalem délivrée*. Cette charmante danseuse a enlevé tous les suffrages.

THÉATRE FRANÇAIS.

M. Mahérault, Commissaire impérial.
M. Bernard, son secrétaire, au théâtre.

Acteurs Sociétaires, par ordre de ré-
MM. *ception.*

Fleury, rue Traversière, n°. 25.
St.-Prix, rue du Cherchemidi, n°. 9.
St.-Phal, rue de Molière, n°. 3.
Talma, rue de Seine, n°. 6.
Michot, rue de Richelieu, n°. 48.
Batiste cadet, rue Traverse, n°. 5.
Damas, rue de Lille, n°. 79.
Batiste aîné, rue St.-Honoré, n°. 346.
Armand, rue de Richelieu, n°. 24.
Lafond, rue des Petits-Champs, n°. 26.
Després, rue du Hazard, n°. 15.
Lacave, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 14.
Devigny, rue du Hazard, n°. 15.
Thénard, rue du Bouloy, n°. 8.
Michelot, rue Helvétius, n°. 30.

Mesdames

Raucourt, rue du Helder, n°. 2.
Thénard, rue du Bouloy, n°. 8.
Emilie Contat, rue de Richelieu, n°. 93.
Mézerai, rue de Richelieu, n°. 20.
Mars, rue Neuve-du-Luxembourg, n. 4.
Desbrosses, rue de Richelieu, n°. 24.
Bourgouin, rue Ménars, n°. 10.
Volnais, rue Villedot, n°. 6.
Duchesnois, rue de la Ferme des Mathurins, n°. 16.
Leverd, rue de Richelieu, n°. 8.
Rose Dupuis, rue de l'Echelle, n°. 5.
Georges, rue de Richelieu, n°. 12.

Acteurs aux appointemens.

Ernest Vanhove, rue Rameau, n°. 6.
Faure, rue S.-Germ.-l'Auxerrois, n. 91.
Colson, rue Pelletier, n°. 16.
Dumilâtre, *idem.*
Baudrier, rue de Richelieu, n°. 9.
Firmin, rue de l'Arbre-Sec, n°. 14.
Cartigny, rue Rameau, n°. 13.
Dumilâtre, rue St.-Honoré.
Valmor, rue de Richelieu, n°. 9.
Desmouceaux, rue S.-Sauveur, n°. 47.
Artiguenave, au Péron, chez Billotte.
Marchand, rue du Pont de Lodi, n°. 1.

Mesdames

Patrat, rue Batave, n°. 16.
Pélicier, rue du Hazard, n°. 11.
Boissière, rue Rameau, n°. 11.
Dupont, rue Pelletier, n°. 12.
Demerson, rue de Richelieu, n°. 15.
Rosny, rue Neuve des Petits-Champs.
Adèle, pour les rôles d'enfant, rue Grange-Batelière, n°. 28.

Secrétaires-soufleurs.

Laplace, rue Montmartre, n°. 75.
Maignen, rue Chabanais, n°. 6.

Decormeil, caissier, rue S.-Hon., n. 346.
Lebert, inspecteur-général, au théâtre.
Maury, inspecteur.
Adam, premier machiniste, rue Saint-Honoré, n°. 374.
Beaudron, chef d'orchestre, rue de Thionville, près le Pont-Neuf.
Laurent, concierge, au théâtre.
Madame Jordan, chargée de la location des loges, au théâtre.

THÉATRE FRANÇAIS.

AVIS AUX MÈRES, ou les Deux Fêtes, comédie en 1 acte en vers, par M. Em. *Dupaty*. (14 *janvier*.)

Mesdames d'Elbon et de Merval, amies dès l'enfance et veuves l'une et l'autre, habitent la même maison. Mad. d'Elbon est aussi dissipée que mad. de Merval est sage et raisonnable; leurs enfans ont suivi leur exemple. Julie d'Elbon, nouvellement sortie d'un pensionnat, est un modèle de frivolité. Armand, élevé par sa mère, est un petit Caton. Cette sagesse désole son valet, dont les profits sont nuls. La fête des deux mères lui inspire l'idée de commencer à corrompre la vertu de son maître en l'engageant dans un emprunt usuraire; il prend, à cet effet, la montre et la bague de Marton, pour se procurer de l'argent.

Julie arrive, elle est enchantée d'un projet de mariage dont sa mère vient de l'entretenir; mais il faut que mad. de Merval consente à ce qu'elle épouse Armand. Julie, interrogée par l'amie de mad. d'Elbon, répond avec tant de légèreté, que mad. de Merval se persuade qu'une telle alliance ferait le malheur de son fils. Elle est affermie dans cette idée par M. de Méricourt, espèce de poète de qualité, chargé de faire des couplets pour la double fête qui se prépare. Madame de Merval pressentant

que son fils n'aura pas de quoi faire les frais de la journée, donne une bourse à Méricourt, afin qu'Armand n'ait pas besoin de recourir à des emprunts ruineux.

Méricourt est bientôt tourmenté par les deux amans, qui lui demandent, l'un force esprit, l'autre force sensibilité. Le poète assailli se sauve sans parler de la somme qu'il a reçue.

On apporte à mad. d'Elbon une affreuse nouvelle, elle a perdu un procès considérable; on va saisir chez elle, mais son amie lui offre l'or dont elle a besoin, et pour réparer les torts de la fortune, elle consent au mariage qu'elle désapprouvait d'abord. Armand, au comble de la joie, se trouve bien embarrassé, comment faire les frais de la fête? Son valet lui propose, au nom d'un juif, cent louis à cinquante pour cent d'intérêt. Le jeune homme accepte, fait son billet, que Mercourt déchire en remettant la bourse. Alors arrivent deux pots de fleurs que Julie a fort joliment arrangés; elle attend les invités, un huissier se présente. Mad. d'Elbon, qui peut le renvoyer, veut au contraire qu'il verbalise pour l'édification de sa fille qui prend un moment les actes pour des couplets. Mais enfin tout s'explique: l'huissier payé, se retire, et les amans sont unis.

Cet ouvrage, dont les titres ne sont nullement justifiés, a eu beaucoup de succès. Le style en est pur et élégant;

une foule de traits piquants et de beaux vers ont été vivement applaudis.

TIPPO-SAËB, tragédie en 5 actes, en vers, par M. *de Jouy*. (27 *janvier*.)

Cette tragédie a été assez bien accueillie ; de très-beaux vers, de belles situations, méritaient ce succès. On prétend que l'auteur l'a retirée du théâtre pour y faire des changemens, sachons-lui gré d'avoir écouté les avis de quelques personnes amies de la gloire. Cette résignation est bien rare chez les gens de lettres !

Le fils d'Hyder-Ali, le souverain de Mysore, ce brave, mais infortuné monarque, qui, à la dernière année du siècle, n'avait conservé du vaste héritage de son père que la seule ville de Seringapatam et sa haine inextinguible contre les oppresseurs de l'Inde ; le Mithridate des anglais, Tipo-Saëb enfin est trop connu pour offrir ici de plus longs détails sur sa vie. Le malheur de presque tous les héros de ce genre est de ne briller de leur plus bel éclat qu'à l'instant de leur mort, et toute la France a su que Tipoo-Saëb, forcé dans sa dernière cité, lâchement trahi par son principal ministre, qui avait vendu la place aux marchands qui l'assiégeaient, périt glorieusement sur la brèche, à côté des français que notre gouverneur dans l'Inde avait envoyés à son secours.

C'est ce trait encore récent de l'histoire moderne qui a fourni le sujet de la nouvelle tragédie. L'auteur presque témoin des derniers momens du monarque, n'a vu dans sa mort qu'un crime politique dont l'horreur a enflammé sa verve; analysons son ouvrage.

Narsca, bramine ambitieux et premier ministre de Tippo-Saëb, ouvre la scène avec Akmed son confident; celui-ci annonce que le roi des abdalis marche enfin au secours du sultan. La main d'Aldeir, sa fille, doit être sa récompense. Ce secours arrivera trop tard, répond Narsca. J'ai traité avec Stuard, le chef des anglais. La ville sera livrée cette nuit. Le bramine est jaloux du général français, du jeune Raymond, en qui Tippoo semble avoir placé toute sa confiance. Le sultan les consulte en effet l'un et l'autre sur l'état désespéré de ses affaires; Raymond est d'avis de marcher au-devant des secours qui arrivent, Narsca veut qu'on reste dans la place; mais Tippoo est prêt à céder à l'avis de Raymond, lorsqu'on annonce un envoyé anglais. Cet envoyé qui est le général lui-même déguisé sous le nom de Veymour, demande pour sa sureté la foi du général français. Tippoo autorise Raymond à l'introduire.

Veymour, ou plutôt Stuard-Duncan, ennemi personnel du sultan de Mysore, qui a fait mourir son père, ne vient dans la place en qualité d'envoyé que pour concerter plus surement avec le

traître Narsca sa vengeance particulière, la mort de Tippoo et celle de ses fils. Il prodigue l'or et les intrigues dans l'armée indienne, dans le détachement français, il essaye même de séduire Raymond, en lui offrant une honorable retraite s'il veut engager le sultan à accepter les conditions qu'il vient lui offrir. Raymond dédaigne ses offres et le présente devant le trône de Tippoo.

Cette scène est des plus imposantes ; un fastueux étalage des exploits britanniques commence à allumer la colère du sultan ; mais à l'instant où Veymour, au nom de son roi, demande que les fils de Tippoo lui soient livrés, ce père, furieux, s'élance de son trône le glaive à la main ; Raymond l'arrête, et lui représente que Seymour est commis à sa foi ; la rage du sultan cède à l'honneur français ; mais il veut retenir l'insolent envoyé comme un gage de la trêve dont il a besoin : Veymour réclame de son côté la parole de Raymond, celui-ci lui révèle toutes ses perfidies, tous les traits dont il a souillé son caractère d'ambassadeur, enfin sa complicité avec Narsca ; et cependant il lui garantit la foi qu'il a reçue, il sort avec lui pour favoriser sa retraite.

Mais le ministre astucieux aperçoit dans cette générosité un moyen plus sûr de perdre Raymond ; il fait avertir secrètement Tippoo que l'envoyé qui fuit est le général anglais lui-même ; le fils de ce Duncan, son ancien ennemi,

Tippoo le fait arrêter, il conçoit des soupçons sur la fidélité de son allié; Narsca les accroit et les envenime. — Que la tête de Veymour tombe! — On lui apprend que Veymour, arraché de sa prison par Raymond, est rentré dans son camp. Le généreux français se présente avec calme devant le monarque irrité, il se justifie en dévoilant au sultan toutes les trames ourdies par son ministre et par l'anglais. Akmed lui a tout appris; mais Akmed, assassiné par Narsca, ne peut appuyer ses révélations. Le ministre est prêt à triompher, l'amitié de Tippoo pour Raymond, sa confiance dans l'honneur français, l'emportent sur les apparences. Le ministre est arrêté, Tippoo ne songe plus qu'à combattre l'ennemi qui s'avance, et à sauver ses enfans; il les fait venir, il reçoit leurs tendres adieux; Idalkan, son esclave favori, est chargé de les conduire dans un esquif jusqu'à l'asile que sa tendresse leur a ménagé.

Vaine précaution! un signal du traître Narsca a prévenu les anglais de cette fuite, l'esquif a été assailli; mais Raymond, poursuivant les ravisseurs, leur a bientôt arraché leur proie, Tippoo embrasse de nouveau sa triste famille. L'airain tonne, il va combattre, et trouve au milieu des anglais qui ne peuvent le vaincre, le poignard de Narsca qui l'assassine, Raymond le venge, et l'infortuné monarque revient,

expirer entre les bras de ses enfans et de son ami désolé.

L'Intrigante, comédie en 5 actes et en vers, par M. *Etienne*. (6 *mars*).

Jamais ouvrage n'a été joué comme celui-ci en dépit du public et des sifflets. Quoiqu'elle soit écrite avec élégance et qu'elle y ait de fort beaux vers, cette pièce n'en est pas moins digne du sort qu'elle a éprouvé.

Quelques littérateurs de nos jours se targuent d'une chûte comme d'un succès, et regardent les improbations du parterre comme une cabale montée contr'eux par des envieux et des ignorans.

M. Étienne, cette fois, n'a pas oublié de nous indiquer la source où il a puisé son sujet; il se souvient du tort que son silence a fait à sa comédie des Deux Gendres.

M. Dorvilé, commerçant du premier ordre, visite depuis un an ses manufactures; il a laissé dans sa maison sa fille, fruit unique d'un premier mariage, sa jeune épouse et Dubreuil, son caissier. Mais un nouvel hôte s'y est impatronisé à son insu, c'est la sœur de son épouse, veuve d'un baron allemand, femme de mœurs plus que suspectes, et qui a fait, dit-on, ses premières armes en intrigue à la cour de Bavière. Il paraît que son talent ne l'a pas enrichie, puisqu'elle est obligée de puiser dans la caisse du

commerçant pour bouleverser sa maison, y introduire un faste nouveau, la remplir de domestiques, de solliciteurs et de parasites. De ce nombre sont un prince bavarois que l'on dit *supprimé* ; espèce de niais à qui l'on fait faire des commissions et que l'on perd en route ; un comte de Saint-Phar, homme de cour un peu ruiné, que la baronne veut unir à sa nièce ; un médecin qui ne soigne que des gens en place.

Arrive M. Dorvilé ; il est tout ébahi du nouvel ameublement qu'il trouve dans son salon. Dubreuil, son fidèle caissier, qui débourse depuis neuf mois de grosses sommes pour fournir aux dépenses de madame la baronne, vient alors pour la première fois informer son maître de la dépense qui se fait chez lui depuis si long-temps. Le commerçant est indigné ; il ordonne qu'on renvoie les domestiques et les voitures, que sa porte soit fermée, et qu'on ne mette pas plus de six couverts sur sa table. En même temps il annonce à sa fille qu'il est revenu exprès pour la marier ; la pauvre enfant à qui la baronne, dans une scène précédente, a proposé son comte de Saint-Phar, imagine qu'il s'agit de la même personne, et répond tristement à son père qu'elle est prête à lui obéir. Le père, que rien n'empêche de s'expliquer, ne s'explique pas, ce qui donne lieu à une petite scène de dépit amoureux entre la jeune fille et son cousin l'officier, qui est justement le mari que le père a en vue.

Cependant l'homme de cour à qui l'on a donné le ridicule de n'oser penser que *par ordre*, vient faire sa déclaration ; il a obtenu l'agrément de l'autorité, mais le père le refuse tout net ; la fille lui déclare de son côté qu'elle en aime un autre ; mais l'Intrigante le rassure, et lui dit qu'elle arrangera tout cela, son grand moyen est de vanter à M. Dorvilé le bonheur de tenir à la cour, de lui répéter tout ce qu'elle a déjà dit à sa fille, et enfin de l'effrayer sur les suites de son refus. Le commerçant est inflexible. Alors elle s'adresse à l'amoureux, qu'elle veut engager *par honneur* à abandonner sa maîtresse, elle lui promet de le faire colonel, mais le lieutenant se moque d'elle comme a fait M. Dorvilé.

Il est temps d'intriguer, au cinquième acte, aussi l'intrigante se décide-t-elle; elle envoie son prince bavarois porter une lettre dont le résultat est l'ordre que reçoit le jeune homme de repartir pour son régiment. Celui-ci, supposant que cet ordre est une manœuvre du comte de Saint-Phar, vient le provoquer ; le comte malgré l'ordre exhibé, dit au jeune homme : ne partez pas, j'aurai raison de cette infamie. Tout s'explique, M. Dorvilé annonce au dénouement, comme dans *Tom Jones*, dans *le Père de Famille*, et dans quelques autres drames meilleurs que celui-ci ; il annonce, dis-je, que l'ordre a été surpris par l'intrigue ; on chasse l'Intrigante, les

gens de cour se retirent et les amans sont unis.

LA SUITE D'UN BAL MASQUÉ, comédie en 1 acte, par Mad. *** (10 *avril.*)

Le jeune Versac poursuit à Paris un procès contre madame de Belmont, jeune veuve de sa province : un vieil oncle a voulu terminer l'affaire en mariant les parties ; mais le jeune homme, épris des grâces parisiennes, a craint de ne rencontrer dans madame de Belmont qu'une maussade provinciale : il s'est refusé à l'accommodement. Un bal masqué le rend soudainement amoureux d'une femme charmante dont il parvient à découvrir le nom : c'est madame de Mareuil, amie intime de mad. de Belmont, que le soin de son procès a appelée à Paris, et à qui elle a offert un appartement.

Ici commence l'action. Mad. de Mareuil reçoit une lettre de Versac, qui sollicite la permission de se présenter chez elle. Cette prière inspire aussitôt à l'amie généreuse le projet de réunir les deux adversaires, et de vaincre l'antipathie qui s'est établie entre eux, en les montrant l'un à l'autre sous de faux noms ; elle s'empresse de répondre à Versac qu'il peut se présenter, mais seulement sous le nom de Gerville; elle ajoute que des motifs du plus grand

poids l'obligent à lui imposer cette condition. M. de St.-Albe, amant très-jaloux de mad. de Mareuil, sert à tromper mad. de Belmont. Il reproche sans cesse à mad. de Mareuil ses courses, ses plaisirs, le monde qu'elle reçoit, et sort furieux en apprenant qu'un nouveau visage, un M. de Gerville, est sur le point d'arriver; il faut bien appaiser ce jaloux; mad. de Belmont consent alors à recevoir Gerville sous le nom de mad. de Mareuil.

Les deux plaideurs se voient et emportent l'un de l'autre l'idée la plus avantageuse. Versac, retenu à souper, confie son bonheur au jaloux, qui est revenu. Saint-Albe, qui se croit trahi par sa maîtresse, fait part de ses chagrins à mad. de Belmont; il lui explique comment le faux nom de Gerville a été substitué à celui du jeune Versac, qu'il connaît depuis long-temps; ce nom ne fait que redoubler les surprises. Mad. de Belmont, irritée d'une légèreté qui l'a compromise, mais désarmée par son cœur, bien plus compromis encore, n'a plus qu'un parti à prendre, c'est de revoir Versac et de s'assurer de ses sentimens. Une dernière scène, filée avec beaucoup de grâce, amène l'explication; mad. de Belmont, pressée par Versac de consentir à son bonheur, lui avoue qu'elle est à la veille de perdre un grand procès. « Et moi, dit le jeune homme, » je suis sur le point d'en gagner un très-» considérable : ma fortune est à vos

» pieds. — Mais je suis l'amie de votre » adversaire, de cette mad. de Belmont » que vous avez vue ici. — Hé bien, » madame, plus de procès, soyez notre » arbitre. Hors le mariage qu'elle a dé- » siré, j'accorde tout à mad. de Bel- » mont. » Il répète cette assurance à mad. de Mareuil, qui survient. « Eh ! » quoi, dit celle-ci à son amie, je suis » ici sous votre nom ! — Il le faut bien, » puisque vous m'avez donné le vôtre. » Ce mot fait le dénouement. Il en est bien peu d'aussi simples, d'aussi vifs, et surtout d'aussi naturels.

La franchise du style répond à la simplicité de cette fable ; il est spirituel et comique : aussi le public a-t-il accueilli très-favorablement ce charmant ouvrage, qui a été parfaitement joué par Armand, Michelot et mesdemoiselles Mars et Leverd.

NINUS II, tragédie en 5 actes, en vers, par M. *Brifaut*. (19 *avril*.)

Depuis long-temps un succès aussi prononcé n'avait couronné les efforts de nos auteurs tragiques. Le jeune poète qui fait si heureusement un premier pas dans la carrière des lettres, donne de brillantes espérances, mais ce triomphe lui impose des devoirs qu'il doit songer à remplir. Son style, souvent élégant, énergique, a quelquefois trop de prétention, et n'est pas toujours correct. Son

plan un peu embarrassé, offre quelques longueurs dans les trois premiers actes, mais le cinquième rachète tous les défauts de l'ouvrage. Une indisposition a retardé la troisième représentation de Ninus jusqu'au moment où nous publions notre volume; nous pensons le revoir bientôt. M. Brifaut aura eu le temps de retoucher sa tragédie, et nous ne doutons pas qu'un second triomphe ne réalise nos espérances et ne confirme le premier succès.

Ninus II, qui règne depuis dix ans sur les Assyriens, a commis un grand crime. Né vertueux et magnanime, mais entraîné par les conseils d'un esclave ambitieux qui alluma dans son ame le désir de s'emparer du trône, trop enhardi par son appui, d'ailleurs secrètement épris de l'épouse de son frère Ramire, de son roi légitime, il a livré ce prince aux poisons du scélérat Rhamnis. L'incendie du palais, ordonné par Ninus, déroba, au moment de la mort du roi, les traces de son forfait; mais la flamme, en servant une partie de ses vœux, lui ravit un prix qui lui était bien cher, la reine Elzire qu'on chercha vainement. On crut cette princesse périe dans cette nuit affreuse, et le traître Rhamnis appuya les soupçons du peuple, qui l'accusèrent de la mort de son époux. Le fils de cette infortunée fut seul amené à Ninus; tout était à craindre pour cet enfant; mais les remords qui ne tardèrent pas à s'élever

dans l'ame du nouveau roi, firent pour lui de ce jeune prince un objet sacré : il lui prodigua dès cet instant les soins de la plus tendre amitié.

Tels sont les faits que Zarbas, ancien soldat élevé par l'éclat de ses services à la dignité de satrape, vient confier au chef des mages. Ninus, engagé dans une guerre contre les Parthes, a péri, dit-on, en traversant sur un faible esquif un des fleuves de l'Asie. Echatane ne reverra pas son roi ; Zarbas, par ses confidences, sonde le cœur du vertueux pontife ; il y cherche ses sentimens pour l'ancienne reine. — Mais si Elzire n'est plus. — Elzire fut sauvée. Le généreux soldat l'arracha aux flammes ; depuis dix ans il l'a cachée à tous les yeux ; il l'offre à ceux du mage. Mais Elzire ne veut accepter la couronne que pour la placer sur la tête de son fils. Vains projets, Ninus s'est aussi sauvé des flots. Elzire est obligée de rentrer dans sa retraite ; elle n'implore du fidèle Zarbas qu'une dernière grâce, c'est le bonheur de voir son fils un instant, dût-elle expirer après l'avoir vu.

Ninus paraît suivi de ses principaux officiers ; il a tendu un piége aux Parthes, qui s'avancent vers Echatane. Aux soins guerriers succèdent ceux de sa tendresse pour son jeune neveu ; cependant le peuple veut jouir de l'aspect de son souverain et de son héritier. Ce moment d'absence paraît propice à Zarbas pour favoriser la fuite de la reine ;

mais cette tendre mère renouvelle ses instances pour voir son fils. La prudence du satrape la combat; il est près d'entraîner la reine : le fils paraît.

Le trouble est égal dans le cœur de la mère et dans celui de l'enfant. — J'ai perdu mon fils, dit Elzire, et pour comble de désespoir, il me croit coupable d'un grand crime. — Hélas ! répond le jeune prince, ma mère aussi a commis un crime affreux. — Quoi ! vous soupçonnez votre mère? — Votre fils soupçonne bien la sienne. — L'agitation est portée si loin, qu'un mot de plus va les trahir; le satrape s'en aperçoit et les sépare.

Mais le jeune prince tout ému des malheurs de l'étrangère, semble la chercher encore. Ninus le surprend dans ses tristes réflexions; l'enfant lui en dévoile la cause : Zarbas appelé aussitôt, détourne adroitement l'intérêt que Ninus commence à prendre à l'infortunée, lorsque Rhamnis vient annoncer que les soldats ont arrêté une femme inconnue qui s'échappait avec mystère des murs d'Echatane. L'enfant implore aussitôt pour elle la protection de Ninus.

Elzire est amenée, et son fils est dans ses bras. Rhamnis effrayé, interrompt cette scène; il y va des jours du monarque; les mages sont assemblés; le bruit a couru que le meurtrier de l'ancien roi respirait encore, et le peuple demande vengeance.

Ninus, troublé, repentant, mais tou-

jours égaré par le traître Rhamnis, se laisse persuader que Zarbas conspira contre ses jours; il mande ce dernier, qui se justifie avec toute la noblesse et l'énergie de son caractère. Ninus se flatte que son secret est du moins resté dans le cœur du satrape; mais le chef des mages, en lui annonçant que la reine est accusée et citée à son tribunal, ne fait que trop pressentir à ce malheureux prince que la vérité est sur le point d'éclater. Ses remords embrassent alors un parti qu'il croit assuré; il propose à la reine de la soustraire, en l'épousant, à l'horreur de leur situation commune. Le peuple, dit-il, ne croira jamais que Ninus puisse épouser la femme qui empoisonna son frère, ni Elzire l'assassin de son mari. Mais cette offre est rejetée. Cependant les Parthes ont évité le piège qui leur fut tendu; ils vont entrer dans Erbatane: Ninus court les combattre.

Durant ce combat, le traître Rhamnis a fait arrêter Zarbas; il a livré la reine aux mages; Ninus vainqueur, mais toujours dévoré d'inquiétudes, revient s'opposer à l'effet des trahisons d'un scélerat qu'il a puni. Il n'est plus temps; Elzire, suivie de son fils, vient confier ce dépôt sacré aux bontés de Ninus; elle est condamnée: son secret seul lui est resté. Le chef des mages apporte en effet l'arrêt fatal à la sanction du roi; on est près d'entraîner l'infortunée. « Arrêtez, s'écrie Ninus, voilà » votre reine et celui qui doit lui succé-

» der. J'ai trop long-temps porté le » fardeau qui m'oppresse. Imitez mon » exemple, prosternez-vous ; si cette ac» tion ne vous dévoile pas le coupable, » ne m'interrogez plus. » Un coup de poignard le fait tomber aux pieds du jeune souverain.

LA NIÈCE SUPPOSÉE, comédie en 3 actes et en vers, par M. *Planard*.
(22 *Septembre*.)

Cette comédie a été accueillie assez favorablement : l'auteur a dû être flatté de son succès ; mais il est fâcheux que le choix du sujet n'ait pas été meilleur ; l'intrigue insuffisante pour 3 actes, a forcé M. Planard de placer souvent ses personnages dans la même situation, et le dénouement est prévu dès les premières scènes. Nous avons remarqué des vers bien faits dans cet ouvrage. Le style en est pur, vif, élégant, et ce n'est cependant pas le style de la comédie.

M. Dermont, ancien marin, vif, emporté, goutteux, a conçu depuis long-temps le projet de marier ensemble son fils et sa nièce ; mais persuadé, par sa propre expérience, que rien ne forme un jeune homme comme de courir le monde, il a envoyé son fils voyager pendant six ans. Sa nièce, qui n'a pas voyagé, a su cependant mettre le temps à profit : Laure est une demoiselle très-formée. Le jeune Dermont, rappelé par

son père, revient à Marseille; mais il ne revient pas seul. Il a épousé à Saint-Domingue une riche orpheline, dont la fortune est le moindre mérite; il a cru l'affaire si bonne, qu'il s'est dispensé de demander, avant de la conclure, le consentement de son père. Mais comment présenter sa femme à l'irascible marin? Il faut d'abord éviter la première bourasque, et le temps pourra faire naître une circonstance heureuse pour risquer un aveu et obtenir un pardon.

La jolie créole est donc confiée à la bonne et bavarde Marguerite, qui occupe un petit hermitage dans le parc même de M. Dermont. Elle passe pour la nièce de cette paysanne, et c'est ce qui justifie le titre de *la Nièce supposée*.

Voilà déjà un obstacle au projet du père, mais ce n'est pas le seul. Mademoiselle Laure, vive, enjouée, etourdie, coquette, n'en est pas moins extrêmement sensible; elle n'a pas attendu le retour de son cousin pour laisser parler son cœur. Elle aime Sainville, autre voyageur qui habite depuis quelque temps la maison de M. Dermont. Bien sûre de l'effet de ses charmes, elle le tourmente au point qu'il a pris le parti de s'éloigner. Ce n'est pas là le compte de la sensible coquette; elle veut bien qu'il aime, qu'il souffre, mais non qu'il parte. Elle vient le chercher de grand matin dans le parc, démarche assez singulière pour une jeune personne bien

élevée, et lui arrache le secret de son amour et de son jaloux tourment.

M. Dermont, qui ne sait rien de tout ce qui se passe, croit son fils et sa nièce enchantés de leur prochaine union; il leur ménage des tête-à-têtes dont Sainville enrage, et veut qu'ils se donnent déjà les noms de femme et de mari.

Enfin le cousin et la cousine sont bien obligés d'en venir à une confidence réciproque. Jamais on n'a vu de futurs époux plus joyeux d'apprendre qu'ils ne s'aiment ni l'un, ni l'autre. Nos deux jeunes gens se promettent alors un mutuel appui; mais ils n'imaginent rien, et il faut que l'américaine prenne d'elle-même le parti de tout avouer au père de son époux. Il reconnaît en elle la fille d'un de ses meilleurs amis, pardonne de fort bonne grâce à son fils, donne sa nièce à Sainville, et il y a deux mariages au lieu d'un.

DÉBUTS.

Le 18 mai, le premier début de mademoiselle Humber dans le rôle d'Hermione, d'*Andromaque*, n'a pas été heureux : on l'a sifflée; nous pensons qu'on devait avoir plus d'indulgence pour cette actrice, qui a prouvé depuis qu'on avait eu tort de la juger avec autant de sévérité.

— Le 17 juin, M. Artiguenave a débuté dans le rôle de Curiace, des *Horaces*. Il a joué ce rôle d'une manière assez médiocre; la petitesse de sa taille, la sécheresse de son organe, son débit,

qui convient plus au mélodrame qu'à la tragédie, étaient des obstacles trop difficiles à surmonter pour obtenir un succès flatteur dans le temple de Melpomène.

— Mlle. St.-Vallier a débuté le 26 juin dans *Andromaque*. Ce début n'a pas été heureux.

— Mlle. St-Aubin a débuté le 8 juillet dans *Zaïre*. Cette jeune actrice, élève du Conservatoire, a récité avec justesse et vérité les premières scènes de Zaïre ; mais elle a laissé beaucoup à desirer dans toutes autres.

— Mlle. Dartaux a débuté le 27 juillet par le rôle de Dorine, dans *Tartuffe*. Elle a été accueillie très-favorablement.

— M. Hamell, élève du Conservatoire, a débuté, le 3 août, dans *Tartuffe*. Ce débutant, quoique jeune, avait choisi le rôle d'Orgon, le plus difficile de l'emploi des grimes. Il ne manque pas d'intelligence ; il ne dit pas mal, mais il n'a ni verve, ni chaleur ; on voit trop l'étude et la combinaison de son jeu ; en un mot, le manteau ne paraît pas lui convenir, et nous pensons que la livrée de Frontin convient mieux à sa figure, à son organe et surtout à son âge.

— Mlle. Louise Thénard, élève du Conservatoire, a débuté le 18 septembre dans *Tartuffe* et *les Jeux de l'Amour et du Hasard*. Elle a joué le rôle de Dorine dans la première pièce ; et celui de Lisette dans la seconde.

Le succès de cette jeune débutante a été complet ; on a conçu de son talent

les plus hautes espérances, et tout prouve, jusqu'à ce jour, qu'on n'a pas trop présumé de ses forces ; son jeu est fin, spirituel, son débit juste et ferme ; elle a de la gaîté, de la verve. C'est donc une bonne acquisition pour le Théâtre Français.

— Mlle. Rosny a débuté le 23 octobre dans *la Femme jalouse* et *l'Ecole des Maris*, par les rôles d'Eugénie, dans la première pièce et d'Isabelle dans la seconde. Cette débutante a une voix douce et agréable, mais ses inflexions, quoique justes, manquent de force et de mordant, ce qui rend son débit froid et monotone. Elle a eu peu de succès.

MÉLANGES.

Mademoiselle Contat est morte le 9 mars, âgée de cinquante ans, à la suite d'une maladie cruelle qu'elle avait depuis plusieurs mois. Cette actrice célèbre a été vivement regrettée. Elle avait débuté au Théâtre Français en 1776, et s'était retirée en 1809.

— Mademoiselle Georges a fait sa rentrée à ce théâtre, le 29 septembre, par le rôle de Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide*. Depuis long-temps absente, cette aimable transfuge avait attiré une assemblée nombreuse et brillante. Au lever du rideau, elle a été accueillie par de vifs applaudissemens.

OPÉRA-COMIQUE.

M. Campenon, Commissaire impérial, rue de la Sourdière, cul-de-sac Saint-Hyacinthe, n°. 4.

Administration et Comptabilité.

MM.

Camerani, semainier-perpétuel, rue N^e. St.-Augustin, n°. 6

Darcourt, régisseur, rue St.-Marc, n°. 33.

Rézicourt, secrétaire du Comité, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 8.

Hesse, caissier, rue Feydeau, n°. 30.

Bonioli, inspecteur, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

Gérard, premier contrôleur.

Rabilli, chargé de la location des loges, rue Ménars, à la grille.

Sanctus, costumier.

Acteurs Sociétaires, par ordre de réception.

MM.

Chenard, rue des Colonnes, n°. 8.

Martin, rue Martel, n°. 6.

Lesage, rue des Filles-St.-Thomas, n. 17.

Gavaudan, rue de Grammont, n°. 11.

Juliet, rue de la Lune, n°. 37.

Saint-Aubin, rue Feydeau, n°. 30.

Moreau, rue de Grammont, n°. 13.

Baptiste, rue de Louvois, n°. 5.

Paul, rue des Colonnes, n°. 4.
Huet, même rue, n°. 12.
Darancourt, rue de Cléry, n°. 2.

Mesdames

Desbrosses, rue de Richelieu.
Crétu, rue de Clichy, n°. 35.
Huet, rue des Colonnes, n°. 12.
Gavaudan, rue de Grammont, n°. 11.
Belmont, rue St.-Marc, n°. 16.
Moreau, rue de Grammont, n°. 13.
Duret, rue Feydeau, n°. 30.
Regnault, rue des F.-S.-Thomas, n. 12.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Darcourt, rue St.-Marc, n°. 33.
Allaire, rue Taitbout, n°. 14.
Rollan, rue des F.-St.-Thomas, n°. 17.
Ponchard, au Conservatoire impérial de Musique.
Gonthier, boulevard Montmartre.
Perceval, rue Montmartre, près celle de la Juissienne.
Théodore, rue Feydeau, n°. 7.

Mesdames

Paul-Michu, rue Montmartre, en face le marché.
Joly-St.-Aubin, rue Feydeau, n°. 30.
Boulanger, rue Ménars, n°. 2.
Lucie, rue Montmorenci, n°. 3.
Simonet, rue Favart, n°. 12.
Agl. Gavaudan, rue des Colonnes, n. 12.
Richardi, rue des Filles-Saint-Thomas.
Gonthier-Gavaudan, rue Chabanais, n°. 13.

Chœurs.

MM.

Fromageat, chef.

Baisses-tailles.

Masson.
Louchet.
Rondeau.
Delamothe.
Cochoix.
Barthélemi.

Tailles.

Granger.
Milon.
Auguste.
Duchenet.
Buclix.
Henne.
Narcisse.

Hautes-contres.

Lemet.
Kamerer.
Silvain.
Foulquier.
Hendric.
Duberneuil.
Deschamps.

Dessus.

Mesdames

Narbonne.
Lebel.
Jaspin.
Morin.
Solin.
Camille.
Stéphanie.
Leclerc.
Richard.
Leriche aînée,
Bouret.
Rose Law.
Foulquier.
Lafond.
Josse.
Leriche cadette.
Duberneuil.
Palegry.
Adèle.
Dassaut.

MM.

Der, secrétaire, souffleur, rue du Colombier, n°. 9.
Hem, 2e. souffleur.
S. Gavaux, souffleur de musique, passage Feydeau.

Orchestre.

MM. *Chefs.*

Blasius, rue Montmartre, n°. 245.
Lefebvre, rue Mandar, n°. 8.

Second chef.

Frédéric Kreubé, rue des Colonnes, n°. 12.

Premiers violons.

Griot, rue St.-Denis, n°. 347.
Cadret, rue des Marmouzets, n°. 4.
Habeneck, rue Cadet, n°. 18.
Gothereau, rue N.-D. de Nazareth, n°. 10.

Seconds violons.

Bouvier, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 21.
Golliet, rue du Sentier, n°. 7.
Petit, rue du Fauh. Montmartre, n°. 63.
Lolié, rue de la Grande-Truanderie, n°. 37.
Chelard, rue Matignon, n°. 6.
Storeck, rue Grange-Batelière, n°. 21.
Georges, rue Neuve-St.-Martin, n°. 30.

Altos.

Berlot, rue Buffaut, n°. 25.
Devaux, rue du F. Montmartre, n°. 45.
Guérin père, rue Baillif, n°. 13.
Hardouin, rue Neuve-St.-Roch, n°. 25.
Buch, rue des Deux-Portes-S.-S., n°. 9.

Basses.

Berger, rue Helvétius, n°. 17.
Aubert-Olivier, rue de la Tour-d'Auvergne, n°. 30.
Guérin aîné, rue Buffaut, n°. 10.
Cardon fils, rue des Martyrs, n°. 43.
Ménessier, rue Coquillière, n°. 45.

Contre-basses.

Jaspin, rue du Bac, n°. 37.
Rouvet, rue Helvétius, n°. 35.
Lagneau, rue de Malte, n°. 8.
Nicquet, rue du Faub. St.-Denis, n°. 401.
Perret, rue Plumet, n°. 15.

Bassons.

Henri, rue du Faub.-Montmartre, n°. 39.
Judas, rue de Grétry, n°. 2.
Dufour, rue des Prouvaires, n°. 37.

Clarinettes.

Ch. Duvernois, rue du Faub. Montmartre, n°. 17.
Bonfils, rue Helvétius, n°. 58.
Gavaux aîné, rue Feydeau, n°. 6.

Flûtes.

Besozzi, rue Mandar, n°. 2.
Gebauer, rue de Lille, n°. 48.
Bisoski, rue d'Argenteuil, n°. 52.

Haut-bois.

Exevin, rue Marceau, n°. 17.
Wogt, rue Buffaut, n°. 25.
Challon, rue de Lille, n°. 14.

Cors.

Ch. Petit, rue Bergère, n°. 5.
Schwent, rue Montmartre, n°. 249.
Mengal, rue du Faub. St.-Denis, n°. 51.
Vauchelé, rue Montmartre, n°. 88.

Harpistes.

Vernier, rue de la Convention, n°. 8.
G. Foignet, rue neuve St.-Marc.

Accordeur.

Clément, rue Cadet, n°. 10.

Garde-magasin de musique.

Thiéblemont, rue Thévenot, n°. 25.

OPÉRA-COMIQUE.

MARGUERITE DE WALDEMAR, opéra en trois actes par M. *S. Félix*, musique de M. *Gustave Dugazon*.

(12 *décembre*.)

Cette reine que la vigueur de ses lois et son courage firent surnommer la Sémiramis du Nord, fut destinée à faire partout des mécontens, à lutter contre des factieux ; mais quoiqu'habituée à triompher des complots formés contre sa personne, elle a échoué dans cette dernière tentaitve : elle avait le bon goût à combattre, elle devait succomber en dépit même de ses nombreux partisans ; un mélodrame n'est point fait pour l'Opéra Comique !

Marguerite, reine de Dannemarck et de Norwège, est éprise du duc de Bonnerson ; l'un des plus aimables seigneurs de sa cour, le duc n'est pas libre de son cœur, il adore la jeune Emma qu'il vient d'épouser ; la reine qui ne connaît point d'obstacles à ses desirs, ordonne la mort d'Emma, et sans que le duc puisse la soupçonner de ce crime, elle lui offre sa couronne et sa main. Dès son retour de l'armée, le duc ébloui tombe aux pieds de sa souveraine ; il va combler les vœux de Marguerite. Ce projet soulève contre elle tous les seigneurs norwègiens, ils décident sa mor ;

la généreuse Dachasn qu'on a épargnée et qui s'est cachée précisément dans le château où se trame cette conspiration, va trouver Marguerite, se précipite à ses pieds, en lui révélant ses dangers; le duc de Bonnerson qui revoit sa chère Emma oulie les torts de la reine, embrasse sa cause, terrasse ses ennemis, et Marguerite vaincue par les remords et la reconnaissance, abjure son coupable amour pour s'occuper du bonheur des deux époux.

Il est malheureux pour M. Gustave Dugazon; d'avoir travaillé sur un semblable ouvrage, sa musique méritait un meilleur sort, et ce n'est que pour la connaître toute entière que le public a écouté le poëme jusqu'à la fin.

Le Séjour militaire, opéra en un acte, paroles de M. *Bouilli*, musique de M *Haübert*. (*27 février.*)

Cet ouvrage est encore une pièce de carnaval, chaque théâtre veut avoir la sienne.

Doricour, capitaine de dragons, est en séjour avec six de ses camarades dans une auberge de Saverne. Ils y attendent M. de Saint-Eugène, leur nouveau colonel, qu'ils ne connaissent pas; Doricour a laissé à Strasbourg sa jeune épouse qu'il brûle de voir; mais les femmes, dit-on, n'entrent pas dans la place; erreur! les femmes entrent par-

tout, quand on a besoin d'elles. Madame Doricourt se présente déguisée en jokey, et sous ce déguisement mystifie la première les amis de son mari.

On apprend qu'un petit maître, bel esprit de Landau, qui s'est avisé de chansonner madame Doricour, est sur le point d'arriver dans l'auberge; on suppose qu'il vient y avoir une entrevue avec sa future et ses parens, qui doivent s'y rendre de leur côté. — Vengeons-nous du fat, dit Doricourt; jouons le rôle de la future et de ses parens... Les rôles sont distribués; mais la répétition de la comédie est entendue en cachette par le colonel Saint-Eugène, qui est arrivé dans un moment où aucun des militaires n'a pu l'apercevoir. Ce colonel, aussi fou que ses officiers, sans s'embarrasser si le véritable fat arrivera ou non, court s'affubler de son grotesque équipage, et se présente ainsi devant la fausse famille. On cherche à l'irriter, la future lui dit qu'elle sera coquette, impérieuse et dépensière; le fat supposé tranche du philosophe, et se dit préparé à tout; enfin Doricour, qui joue le rôle d'un grave professeur, lui demande une explication à part; il lui reproche ses mœurs irrégulières, et les couplets injurieux qu'il a faits contre une honnête femme de Strasbourg. Saint-Eugène part d'un éclat de rire, et confie au professeur que cette honnête femme est sa maîtresse, qu'il est venu à Saverne avec elle, et qu'instruit par ses rapports

du tour que son mari voulait jouer au fat de Landau, il s'est amusé à le représenter pour avoir le plaisir d'être plus long-temps avec elle.

Doricour, qui devrait sur-le-champ demander raison au fat de ses confidences, se retire, on ne sait pourquoi; c'est un autre capitaine qui, sous prétexte d'être le rival du futur, vient le forcer à tirer l'épée; Saint-Eugène le désarme; le capitaine, étonné, veut qu'on se déshabille, le combat recommence: tous les camarades accourent au bruit, un laquais nomme M. Saint-Eugène, et la pièce est finie.

On voit combien le plan est tourmenté, les deux tiers de l'ouvrage sont sacrifiés à de pénibles préparations. Si le hasard n'amenait pas le colonel Saint-Eugène à la place du fat attendu, que deviendraient les grands projets de mystification de ses officiers? ces messieurs se morfondraient sous leurs larges perruques et leurs ridicules jupons. Cependant la pièce a réussi; elle doit ce bonheur à une scène piquante, au jeu spirituel de Gavaudan et de son épouse, et surtout à la musique d'un jeune virtuose à qui ce coup d'essai a valu un triomphe mérité.

LE PRINCE DE CATANE, opéra en 3 actes, par M. *Castel*, musique de M. *Nicolo*. (4 *mars*.)

Un des pontes de Volaire, *l'Educa-*

tion d'un Prince, a fourni le sujet de la pièce nouvelle, et voici de quelle manière il a été mis en scène.

Alamon, Prince de Catane, dirigé par des conseillers ignorans, s'endort dans la molesse. Son vieux Mentor et Amine, sa jeune maîtresse, lui font vainement entendre la voix de l'honneur; Alamon est insensible à leurs remontrances; un moraliste plus pressant se présente, c'est Abdalla, chef des Pirates, qui vient de s'emparer de Catane; Alamon reduit à fuir, se cache dans ses propres jardins; là, il est temoin des fêtes qu'Abdalla, soudainement épris d'Amine, lui fait donner, il est reconnu et jeté dans les fers; cependant l'adroite maîtresse ménage des intelligences secrètes avec Emon: elle feint de céder aux vœux du Pirate, et tandis qu'il s'endort à son tour au milieu des danses et des plaisirs, Alamon et ses guerriers fondent sur lui et le renvoyent à ses vaisseaux.

L'ouvrage a réussi, il y a de beaux morceaux dans la musique; les auteurs demandés ont paru, leur triomphe a donc été complet.

Le Mari de Circonstance, opéra comique en un acte, par M. *Planard*, musique de M. *Plantade*.

(18 *mars*.)

Les auteurs du Cimetière du Parnasse

avaient prédit une mort subite au Mari de circonstance, nous nous plaisons à leur prouver qu'ils se sont trompé, puisque l'ouvrage a obtenu un succès flatteur.

Une jeune et jolie veuve et son cousin pour éloigner un prétendu, préféré par leur oncle, s'avisent de supposer que le premier époux de la cousine est encore vivant, un intrigant envoyé de Paris, doit représenter ce personnage, le prétendu arrive, le hasard lui a dévoilé la ruse, il feint de savoir le projet des amans et se joue de la manière la plus piquante et la plus comique de ceux qui ont voulu l'éconduire.

Nous avons dit plus haut que cet ouvrage avait eu du succès, mais nous sommes fâchés d'être obligés d'avouer que la musique était au-dessous du poëme.

LES DEUX JALOUX, opéra comique en un acte, imité de *Dufresny*; paroles de M. *Vial*, musique de Mad. *G****.

(27 *mars*.)

Le succès le plus flatteur a couronné l'entreprise de l'auteur des Deux Jaloux, on a retrouvé dans son ouvrage tout l'esprit de Dufresny, sans y rencontrer la gêne de son action et le comique trivial de son dénouement, et quoique son intrigue soit absolument celle du *Jaloux honteux*, le travail qu'il a entrepris pour préparer le triomphe de l'aimable virtuose qui s'est confiée à lui ne peut que lui faire honneur.

Damis, jeune officier, a rencontré dans un bal madame la Présidente, qu'il a prise pour sa nièce Lucie et lui a fait une déclaration d'amour qu'il destinait à la pupile du Président jaloux. Le Président se garde bien de croire que cette déclaration soit l'effet d'une méprise; persuadé qu'on en veut à sa femme, il profite de la jalousie de son jardinier Thibault, pour éclairer ou plutôt augmenter la sienne. Thibault, qui a vu rôder Damis autour de la maison, pense qu'il veut séduire Fanchette, jeune fille simple, dont le rustique personnage est amoureux. Le Président croit de son côté que Damis veut séduire sa femme, et pour observer plus facilement ce qui se passe au château, il feint de travailler dans un petit pavillon placé à l'extrémité du parc, mais après avoir installé Thibault à sa place; il va faire sa ronde, Thibault, enveloppé dans la robe de chambre de son maître, cause encore une méprise, Fanchette le prend pour le Président et vient lui déclarer qu'elle veut épouser Frontin, valet de Damis, et non Thibault qui s'enrage d'entendre cet aveu.

De son côté le Président caché derrière une charmille, voit Damis parler à madame la Présidente et tomber à ses genoux en la remerciant du consentement qu'elle donne à son mariage avec Lucie. Le Président trompé par les apparences, croit toujours Damis

amoureux de son épouse et provoque l'officier. Damis le tire de l'erreur où il est, et pour rendre le calme à son cœur, il épouse Lucie et quitte le château.

La musique de cet opéra est le coup d'essai d'une dame, mais ce coup d'essai peut passer pour un coup de maître; il est impossible de rien entendre de plus simple et de plus gracieux.

Le Camp de Sobieski, ou le Triomphe des Femmes, opéra en deux actes, en vers, paroles de M. *Dupaty*; musique de M. *Kreutzer*. (19 *avril*)

Sobieski assiége en Moldavie une place, au secours de laquelle est venu le roi Auguste avec sa maîtresse Théodora, et une petite armée fort mal payée. Deux patrouilles qui ouvrent la scène nous apprennent que Sobieski hait les femmes et le vin, tandis que ses soldats aiment beaucoup l'un et l'autre. Une bombe dirigée sur la tente du monarque l'entrouvre tout-à-coup et nous montre Sobieski jouant aux echecs avec un jeune Français. Le mot si connu de Charles XII, *Qu'a de commun cette bombe avec ma lettre*, est placé ici dans la bouche du roi de Pologne.

Arrive un autre épisode d'un soldat polonais qui a tiré sur le roi pendant la nuit, et puis enfin l'annonce d'un chariot rempli de femmes, dont l'une a aussi tiré sur la sentinelle du camp.

Ces femmes sont Théodora, la maîtresse du roi ennemi, sa femme de chambre, espiègle très-divertissante, et plusieurs autres dames de sa suite. La généreuse Théodora, témoin de la détresse d'Auguste, a quitté son camp; elle a couru vendre ses pierreries et plusieurs riches propriétés qu'elle possédait en Moldavie; elle en rapportait le prix à son amant lorsqu'elle a été arrêtée. Il s'agit donc de sauver ce trésor, déposé dans son chariot, et d'avertir Auguste de ne pas se décourager. La rencontre du courier retenu comme elle dans le camp, lui en offre l'occasion. Ce courier dans une scène d'écho, souvent employée sur plusieurs théâtres, avertit Théodora qu'il est à son service, pourvu qu'on lui fournisse le moyen de sortir du camp. C'est de quoi se charge l'espiègle soubrette : une promenade et deux baisers donnés au major de l'armée, favorisent la fuite du courier. Mais cette promenade avec des femmes excite la colère de Sobieski; il ordonne que la suite de la princesse soit expulsée du camp. La soubrette réclame du moins la faveur de ne pas voyager à pied : le chariot lui est accordé. Théodora restée seule avec le monarque polonais, cherche à le réconcilier avec Auguste. Non, dit Sobieski, il a trop blessé mes intérêts; d'ailleurs, mon triomphe s'apprête; Auguste, privé de vivres et d'argent, touche à sa ruine. — Vous vous trompez, répond Théo-

dora, Auguste vient de recevoir un trésor, et c'est vous qui le lui avez envoyé en faisant partir mon chariot. Le bruit du canon et une lettre d'Auguste lui-même, qui demande une paix honorable, confirme ces paroles ; Sobieski se rend, et convient du mérite des femmes.

Cet ouvrage n'a pas eu de succès : la musique en est vive et légère et méritait un meilleur poëme, celui-ci offre des longueurs et des invraisemblances, qui justifient l'opinion du parterre sur cette pièce, et l'accueil froid qu'on lui a fait.

LA CHAMBRE A COUCHER, opéra comique en un acte, paroles de M. *** musique de M. *Guénée* (29 *avril.*)

Le duc de Richelieu est vivement épris de mademoiselle de Guise; n'ayant pu réussir à se faire aimer d'elle, il se cache à minuit dans la chambre à coucher de la dame, et capitule quand on lui ordonne de s'éloigner; le résultat du traité est que Richelieu sortira par la fenêtre, et que mademoiselle de Guise, pour le récompenser de cette obéissance, lui accordera un baiser. Au moment où les conditions s'exécutent, l'oncle de mademoiselle de Guise avec qui Richelieu a fait un pari sur la résistance de la belle indifférente, paraît tout-à-coup avec une lanterne. Après une sem-

blable scène, on ne saurait mieux faire que de pardonner, aussi la promesse de mariage la plus solemnelle opère-t-elle le dénouement.

La morale de cette pièce n'est pas fort édifiante, et l'auteur y a fait preuve de mauvais goût; le succès pourtant a couronné ses efforts; quant à celui de la musique, on a cru remarquer quelques réminiscences qui ont beaucoup contribué au plaisir qu'a produit l'ensemble de la composition.

LE PRINCE TROUBADOUR, opéra comique en un acte, poroles de M. *Alexandre Duval*, musique de M. *Méhul.* (24 *mai.*)

Le poëme de cet opéra est à peu-près nul; c'est une imitation de *la Revanche*, et cette imitation est des plus malheureuses, le fond est froid, les détails sans intérêts. Si la musique, qui a paru très-agréable, a rappelé le succès de M. Méhul, les paroles ne rappelaient point ceux de l'auteur de *Maison à vendre*, de *la Jeunesse d'Henri V*, du *Tyran Domestique*; nous ternirions la gloire de M. Duval en donnant l'analyse de sa pièce, et nous sommes persuadés que cette réserve de notre part, lui fera autant de plaisir, que *son Prince Troubadour* nous a causé d'ennui.

LE FRANÇAIS A VENISE, opéra comique en un acte, paroles de M. *Justin*, musique de M. *Nicolo*. (14 *juin*.)

Saint-Elme, jeune officier français, a aimé à Naples Donna Elvire; mais il l'a abandonnée: arrivé à Venise, il s'y rend amoureux de Donna Maria, laquelle est sur le point d'épouser un jeune Vénitien appelé don Félix. Ce futur est précisément le frère d'Elvire, qui habite depuis quelque tems la même maison que Maria, son amie. Cette dernière n'a aucune connaissance de l'amour qu'elle a inspiré au jeune Français; mais Rosine, sa femme de chambre, soubrette aussi maligne qu'intéressée, a fait accroire au galant qu'il était aimé.

Maria et Rosine, examinant les présens de noces envoyés par don Félix, trouvent une romance intitulée : *l'Amant Français*. On s'empresse de la chanter, mais quelle surprise ! un accompagnement de violon se fait entendre d'un pavillon voisin. Maria fuit, et Saint-Elme ne tarde pas à paraître; Rosine a beau vouloir le congédier, Saint-Elme trouve tout simple qu'il vienne offrir ses talens à une musicienne dont il se croit aimé, il insiste pour la voir; une bague engage Rosine à feindre de lui obéir; pendant sa courte absence, arrive don Félix, il reconnaît son ami Saint-Elme; celui-ci lui confie aussitôt son amour pour Maria. On conçoit quelle fureur jalouse fait sortir le pauvre italien.

Rosine, de retour veut éconduire de nouveau l'obstiné Français ; mais il fait plus, il écrit une belle déclaration pour Maria ; et au moment où il va mettre l'adresse, le son d'une harpe et quelques paroles chantées par Elvire lui font reconnaître l'objet de ses premières amours ; alors il écrit l'adresse d'Elvire. Rosine promet de remettre la lettre, et même d'obtenir une entrevue, dont un air de guitare donnera le signal. Félix revient ; Saint-Elme croyant bien l'appaiser, lui annonce la révolution qui s'est opérée dans son cœur ; il n'aime plus que l'amie de Maria, qui eut autrefois des bontés pour lui ; à cet aveu, Félix plus irrité, le provoque en duel ; mais la guitare se fait entendre ; que faire ? De quel côté tourner ? L'honneur doit l'emporter ; il va se battre.

Les deux amies forment de terribles complots contre un jaloux et un volage, mais l'esprit français a pourvu à tout : Saint-Elme a épargné la vie de son adversaire ; il envoie à ces dames un notaire, porteur de deux contrats, deux riches corbeilles de mariage, puis don Félix qui vient, dit-il, épouser sa maîtresse malgré elle ; enfin il vient lui-même persuader Elvire qu'elle ne peut mieux faire que de lui donner la main, attendu qu'il a déjà invité toute sa famille et tous les officiers de son régiment ; et pour preuve, les clairons et les trompettes militaires résonnent de tous côtés. Ces dames persuadées

que des femmes honnêtes ne doivent pas faire tant de bruit dans le monde, se rendent à ses raisons, et tout le monde est heureux.

Cet ouvrage méritait le succès qu'il a obtenu ; la musique fait honneur au talent de M. Nicolo.

Le Nouveau Seigneur de Village, opéra comique en un acte, paroles de MM. ***, musique de M. *Boyeldieu*. (29 *juin*.)

Un jeune marquis vient prendre possession d'une terre que son oncle lui a laissée ; à quelque distance du village, il se détourne de son chemin pour rendre visite à une dame de sa connaissance, et il ordonne à Frontin, son valet, d'aller l'attendre à son nouveau château. Le bailli du village, prévenu de la prochaine arrivée du marquis, se prépare à le haranguer. Ce bailli a promis sa nièce Babet à celui de ses deux amans, Blaise et Colas, qui obtiendra de monseigneur le bail à ferme de ses terres. Blaise, dont on a fait un niais, a pourtant l'esprit d'imaginer que celui qui parlera le premier au marquis aura un grand avantage ; en conséquence, il l'attend de pied ferme. Frontin se présente ; le surtout bourgeois dont il est revêtu en impôse à l'imbécille, qui le salue du nom de monseigneur ; et Frontin, à qui son

maître a fort heureusement permis de faire, en l'attendant, ce qu'il voudrait, trouve plaisant de faire le seigneur. En cette qualité, il commence par vider une bouteille de Chambertin; il promet la ferme à Blaise, il demande à la jeune fille si certain droit du seigneur est encore en usage dans le hameau; puis il va changer de toilette pour assister plus dignement au repas qu'on lui prépare.

C'est alors que paraît le marquis; sa voiture brisée le fait arriver à pied; Babet et Colas, désolés de la préférence accordée à Blaise, font part au marquis de l'arrivée du nouveau seigneur, et des chagrins qu'il leur cause. Le marquis trouve plaisant à son tour de ne pas se faire connaître, et de voir jusqu'à quel point Frontin abusera de son titre et de son nom; mais il est édifié lorsque, caché sous un berceau, il voit Frontin refuser douze mille fr. de vieux arrérages que le bailli vient lui apporter. Cette scène où l'honnête valet tantôt séduit par la vue de l'or, tantôt contenu par sa probité, finit par s'enfuir avec une sorte d'horreur, est d'un fort bon comique. Le bailli reste stupéfait; mais le marquis s'annonçant à lui comme l'intendant du nouveau seigneur, lui explique, au moyen de quelques équivoques, ce que cette conduite peut avoir d'étonnant.

La fête commence, le dîner est servi, Frontin se place, mais l'aspect de son

maître le fait fuir de nouveau ; quoique la table soit dressée en plein champ, il a besoin, dit-il, de prendre le grand air ; l'intendant s'offre à le remplacer ; tout le village lui tourne le dos ; les seuls amoureux à qui le marquis a promis ses bons offices, lui témoignent des égards et de l'amitié ; enfin tout s'explique par le retour de Frontin en habit de livrée, et avec une serviette sous le bras.

Le joli succès dont jouit cet ouvrage est dû autant aux paroles qu'à la musique, qui est charmante ; le cadre est bien choisi pour faire briller le talent de Martin. On pourrait bien reprocher aux auteurs d'avoir pris un sujet usé ; mais les détails de leur pièce font pardonner un tort qui s'efface par le plaisir qu'on éprouve en écoutant les chants mélodieux du musicien, et le dialogue spirituel et comique du poëme.

VALENTIN ou le Paysan romanesque, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. *Picard* et *Loraux*, musique de M. *Berton*. (13 *septembre*.)

Au lever de la toile, le théâtre offre le spectacle d'une foire flamande : un mât de cocagne, des marionnettes, le charlatan arménien et Paillasse, des groupes de buveurs, des rondes de danseurs, rien n'est oublié ; c'est un vrai tableau de Téniers. Les jeux ces-

sent à l'aspect d'un grave personnage ; c'est M. Valentin, laboureur du canton, qui est devenu à peu près fou depuis la mort de sa femme.

Sa cervelle est troublée par la lecture des contes de fées et des livres de chevalerie ; il néglige sa charrue pour aller à la chasse, porte un manteau, charge son feutre d'une plume verte, c'est la parodie d'un gentilhomme, et un peu la contre-partie du nouveau Don Quichotte. Ce n'est pas sur son épée que compte notre chevalier pour s'élever aux honneurs, mais sur une cicatrice qu'il a sous l'œil droit. Des bohémiennes qui viennent dire la bonne aventure à la foire, et auxquelles il abandonne sa main *par complaisance*, lui prédisent qu'il jouera un grand rôle.

On se figure facilement l'accueil que doit faire le grand seigneur futur au jeune Charles, sergent d'infanterie, et fils du bourgmestre du village qui lui demande la main de sa fille Marie qu'il aime et dont il est aimé : il faut à Marie au moins un comte.

Valentin, resté seul, rêve tout éveillé. Rang à la cour, châteaux, valets, équipages, femme jeune, jolie, sage, riche, et seulement marquise ou duchesse, c'est à quoi se bornent les désirs du modeste rêveur. Mais comment arrivera-t-il à tout cela ? Il rencontrera un prince, non... une princesse égarée à la chasse..... A cet instant même, le son des cors frap-

son oreille. Sa fille suivie de tout le village, vient lui annoncer qu'une grande dame, fatiguée de la chasse, va venir se reposer chez lui. Quel rapport ! quelle coïncidence ! Sa tête n'y est plus. Il accueille de son mieux la grande dame ; et pendant qu'on lui sert une collation frugale, Marie chante une chanson qu'elle accompagne de sa mandoline et Valentin de son hautbois. La grande dame, qui n'est autre que l'archiduchesse d'Autriche Isabelle, est enchantée des grâces et de la jolie voix de la jeune villageoise. Elle veut la faire connaître à l'archiduc son frère, et l'invite à venir avec son père au pavillon des Cerfs, rendez-vous général de la chasse. Valentin est au comble de la joie ; il va être reconnu pour quelque prince ; car il ne doute pas qu'il n'ait été changé en nourrice. Ses extravagances divertissent un instant la princesse et les courtisans, et l'on part pour le pavillon des Cerfs.

C'est là que se passe le second acte: l'archiduc arrive ; il est accompagné de Van-Dyk, qu'il presse de faire de mémoire le portrait du prince Maurice, ami et compagnon d'armes de l'archiduc, et qu'il a vu périr sous ses yeux. Le peintre s'excuse sur ce qu'il n'a pas bien présens à la mémoire les trais du prince. — Peignez mon grand fauconnier, lui dit l'archiduc ; il a quelques traits de Maurice. — « Cette figure

» insignifiante peut-elle être celle d'un » héros ? répond l'artiste «. Il se retire, et l'on présente à l'archiduc l'intéressante Marie et l'extravagant Valentin. A l'aspect de notre fou, le prince est frappé d'étonnement — « C'est lui, » s'écrie-t-il, ce sont ses traits; Valen- » tin, vous viendrez à Bruxelles »; et l'on part pour la cour.

On arrive au palais Chaque courtisan établit ses projets sur la faveur dont va jouir le seigneur Valentin. L'archiduc a ordonné qu'on le revêtit de l'armure, du casque et du manteau d'honneur du prince Maurice. Il arrive dans cet équipage brillant que sa tournure gauche et empruntée parvient à rendre grotesque. Toute la cour s'assemble, et à l'instant où le paysan romanesque croit toucher au faîte des honneurs, Van-Dyk se présente. — Voyez, lui dit l'archiduc, n'est-ce pas là Maurice? — C'est lui-même, s'écrie le peintre avec enthousiasme; il court à Valentin. — « Tournez la tête, portez une main » sur la garde de votre épée, de l'autre » saisissez votre casque : animez l'ex- » pression de votre physionomie.... » C'est cela; monseigneur, vous aurez » le portrait de votre ami. »

Valentin apprend alors qu'il ne doit son séjour à la cour, et son éclat passager, qu'au hasard, qui lui a donné une ressemblance frappante avec le feu prince Maurice. Le jeune Charles est fait officier; l'archiduchesse dote Ma-

rie ; ces deux amans s'unissent, et il ne reste au père que sa folie.

Nous ne concevons pas comment un auteur aussi fécond, aussi riche que M. Picard, peut emprunter à ses devanciers un sujet aussi connu que le fond du *Paysan romanesque*, qui n'est autre que celui de *Ricco*, du *Réveil du Charbonnier*, de *Gulistan* et de *Koulouff*.

Rien de *neuf* n'a été offert au public dans ce *nouvel opéra*, et sans le charme de la musique.... Mais pourquoi troubler un succès ; M. Berton a soutenu l'ouvrage, on le joue encore malgré la nullité du poëme. Disons donc que la pièce a réussi, puisque la musique a étouffé les sifflets dont le parterre accueillait les paroles.

Le Forgeron de Bassora, opéra-comique en 2 actes, par M. ***, musique de M. *Kreubé*. (14 *octobre*.)

Cet opéra, tiré d'un conte de M. Adrien de Sarazin, intitulé *les Parens de circonstance*, n'a pas eu de succès ; la musique, premier ouvrage dramatique de M. Frédéric Kreubé, ne peut que faire honneur à son talent ; il est fâcheux qu'un mauvais poëme ait été choisi pour son coup d'essai ; il méritait un meilleur choix.

C'est encore un calife qui, à la faveur

d'un déguisement, s'amuse avec son visir à courir les rues pendant la nuit. Mais la course nocturne d'Ismaï (c'est le nom du nouveau, commandeur des Croyans), dans la ville de Bassora, n'est pas, à beaucoup près, aussi divertissante que celle d'Aroun-al-Ralchild dans Bagdad. Elle se borne à marier la fille d'un artisan avec son amant.

L'AVENTURIER, opéra-comique en 3 actes, paroles de M. *Leber*, musique de M. *Catruffo*. (13 *novembre*.)

L'auteur nous a fait connaître avant la représentation, l'emprunt qu'il a fait à Goldoni, du sujet de son *Aventurier*. Ainsi nous nous dispenserons de donner l'analyse de la pièce française, qui peut s'appliquer avec la plus rigoureuse exactitude à la comédie vénitienne.

M. Leber a cru pouvoir faire de Goldoni le héros de sa pièce, parce que Goldoni paraît s'être peint lui-même dans l'Aventurier, et que le personnage de l'opéra devient plus intéressant.

Le poëme et la musique de cet ouvrage sont de deux auteurs inconnus, et qui ont fait ensemble leurs premières armes; le succès qu'ils ont obtenu est flatteur sans doute, mais ils le doivent un peu à l'indulgence qu'on a pour les débutans.

CONSTANCE ET THÉODORE, ou la Prisonnière, opéra en 2 actes, paroles de M. ***, musique de M. *Kreutzer.*

(22 *novembre.*)

Un ministre trompe son souverain et lui fait croire que le comte Urbain est coupable d'un crime d'état. Le malheureux comte n'a que le temps de se soustraire par la fuite à l'exécution de l'ordre qui doit le priver de sa liberté.

Constance, sa nièce et sa pupille, est arrêtée comme sa complice, conduite dans une forteresse dont le gouverneur reçoit l'ordre de la resserrer étroitement et de lui refuser des livres, des instrumens de musique, enfin tout ce qui pourrait adoucir sa captivité. C'est ici que l'action commence.

Constance, veuve et riche, a refusé d'épouser le neveu du ministre, et voilà la cause des persécutions que cet homme vindicatif et puissant fait éprouver à elle et à son oncle. Le cœur de la jeune veuve n'est plus libre, et sa mémoire lui rappelle à chaque instant l'aimable Théodore qu'elle a vu plusieurs fois à Vienne. Elle le retrouve en prison, mais non captif comme elle. Théodore est fils du gouverneur, et ses soins obligeans adoucissent le sort de la belle prisonnière. Il lui fait donner des livres, une harpe, et pousse la délicatesse jusqu'à vouloir rester inconnu. Il a cependant avec sa belle, à travers cloison, un entretien d'une espèce

assez singulière. Constance lui adresse des questions fort claires, et il s'obstine à n'y répondre qu'en jouant du violon.

Le jeune homme, déguisé en guichetier subalterne, s'introduit chez la prisonnière. Après des protestations d'une tendresse réciproque, Théodore cherche les moyens d'arracher son amante à cet affreux séjour ; il en imagine un qui n'a pas le sens commun : c'est pour cela qu'il le préfère. Le gouverneur, son père, espèce de mélomane, a transformé en musiciens ses domestiques et jusqu'à ses porte-clefs. Il doit ce soir même donner un concert, où l'on entendra une virtuose célèbre, qui passe par la ville où est située la forteresse. C'est Théodore qui est chargé d'aller chercher en voiture la cantatrice. Constance jouera ce rôle ; le geolier, qui est gagné, la conduira au bas d'un petit escalier mal éclairé, elle montera dans la voiture, paraîtra dans le salon, affectera des manières et un accent étranger, et bientôt elle prétextera une indisposition. Théodore doit naturellement s'offrir à la reconduire chez elle. Le gouverneur fera lui-même ouvrir les portes à sa prisonnière, qu'il ne reconnaîtra pas, parce qu'il ne l'a vue que couverte d'un vaste chapeau et enveloppée dans un grand schall ; une chaise de poste attend les deux amans, et fouette postillon.

Ce plan s'exécute en partie. Le gouverneur accueille la cantatrice, et la

prie de vouloir bien chanter avant le concert, qui n'aura lieu qu'après souper. C'est une bonne œuvre à laquelle il l'engage à contribuer. Il sait que sa prisonnière aime beaucoup la musique, et il a donné ordre de la faire descendre dans un cabinet d'où, sans être vue, elle pourra jouir des talens de la virtuose.

Constance chante donc pour se faire plaisir à elle-même. Le gouverneur veut savoir si la prisonnière est contente ; il entre dans le cabinet; quel est son étonnement de n'y trouver personne ; il appelle, il fait chercher Constance, elle n'est plus dans sa chambre. On court, on visite partout, tout le monde est en l'air, et les amans sont dans un embarras que le gouverneur partage bientôt, quand on vient lui annoncer qu'un courier arrive de Vienne, chargé d'ordres qu'il doit remettre à Constance elle-même. Que faire? Théodore propose à son oncle de faire passer la cantatrice pour la prisonnière, à laquelle il lui certifie qu'elle ressemble beaucoup. Il faut bien se résoudre à ce parti. Le courier entre : c'est le comte Urbain lui-même qui serre sa nièce dans ses bras. Le gouverneur ne sait où il en est, mais bientôt tout s'explique : la vérité est parvenue jusqu'au prince ; le ministre oppresseur est disgracié, le comte Urbain rétabli dans ses biens et dignités, et un brevet de colonel est accordé à celui que Constance choisira pour époux.

Cette analyse suffira pour faire sentir quelle pénible complication de moyens l'auteur a été obligé d'employer pour soutenir pendant deux actes une action qu'il n'a pu parvenir à rendre ni intéressante, ni comique, ni vraisemblable. Aussi le public a-t-il accueilli froidement cet ouvrage, auquel la musique de M. Kreutzer parviendra peut-être à faire obtenir quelques représentations.

DÉBUTS.

Mad. Jadin a débuté le octobre, par le rôle de Mad. Deladurandière, dans *l'Auberge de Bagnère*. Cette actrice ne manque pas d'intelligence, mais le genre de son talent ne paraît point convenir à l'opéra-comique. Elle n'a obtenu qu'un succès d'estime.

MÉLANGES.

La représentation de la retraite d'Elleviou a eu lieu le 10 mars; on jouait *Adolphe et Clara*, *le Tableau parlant* et *Félix*.

Une foule considérable a voulu assister aux adieux de ce grand artiste; pendant tout le cours de cette dernière et brillante représentation, les spectateurs lui ont témoigné tout l'intérêt auquel il avait le droit de s'attendre, et l'Opéra-

Comique s'est présenté en corps à la dernière scène de *Félix*, pour mêler ses adieux à ceux du public, dont Elleviou a été vivement regretté.

Les sociétaires de ce théâtre ont donné, le 28 septembre, une représentation extraordinaire à la mémoire du célèbre Grétry, mort le 25, à Montmorenci, dans la petite maison long-temps habitée par J.-J. Rousseau, et connu sous le nom de *l'Hermitage*.

Cette représentation se composait de *L'amant Jaloux* et *Zémire et Azor*; entre les deux pièces l'ouverture d'*Elisca* et la *Marche des Mariages Samnites*, où toute la comédie a paru. Depuis long-temps Feydeau n'avait vu une pareille affluence assiéger les avenues du théâtre; tous les amateurs des ouvrages de Grétry se sont empressés de venir payer un tribut d'hommages à sa mémoire. Les balcons étaient destinés aux compositeurs et aux auteurs dramatiques, qui s'y étaient rendus en habit noir, et toutes les loges étaient occupées par la plus brillante société de Paris. Jamais la musique de Grétry n'avait été mieux sentie, ni mieux appréciée; on eût dit que le public l'entendait pour la première fois. Mais l'enthousiasme a été à son comble, quand après l'Amant Jaloux, l'ouverture d'Elisca a été exécutée, et a servi d'introduction à

l'espèce d'apothéose qu'on avait préparée à cet illustre compositeur.

Au pied du Parnasse était placé le buste de Grétry ; de jeunes enfans groupés autour du piédestal étudiaient des partitions : tous les acteurs de Feydeau, en habit de deuil, étaient rangés des deux côtés du théâtre, et après avoir chanté le trio de Zémire : *Ah ! laissez-moi le pleurer*, dont les paroles avaient été arrangées pour la circonstance, ils ont été solennellement déposer une couronne sur le buste de Grétry. Pendant ce temps, l'orchestre exécutait la Marche des *Mariages Samnites*. Après cette scène touchante, Gavaudan a déclamé quelques vers qui ont servi à amener le beau quatuor de Lucile : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* et les applaudissemens universels ont terminé cette auguste cérémonie, qui a vivement ému tous les spectateurs, et qu'on peut regarder comme l'hommage le plus flatteur rendu au génie du Molière de la Musique.

ODÉON.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Administration et Comptabilité.

MM.

Duval, directeur, rue de Molière, n. 1.
Gobert, administrateur, rue de Provence, n°. 15.
Dumaniant, Secrétaire du Comité, rue de Touraine, n°. 8.
Walville, régisseur, rue Neuve du Luxembourg, n°. 2.
Gailliot, Secrétaire de la Régie, rue de l'Odéon, n°. 30.
Serize, inspecteur-général.

Acteurs.

Clozel, rue de Vaugirard, n°. 15.
Chazel, idem.
Armand, rue des Fossés M. le Prince, n°. 33.
Perroud, rue de Condé, n°. 5.
Thénard, rue de Tournon, n°. 19.
Fusil, rue Mêlée, n°. 66.
Pélissié, rue St.-Germain-l'Auxerrois.
Mars, cour Batave, n°. 7.
Edouard, rue Baillif, n°. 10.
Azéma, rue des Fossés M. le Prince n. 36.

Actrices.

Mesdames

Molé, rue de Condé, n°. 52.
Desbordes.
Délia, rue des Fossés M. le Prince.
Fleury, rue de Louvois, n°. 7.
Descuillés, rue Guisarde, n°. 13.
Charles, rue de Vaugirard, n°. 7.
Delâtre.
Brocard.
Eugénie, rue du Bouloy, n°. 10.
St.-Léon, rue des Fossés St. Germain, des Près, n°. 14.

ORCHESTRE.

MM. *Chefs.*

Osmonde, rue du Faub. Montmartre, n°. 1.
Martine, rue de l'Université, n°. 41.

M. Babin, costumier, rue de Richelieu.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

BALTHIDE, ou le Mariage fatal, drame en trois actes, par M. *.**

(8 *décembre* 1812.)

Une pièce anglaise de Southern, poète médiocre, a fourni le sujet de l'ouvrage français, plus médiocre encore.

Le fils d'un grand seigneur s'est uni secrètement à Balthide, dont il s'est séparé pour voler au champ d'honneur. Privée de ses nouvelles, et sur le bruit de sa mort, la jeune femme devenue mère, se présente sept années après le départ de son époux, chez son beau-père, qui la repousse et la fait chasser de son hôtel.

En proie à la plus affreuse misère, Balthide, par amour pour le fils qu'elle chérit, cède aux vives sollicitations d'un nouvel amant, et forme un second lien avec lord Mortimer. A peine le *oui* fatal est-il prononcé, que le premier époux reparaît; les deux rivaux, loin de se disputer l'objet de leur tendresse, font assaut de générosité; lord Mortimer renonce à ses droits, obtient du vieux père le pardon de Balthide, et réunit les deux époux.

Rien dans cet ouvrage n'a plu aux spectateurs, et Balthide a trouvé le parterre plus inflexible que le vieux milord qui l'avait d'abord si cruellement trai-

tée ; car il n'a point révoqué le cruel mais juste anathême, qui devait nécessairement causer sa mort.

WASINGTON, ou les Représailles, drame en 3 actes, en prose, par M. *Henry*.
(5 *janvier* 1813.)

On sait que Wasingthon fut obligé de sacrifier aux lois militaires, et comme espion, *le major André*. Un autre exemple de la sévère justice du héros américain, fut sur le point d'être donné à l'égard du jeune lord Asguill, prisonnier des insurgés. Cette aventure, consignée dans les Mémoires de la guerre d'Amérique, a fourni le sujet du drame dont nous avons à rendre compte.

Le quaker Penn dirige un hôpital militaire situé à quelques lieues de Philadelphie, près d'un fort qui, sous le commandement du brave Hudis, défend le passage du Torn, et résiste aux attaques de l'armée anglaise. Le jeune Asguill, prisonnier blessé, a reçu chez Penn tous les secours de l'amitié. Betty, la fille du quaker, s'est éprise du lord, qui, frappé du même trait, veut abandonner la carrière des armes pour épouser son amante. Le mariage, auquel le père a consenti, va se faire lorsque Washington vient visiter l'hospice. Là, il apprend que le fort défendu par Hudy s'est rendu au capitaine Lepincott, et que ce cruel vainqueur a fait pendre le com-

mandant, pour le punir de lui avoir trop long-tems résisté. Washington dépêche aussitôt vers le général anglais, et demande que Lepincott lui soit livré; le général ennemi s'y refuse. « Hé bien, » s'écrie avec indignation l'état-major » américain, *les représailles.* » Tous les prisonniers anglais sont amenés : « Il » faut mourir, dit Washington »; mais bientôt son humanité modifie sa vengeance : une victime suffira, et le sort va la désigner. Asguill obtient du héros qu'elle restera en ôtage, tandis que ses frères iront tenter par la voie des armes ou de la persuasion, un dernier effort auprès du général anglais. Washington y consent, et donne douze heures de délai : l'urne fatale est apportée; Asguill en retire la mort, et les prisonniers partent. On apprend qu'une première tentative a été infructueuse; le héros américain veut favoriser la fuite de l'infortuné avant le retour des Anglais. Asguill refuse, et lui demande à genoux le plomb des braves au lieu du gibet qui l'attend. Betty, qui voit son amant aux pieds de Washington, s'y précipite elle-elle-même, et ne sachant rien encore, elle le prie d'accorder à Asguill la grâce qu'il implore. « Malheureuse! lui crie » son père, c'est sa mort que tu deman» des. »

Un roulement se fait entendre : Asguill va périr; Betty s'évanouit. Grâce, grâce, s'écrie-t-on de toutes parts; les compagnons d'Asguill accourent, et

annoncent que le général anglais s'est laissé fléchir, et a livré le féroce Lepincott. Cette heureuse nouvelle rend le calme à tous les cœurs, et les deux amans sont unis.

Tel est le fond de cet ouvrage, qui a obtenu un brillant succès.

M. DE LA GIRAUDIERE, ou Masque contre Masque, comédie en 2 actes, en prose, par M. *** (28 *janvier*)

M. de la Giraudière, pour se venger d'un libertin de neveu qui s'est échappé du collége et qui fait des dettes de tous côtés, veut se marier; depuis vingt ans il a promis sa main à Christine, sa vieille gouvernante, mais la trouvant trop âgée, il donne un bal, où, sous l'habit de femme, il espère trouver parmi les jeunes personnes qui s'y rendront, une épouse de son goût. Le neveu s'y rend sous le costume d'Eucharis; il est suivi d'un créancier et d'un sergent qu'il habille en tante et en mère. L'oncle s'enflamme pour le neveu, mais on lui tient rigueur jusqu'à ce qu'il ait promis d'acquitter les dettes du neveu; l'oncle consent : *les bonnets tombent*, et la pièce les suit. Cette platte niaiserie ne méritait pas un meilleur sort.

LE VOYAGE MALENCONTREUX, ou l'Intrigue en route, comédie-folie en 3 actes, par M. *Delestre* et feu *Verneuil.* (9 *février.*)

Cet ouvrage, dont l'analyse se trouve dans *le Conteur*, *les Intrigants* et le *Collatéral*, est une si mauvaise copie de ces pièces, que le parterre en a fait justice. L'un des auteurs ne se doutait pas, en composant *le Voyage Malencontreux*, qu'il était à la veille de partir pour un voyage plus malencontreux encore; et, malgré lui, il a joué un mauvais tour à son collaborateur, qui seul a dû se charger du désagrément d'une lourde chûte, puisque l'humanité nous prescrit de ne jamais remuer *la cendre des morts.*

LE TEMPORISEUR, comédie en 3 actes et en vers, par M. *** (16 *mars.*)

Il serait impossible de rendre compte de cet ouvrage; la représentation en a été si orageuse, que nous n'avons rien entendu; tout ce que nous avons pu comprendre, c'est que ce *Jeune Temporiseur*, était aussi *l'Incorrect*, *l'Impoli*, et surtout *l'Ennuyeux.*

L'ouvrage n'a pas été rejoué.

(Représentation extraordinaire au bénéfice de M. Perroud.)

Le Faux Imposteur, drame en trois actes, par M. (22 *avril.*)

Il est impossible de donner l'analyse de ce drame ; dès les premières scènes, les sifflets ont empêché qu'il fut entendu, et les acteurs, qui avaient soutenu la tempête pendant deux actes et demi, ont été forcés de se retirer au milieu du troisième.

Inès et Pédrille, comédie en 3 actes, par MM. *Delestre* et *Victorin.*

Cette pièce, jouée après *le Faux Imposteur*, a manqué de subir le même sort. Cet ouvrage n'offre qu'une intrigue usée et triviale. Cette Inès, sœur du fripon Pédrille, aide le jeune Léon à enlever Léonore à son tuteur. Léon présente celle-ci à sa tante sous le nom d'une prétendue Elvire, qui lui est destinée. Le tuteur, qui arrive là pour vendre des diamans, est invité à signer au contrat comme témoin. Il ne reconnaît sa pupille que lorsqu'un alcade, qui visite toutes les maisons de Tolède pour la chercher, la lui fait appercevoir. Mais il a signé ; grand mot qui termine toutes mauvaises pièces, et détermine les sifflets.

LE NOUVEAU MENTOR, comédie en 3 actes, en vers, par M. (8 *juin.*)

On avait déjà vu, dans *Un jour à Paris*, un père devenir tout-à-coup joueur, fat et dissipateur, dans l'espoir de corriger son fils de ses défauts; mais ce qu'on ne connaissait pas encore, c'était un père qui, pour empêcher des fripons de tromper son fils, le trompe lui-même. Cet homme est-il honnête, et mérite-il le titre de *Mentor* dont il est décoré?

Le parterre seul a joué dans cette circonstance le rôle de Mentor; et pour épargner à l'auteur la honte d'avoir fait un mauvais ouvrage, il n'a pas voulu le connaître.

EVÉLINA, drame en 3 actes, en prose, par M. *Rigault.* (27 *juillet.*)

Après la mort de son père et de sa mere, Evélina est partie pour l'Irlande, afin d'y chercher le seul parent qui lui reste, et qu'elle ne peut retrouver. L'orpheline, recueillie par une charitable myladi, ne tarde pas à inspirer une violente passion au frère de cette dame. Mais mylord Murray ne veut faire qu'une maîtresse d'Evélina; ses propositions sont rejetées, et le dépit lui inspire une vengeance atroce; il cache le riche écrin de sa sœur dans le secrétaire de la pauvre fille, la fait accuser de vol, arrêter, emprisonner;

elle va périr ; mais la bonne myladi, sans la croire innocente, favorise son évasion. Déguisée sous des habits d'homme elle est bien acueillie d'un certain Franckmann, valet de chambre du seigneur du lieu. Evélina, par sa protection, est installée dans les jardins sous le nom de James ; pince quelquefois de la guitare, et ce talent a éveillé l'attention du fils de mylord ; il a conçu pour le petit James un genre d'amitié qu'il ne peut définir, tandis qu'Evélina, qui sait un peu mieux pourquoi elle chante, se livre au vif amour que ce jeune homme lui a inspiré. C'est ici que commence la pièce.

Une chasse au sanglier a eu lieu la veille de l'action. Le jeune Edouard a manqué d'être la victime de l'animal furieux ; mais Evélina, plus vigoureuse qu'un colonel, s'est élancé au-devant du monstre et l'a abattu.

Frankmann, amoureux de Caroline, la fille du fermier voisin, reproche au petit James, d'oublier les services qu'il lui a rendus, et d'offrir trop de fleurs à sa jeune fermière. Ils sont interrompus par mylord qui a l'affaire du sanglier sur le cœur. — Voilà cent guinées, dit-il à James, pour prix de votre belle action ; mais vous êtes une fille : découvrez-moi votre secret, ou je vous chasse. — James aime mieux être chassé que de parler : mais avant de faire son paquet, la vue de la guitare lui donne l'envie de chanter encore une fois une

romance sur l'objet de son amour; elle attire comme de coutume, le jeune colonel ; Evélina résiste un peu moins à ses instances qu'à celles de son père. Elle finit par lui avouer qui elle est, et s'enfuit. Cependant Frankmann qui a appris que James ne peut être son rival, lui propose de la cacher dans la ferme de Caroline, et même de lui servir de guide pour la garantir, dit-il, d'une espèce de sauvage qui rôde depuis quelque temps autour du château.

Ce sauvage n'est autre que mylord Murray, qui n'ayant pu vaincre sa passion pour Evélina, l'a cherchée pendant trois ans. Il vient renouveler ses doléances et ses menaces dans la ferme où Evélina s'est réfugiée. Si la pauvre fille n'accepte pas sa main, elle va retomber dans celle des archers ; Murray a tout disposé pour cela ; il a écrit un billet anonyme au président des assises, et la pauvre fille sera pendue le lendemain. Que faire ? Evélina prend le parti le plus sûr pour arriver au troisième acte ; elle fuit par la grande porte de la ferme, et tombe effectivement dans les mains des archers qui l'attendaient. Le président des assises annonce beaucoup de compassion pour les malheureux ; cependant il a fait arrêter Evélina sur un billet anonyme, sans même avoir ouvert un portefeuille que l'inconnu lui a envoyé, attendu qu'il est écrit dans ce billet : *Si l'accusée persiste à ne pas vouloir se faire con-*

naître, faites lui ouvrir le portefeuille que je vous envoie. En effet, Evélina, qui n'a pas craint de conter naïvement son affaire à son amant, trouve à propos de ne rien dire à un juge qui peut l'envoyer au supplice, et qui la conjure de parler, avec les marques de l'intérêt le plus vif. Fidèle à la lettre, le juge lui ordonne alors d'ouvrir le portefeuille mystésieux.—*Ciel! le portrait de mon père!* s'écrie Evélina!—*Ciel! le portrait de mon frère!* s'écrie le juge. Ce bon homme est l'oncle introuvable dont nous avons parlé; et l'on voit bien que l'auteur avait d'excellentes raisons pour le cacher jusqu'à ce moment. Ici tout s'éclaircit, Murray se présente pour soutenir son accusation; sa scélératesse fait place à l'attendrissement; il avoue ses noirceurs, demande un pardon qu'on lui accorde libéralement: et pour n'être pas en reste de générosité, il tire de sa poche un testament de sa sœur qui a nommé Evélina sa légataire universelle. Ce dernier trait détermine le mariage de la ci-devant pauvre fille avec sir Edouard.

Ce drame a eu du succès, le style en est correct et sage, et malgré le romanesque de l'action, l'intérêt est soutenu jusqu'au dénouement, qui est la partie faible de l'ouvrage.

L'AVARE, de Molière, comédie en cinq actes, mise en vers par *Mailhot*.
(24 *août*.)

Gabriel Mailhot fut, de son vivant, l'auteur d'une tragédie de *Paros*, d'une comédie des *Lacédémoniennes*, et de quelques autres pièces inhumées bien avant lui. Les acteurs de ce théâtre ont cru faire une bonne spéculation en se saisissant de sa succession littéraire, et en jouant cet *Avare* versifié, qui jusqu'ici n'était connu que de quelques curieux, et qui est, scène pour scène, la pièce de Molière.

Cette témérité a eu peu de succès. La prose de l'*Avare* est trop parfaite pour que les vers de Mailhot puissent y ajouter quelques charmes.

J.-J. ROUSSEAU, ou Une Journée d'Ermenonville, drame nouveau, en 3 actes, en prose, par M. *Edouard*.
(21 *septembre*.)

Tous les journaux ont retenti du suicide de ce prétendu fils de Rousseau qui s'est brûlé la cervelle auprès du tombeau de son père; c'est cette épouvantable anecdote qui a fourni le sujet de ce drame. Voici de quelle manière elle a été mise en scène.

J.-J. Rousseau habite l'hermitage d'Ermenonville, dont il interdit l'accès aux importuns. Il n'y reçoit que son

voisin Germeuil et le jeune Valcour, fils de son meilleur ami. Cet ami, par le conseil de Rousseau, est allé voyager pour se distraire de l'amour qu'il a conçu pour Adeline, fille de Germeuil; mais Adeline aime Adolphe Valcour et elle en est aimée : elle brûle d'envie de voir Rousseau. Adolphe obtient d'Antoine, domestique du philosophe, qu'il violera la consigne en sa faveur. Elle est introduite dans le cabinet de travail de Jean-Jacques, et l'entend débiter une belle tirade contre les jeunes personnes qui aiment à l'insu de leurs parens; la morale fait son effet; la petite indiscrète laisse échapper un cri. Rousseau se retourne, la voit sans colère : la conversation s'engage; elle amène un quiproquo qui lui fait penser qu'Adeline, pour embellir les dernières années de son père, consentirait à épouser M. de Valcour, dont on annonce le retour à l'instant même. Rousseau verse dans le cœur de son ami le faux espoir qu'il a conçu lui-même. Valcour charge son fils de reconduire Adeline, et de dire à Germeuil qu'il ira bientôt le visiter.

Les jeunes gens ne doutent pas que son intention ne soit de les marier; mais ils ne sont pas long-temps dans l'erreur. Valcour déclare positivement que c'est pour lui-même qu'il demande Adeline. Désespoir des deux amans, refus de Germeuil, dépit amoureux de Valcour qui ne se sent pas capable de sacrifier sa passion au bonheur d'un

fils... qui n'est pas le sien. Adolphe est un enfant abandonné qu'il a retiré, à l'âge de quatre ans, d'un de ces asiles ouverts aux fruits du malheur ou du libertinage. Une lettre en instruit ce malheureux jeune homme, qui avait résolu de s'expatrier pour laisser Adeline à celui qu'il croyait l'auteur de ses jours. Le désespoir s'empare de lui. Rousseau lui offre des consolations et un asile. Adolphe relit encore une fois la lettre fatale, et a grand soin de l'oublier sur un banc de gazon pour que Rousseau, qui vient s'y asseoir un instant après, la trouve, la lise, et apprenne qu'Adolphe est son enfant. Un chiffre que contient la lettre, et que portait Adolphe, ne lui permet plus de douter que ce jeune homme ne soit son fils; il pousse des cris de joie, de tendresse et de repentir. Adolphe, qui avait perdu un père, apprend qu'il en a retrouvé un autre: il est glorieux de devoir, n'importe comment, le jour à un grand homme; et Rousseau termine le drame en faisant des vœux pour que son exemple soit utile à la jeunesse.

Cette pièce fut sifflée lors de la première représentation; mais l'auteur y a fait des coupures et des changemens heureux.

QUI DES DEUX A RAISON? ou la Leçon

de Danse, comédie en un acte, en vers, par M. *Dumaniant*.

(28 *septembre*.)

M. Auguste Dormon est un petit philosophe bien pédant, qui a toujours à la bouche de beaux lieux-communs de morale. Malgré ses austères principes, son cœur s'est mal défendu contre les attraits de Clarice Dormeuil, qu'il ne connaît que sous le nom de madame Dorlis. Cette jeune veuve, qui a déjà été dupe une fois du mariage, ne veut plus s'y engager qu'à bonnes enseignes. Notre philosophe lui plairait assez, mais elle désire pour mari un homme aimable et non un Caton de vingt-cinq ans. Il s'agit de pervertir notre sage, et surtout de lui faire perdre l'idée tyrannique que toute l'autorité du ménage doit appartenir au mari. Clarice, plus raisonnable, prétend qu'elle soit au moins partagée, et l'on s'aperçoit qu'elle verrait avec plaisir la plus forte portion de son côté. *Qui des deux a raison* ?

On mystifie notre sage jusqu'à le forcer à prendre une leçon de danse. Il exécute d'assez mouvaise grâce avec Clarisse une valse du mouvement le plus vif. Il tombe essoufflé dans un fauteuil, et l'on se moque de lui. Furieux, il écrit une lettre par laquelle il rompt avec une femme qu'il ne peut plus regarder que comme une folle. On le prend au mot, et on lui fait

savoir : qu'on va s'embarquer. Alors l'amour reprend ses droits. Adieu orgueil, philosophie ; le pauvre Dormon n'a plus que la force d'exprimer en gémissant, sa passion et son repentir.

Clarisse à l'aide d'un déguisement est présente, et ne perd pas un mot de cette amoureuse élégie. Son cœur est touché, son amour propre satisfait ; et pour que rien ne manque à son triomphe, le philosophe jure à ses pieds de n'être jamais que son esclave.

L'idée de cette pièce a été déja présentée au théâtre sous plusieurs formes différentes. Mais l'action a été adroitement ménagée ; les scènes sont bien filées ; et la contextnre de l'ouvrage annonce un écrivain dramatique très-exercé. Le succès qu'à obtenu cette comédie est mérité.

LES HEUREUX MENSONGES, comédie en un acte, en prose, par M. *Vanhove*. (16 *novembre*.)

Adèle de Verneuil, dès l'instant de sa naissance, a été destinée a Delval, qui avait alors quinze ans. Quinze autres années se sont écoulées, et Delval, de retour dc ses voyages, arrive pour épouser Adèle ; mais l'amour qui s'amuse à renverser les desseins les mieux concertés, à contrarier les plus seges résolutions, l'amour lui inspire la plus vive passion pour Mad.

de Verneuil, qui ne compte que six lustres, et que sa fraîcheur et sa beauté feraient prendre plutôt pour la sœur aînée que pour la mère d'Adèle. Mad. de Verneuil partage la tendresse que ses yeux ont fait naître. Mais ces deux amans se cachent mutuellement le sentiment qu'ils éprouvent et sont résolus à se sacrifier au bonheur de la jeune Adèle, qu'on croit éprise de son prétendu.

Marthe, soubrette très-fine et très-curieuse, a deviné le mystère et entreprend de faire le bonheur de Delval et de Mad. de Verneuil; son penchant naturel à la curiosité acquiert un nouveau degré d'activité, et le hasard semble prendre plaisir a seconder son projet. Le jardinier, qui ne sait pas lire, a trouvé un papier; il le communique à Marthe dont il est amoureux, la rusée pour s'en emparer, improvise un mensonge. « C'est, dit-elle à son rustique amant, une lettre d'une de mes parentes. » Cette prétendue lettre est une romance que Delval a composée pour Mad. de Verneuil, elle s'empresse de montrer la romance à sa jeune maîtresse, qui, trop jeune pour connaître l'amour, n'a que de l'amitié pour son futur; Adèle n'hésite pas à céder Delval à sa mère: on se concerte pour amener une explication avec Mad. de Verneuil qui, par tendresse pour sa fille, s'obstine à ne point avouer ce qui se passe dans son ame. Adèle

chante le refrain de la romance et supplie sa mère de prendre Delval pour époux; Mad. de Verneuil hésite parce qu'elle le doit, cède parce qu'elle en meurt d'envie, et Marthe prouve que sa curiosité, pour laquelle on l'avait grondée, est excusable par le motif et par le succès.

Cette pièce n'offre ni caractères vigoureux, ni situations fortes; mais il y a de l'esprit et de la grâce, et c'est beaucoup. Le succès justifie tout, même le mensonge, nous n'en commettons point en disant que la pièce a réussi.

DÉBUTS.

Mlle. Perroud a débuté, le 14 décembre, dans l'*Epreuve nouvelle* et les *Frères à l'Epreuve.*

— Mlle. Desbordes a débuté avec un succès complet, le 29 avril, dans *Claudine* de Florian. Cette élève de Damas est une excellente acquisition pour ce théâtre.

— M. Martelli a débuté, le 4 mai, dans *le Vieillard et les Jeunes gens*, et dans l'*Habitant de la Guadeloupe.*

Le rôle du vieillard, dans la première pièce, quoique aimable est froid, monotonne, lent; celui de Vanglève, dans la seconde, est plus animé, plus dramatique: aussi M. Martelli a-t-il eu de

plus beaux momens dans ce rôle que dans celui qu'il avait joué précédemment.

Cet acteur, surnommé depuis trente ans, le *Molé de la province*, a réuni tous les suffrages; il a été parfaitement secondé dans ce début par Mlle. Desbordes.

— Mlle. Talon a débu-é, le 21 mai, dans *Claudine* de Florian. Cette jeune personne a eu tort de choisir un rôle que Mademoiselle Desbordes avait joué un mois avant avec tant de succès; les souvenirs qu'elle a laissés ont nui à mademoiselle Talon, dont l'instituteur, M. Fusil, devait sentir la faiblesse.

OPERA BUFFA ET SERIA.

Administration.

MM.

Duval, directeur.
Gebert, admistrateur en chef.
Paer, directeur de la musique, rue de Rivoli, n°. 14.
Boirie, régisseur et inspecteur général.
Dumaniant, secrétaire général.
Tadolini, maitre au piano, rue de Richelieu, n°. 12.
Cajani, chef des chœurs, place des Italiens, n°. 8.
Lupi, régisseur, rue des Poulies.
Rinaldi, copiste et souffleur, rue des Moulins, n°. 14.

Acteurs.

MM.

Crivelli, rue Helvétius, n°. 65.
Tacchinardi, rue du Petit Lion, n°. 8.
Guglielmi, rue de Tournon.
Barilli, rue de l'Odéon, n°. 38.
Bassi, rue Pagevin, n°. 7.
Porto, rue Taitebout, n°. 9.
Angrisani, rue Thionville.
Benelli, rue des Bons-Enfans.
Carmanini, rue St.-Honoré, Hôtel de Boulogne.
Andreoli, rue des Fossés de M. le Prince.

Actrices.

Mesdames

Sessi, rue de Tournon, n°. 12.
Morandi.
Dalmani.
Luciati.
Bereyetter.
Gilli.

OPERA BUFFA ET SERIA.

ROMÉO ET JULIETTE, opéra sérieux, 3 actes, musique de *Zingarelli*.
(16 *décembre* 1812

Madame Sessi a débuté avec beaucoup de succès dans le rôle de Roméo qui avait été joué sur le théâtre de la Cour par le célèbre Crescentini. Le sujet de la pièce est tiré de la tragédie de Shakespeare ; la musique ne laisse rien à désirer : il maestro Zingarelli, qui joint à la science le génie et le bon goût, est regardé avec raison comme un des meilleurs compositeurs vivants.

On a beaucoup applaudi dans le premier acte, un bel air chanté par Crivelli : *Qual tumulto a un infelice*, l'air de bravoure : *Sospirando afflitto mesto*, dans lequel madame Sessi a donné des preuves de son beau talent en exécutant avec facilité des traits extrêmement difficiles ; et le charmant duo *Oh cari palpiti*, chanté par madame Sessi et mademoiselle Neri. Le final est admirable ; mais il n'appartient pas à M. Zingarelli ; c'est un morceau d'ensemble, intercalé, de la composition del signor maestro Portogallo, qui produit un effet ravissant.

Dans le second acte, la prière : *Sommo ciel che il cor mi vedi*, chantée par madame Sessi avec un art admi-

ble ; et la grande scène : *Misero che farò*, exécutée par M. Crivelli, méritent les plus grands éloges.

Il y a dans le troisième acte des morceaux de la plus grande beauté. Le fameux air : *Ombra adorata aspetta*, que madame Sessi exécute avec une rare perfection, tout le récitatif obligé, et le duo : *Alcimè già vengo meno*, sont dignes du plus grand compositeur ; Les véritables connaisseurs regardent l'opéra de *Roméo et Juliette* comme un modèle de musique dramatique. Mademoiselle Néri a obtenu beaucoup de succès dans le rôle de Juliette, et tous les amateurs se demandent par quelle inconcevable folie l'administration a-t-elle renvoyé cette jeune cantatrice, douée de beaucoup de talent, que le public avait accueillie très-favorablement, qui tenait tout le répertoire et coûtait fort peu, dit-on? Pourquoi l'a-t-on si mal remplacée ? Le temps, souverain maître de tout, nous dévoilera peut-être ce profond mystère.

Reprise de la MOLINARA, opéra en deux actes, de *Paisiello*. (*15 février.*)

Madame Festa, qui n'avait pas paru depuis long-tems, grâces à un procès scandaleux que l'administration lui avait intenté, et qu'elle a gagné au tribunal de commerce et à la Cour Impériale, a fait sa rentrée dans le rôle de la Meunière, et a été accueillie par le public, avec enthousiasme.

Axur, roi d'Ormus, opéra en 4 actes, musique de *Salieri*. (6 *mars*.)

Le célèbre Salieri, qui avait composé à Paris l'opéra de Tarare, poëme de Beaumarchais, le fit, dit-on, traduire à Vienne par L'Abate Casti, poëte de la Cour, et composa une nouvelle musique. La pièce italienne est absolument calquée sur le poëme français, excepté le premier acte, qui appartient entièrement au traducteur. Cette production n'a eu qu'un médiocre succès sur le théâtre de l'Odéon. La musique a paru inférieure à celle de Tarare ; les danses, les combats, la richesse des costumes, la pompe du spectacle; enfin tout le cortège des mélodrames ne font pas fortune à l'Opéra Italien.

Il faut avant tout une excellente musique; celle d'*Axur* est en général froide, monotone et sans couleur; le style d'église y domine. Les seuls morceaux qui ont réuni tous les suffrages, c'est la belle prière : *Com' ape ingegnosa*, chantée par le grand-prêtre et par le jeune Elamir ; et la grande scène de l'acte troisième : *Morte, piotosa morte*, exécutée par madame Sessi. Malgré le talent de cette excellente cantatrice et de MM. Tacchinardi et Porto, *Axur* se joue souvent dans le désert : ce qui prouve qu'on a fait un mauvais choix.

PYGMALION, opéra en un acte, musique de *Cimadoro*. (28 *avril*.)

Cette petite pièce en un acte, traduite du fameux monologue de J.-J. Rousseau, que madame Sessi avait déjà jouée sur le théâtre de la Cour, n'a pas eu beaucoup de succès à l'Odéon. Le célèbre tenor Balbini l'avait aussi joué il y a plusiers années, sur le théâtre Favart, dans un concert, et malgré son rare talent, cette production fut froidement accueillie ; parce que le sujet est *anti-musical* et monotone.

Reprise du MARIAGE DE FIGARO, opéra en 4 actes, de *Mozart*. (17 *mai*)

Madame Festa jouant pour la première fois le rôle de Suzanne, a été vivement applaudie. Le public a été très-sensible à l'aimable galanterie de l'administration qui, par de *sublimes négociations*, dit-on, est parvenue à nous donner une Suzanne beaucoup meilleure que toutes celles qui avaient parues dans Figaro. L'air de la toilette du page et la belle scène du quatrième acte qu'on n'avait pas encore entendue au théâtre, et que madame Festa chante avec beaucoup d'art, a produit beaucoup d'effet. M. Porto s'est bien acquitté du rôle du comte. Quoique Mozart l'ait composé pour une basse-taille il n'avait été chanté en France, jusqu'à ce moment que par des tenors. Cet opéra si beau par

lui-même, et qui est actuellement si bien monté, doit attirer long-tems la foule.

Reprise de NINA, opéra en deux actes, Musique de *Paisiello*. (9 *juin*.)

L'on ne conçoit pas pourquoi ce charmant opéra qu'on peut comparer à un tableau de l'Albane, n'a jamais obtenu à Paris le succès qu'il mérite. La musique ne saurait être ni plus belle, ni plus dramatique, et cependant on ne s'empresse pas d'aller l'entendre. C'est un problême, et messieurs les rédacteurs des feuilletons devraient bien se donner la peine de le résoudre. Madame Festà s'acquite fort bien de la partie du chant, mais laisse quelque chose à désirer dans ce qui regarde le jeu. M. Crivelli chante toujours la chanson du berger d'une manière admirable; et c'est, de tout l'opéra, le morceau qui fait le plus de plaisir au public.

LES HORACES ET LES CURIACES, opéra sérieux en 3 actes, musique *Cimarosa*. (16 *juin*.)

Si l'on avait établi des prix decennaux pour les opéras italiens, ce serait *Cimarosa* qui les aurait obtenus. Le *Mariage secret* et *les Horaces* sont sans contredit les plus beaux ouvrages qu'on nous ait donné. La coterie germanique va s'écrier : » Comment peut-on

être assez sot pour oublier l'immortel Mozart ? *Figaro*, *Don Juan*, *Co fan Tutte* ? voilà les opéras dignes du grand prix. « Daignez, messieurs, appaiser votre courroux. Nous nous serions bien gardés de confondre ces chefs-d'œuvres avec les autres opéras ; nous avons seulement parlé des ouvrages des compositeurs Italiens

Le sujet des Horaces est très-connu, et c'est Tite-Live qui l'a fourni le premier. On ne sait pas pourquoi le célèbre émule de Fréron s'est mis dans la tête que Cimarosa a voulu estropier la belle tragédie du grand Corneille. Malgré son immense érudition théâtrale, il ignore peut-être, que depuis très-long-tems il existe en Italie des tragédies sur le même sujet, et que probablement l'auteur Italien qui a composé la pièce pour Cimarosa, n'a pas du tout songé à la tragédie du poète de Rouen.

M. Geoffroi, qui se souvient quelquefois d'avoir été jadis professeur de rhétorique, a dans son article du 22 juin, épuisé les figures, les métaphores et les antithèses : *Cimarosa, célèbre pour la grâce, osa monter sur le ton héroïque son luth fait pour les amours. Tel qu'Anacréon qui voulait chanter les Atrides et Cadmus, Cimarosa a essayé de chanter les Horaces et les Curiaces ; sa lyre comme celle d'Anacréon s'est trouvée trop faible, etc.* Cimarosa est aussi célèbre dans le style gracieux que dans le style

héroïque et pathétique. On en voit la preuve dans plusieurs de ses *Oratorio*, et surtout dans le *sacrifice d'Abraham*, dans *l'Olympiade*, dans *Pénélope*, *Artemisia*, *Artaxerce*, *etc.*

Le célèbre Aristarque du journal de l'Empire, qui a peu de conscience et beaucoup d'esprit, en abuse souvent. Que signifient ces phrases dignes de figurer dans les précieuses ridicules? *Il me semble voir dans Cimarosa rival de Corneille, un petit Cupidon luttant contre un Hercule. Le musicien essayant des notes sur un sujet si austère, me représente l'amour dans le ballet de Télémaque, essayant ses flèches sur la peau dure de Mentor, et en émoussant la pointe au lieu de l'enfoncer.* Ce bon *Cimarosa* se serait-il jamais douté qu'un rédacteur de feuilletons l'aurait accusé de vouloir lutter avec sa lyre contre la massue de l'Hercule de la tragédie française, et d'essayer ses flèches sur la peau invuluérable d'une *danseuse*, en émoussant la pointe au lieu de l'enfoncer! *risum teneatis amici!* Il a tout bonnement fait une musique admirable sur le canevas qu'on lui a fourni, et n'a jamais songé ni à se battre contre des Hercules, ni à jouer le rôle d'amour dans un ballet. Si M. *Geoffroi* avait la moindre connaissance en musique, il serait d'accord avec tous les amateurs, et tous les artistes et il trouverait que l'opéra des *Horaces et Curiaces* est un des plus beaux ouvrages du répertoire Italien.

L'introduction : *Odi o ciel*, est un modèle de style pathétique, et le chœur de la scène quatrième : *Germe d'illustri Eroi*, est un très-beau morceau dans le style héroïque ; la plus douce mélodie, la grâce et l'expression règnent dans l'air délicieux : *Quelle pupille tenere*, qui était le triomphe du fameux Crescentini. Le bel air, *Se alla patria ognor donai*, peint à merveille la magnanimité des héros du Capitole. Le duo : *Quando nel campò armato*, qui termine le premier acte, et qui a été mis en trio à Vienne, jouit avec raison d'une grande célébrité.

Dans le second acte, le chœur du combat est très-bien adapté à la situation, et produit beaucoup d'effet. La belle scène, parfaitement exécutée par M. Tacchinardi : *Non temer, i Dei di Roma*, n'appartient pas à Cimarosa ; elle est de la composition du célèbre maestro Tritta. Le fameux final : *Qual densa notte*, est au-dessus des éloges, et pour me servir d'une phrase du patriarche des feuilletons, « il vaut lui » seul tout un opéra, parce qu'il ravit » et transporte l'ame. » Madame Sessi joue et chante cette scène avec un art incomparable. Depuis que le théâtre italien existe à Paris, on n'y a jamais entendu un morceau aussi vivement applaudi, et il faut que M. Geoffroi ait eu de très-fortes raisons, de ces raisons qui ne sont plus un mystère, pour écrire, dans son feuilleton du 10 novembre, cette

énorme bêtise : « Ce que chante ma-» dame Sessi, déguisée en Curiace, » dans une grande salle noire qui res-» semble à un tombeau. (C'est tout bon-» nement une belle décoration apparte-» tenante au théâtre de la cour, qui » représente un souterrain.) est surtout » d'une prolixité assommante, capable » de faire bâiller le plus déterminé ama-» teur de Cimarosa. » Malgré la salle noire, et la prolixité assommante de M. Geoffroi, cet inimitable morceau a fait et fera long-temps les délices de tous les amateurs de la capitale.

SER MARCANTONIO, opéra bouffon en 2 actes, musique de maestro *Pavesi*.
(10 *juillet*.)

Ser Marcantonio, opéra mis en musique par le *maestro Pavesi*, dans lequel M. Bassi, premier bouffon, a fait son quatrième début, n'est que l'*Angiolina* qui fut donnée à Paris le 5 avril 1809, pour le début de madame Festa, et qui n'obtint qu'un médiocre succès. On a changé les noms des personnages et gâté la pièce. Le vieux bonhomme, que le moindre bruit faisait tomber en syncope dans l'ancien opéra, est dans le nouveau d'une impassibilité à toute épreuve. Il était baron, il est devenu bourgeois. *Cicala*, perruquier, n'est plus que *Tobia*, courtier ; le neveu n'a changé que son nom ; il s'appelait

Léandre, il s'appelle *Médore*, et de même la fausse Agnès, qui s'appelait mademoiselle *Angelina*, s'appelle mademoiselle *Bettina*. En général, il y avait dans l'ancienne pièce des scènes beaucoup plus comiques, beaucoup plus d'ensemble et beaucoup moins d'invraisemblances, et l'on aurait beaucoup mieux fait si on l'avait laissée telle qu'elle était. La consultation des vieillards, qu'on peut comparer à un assemblée de sorciers; le duel de Tobie et de Médore, la scène de l'hôtel des bains, et le jugement de Pasquin, sont d'une bétise achevée.

Il n'y a, dans tout l'ouvrage, qu'une scène vraiment plaisante, c'est celle de l'arrivée de Bettina dans une chaise à porteurs. Le costume, la démarche, la fausse simplicité et les rigueurs de la belle Agnès, les grimaces de ser Marcantonio, et le grand danger qu'il court de se casser le nez contre la chaise à porteurs, font beaucoup rire. Le monologue des deux chaises est digne des tréteaux de la foire et de la couronne de trois sous, que le vieux Cassandre offre à sa belle Dulcinée, *la Chaise*. Paillasse pourrait en faire le sujet d'une fort belle scène pour les boulevards.

Quant à la musique, celle de Pavesi n'a pas eu beaucoup plus de succès que celle de Salieri. Une belle cavatine *E pur dolce un po' d'amore*, fort bien exécutée par madame Festa, et le final du premier acte, dans lequel la belle

voix de M. Barilli, qui jouait alors le rôle du Baron, produisait un effet charmant; sont les morceaux de la partition de Salieri qui ont été le plus applaudis. Le superbe duo : *Al socrano mio volere*, chanté par madame Festa et M. Barilli, a été composé par M. Paër, directeur des spectacles de la Cour et des opéras italiens à l'Odéon. On le fait toujours répéter au milieu des plus vifs applaudissemens : ce qui prouve évidemment que si ce célèbre compositeur avait fait la musique de *L'Angiolina*, elle aurait eu le plus brillant succès.

Le nocturne à trois voix : *Or che fra i taciti notturni orrori*, bien chanté par madame Festa et MM. Porto et Guglielmi, est le seul morceau de Pavesi qui ait été applaudi. Le reste est d'un style languissant, froid, monotone, et pour dire le vrai mot, d'un genre fort ennuyeux. Le juge Pasquin, qui condamne à la fin de la pièce Sire Marcantoine à renoncer au mariage et à payer l'amende de quatre-vingt mille francs, devrait bien aussi, pour le bonheur des amateurs de l'Opéra Italien, le condamner à s'en retourner au-delà des Alpes avec ses lourdes psalmodies, ses têtes à perruque, ses bains, ses chaises et sa couronne.

Reprise du MARIAGE SECRET, opéra en 2 actes, de *Cimarosa*.

(28 *août*.)

Ce superbe opéra, malgré les beaux moyens de madame Barilli et de MM. Crivelli et Porto, n'a pas eu cette fois-ci tout le succès qu'il merite : ce qui prouve que l'exécution d'un ouvrage parfait ne doit rien laisser à désirer. Tout le monde est à present convaincu qu'on a eu grand tort de renvoyer mademoiselle Néri, qui jouait le rôle de Lisette, et même mademoiselle Goria, chargée de celui de la tante. Ces deux cantatrices coûtaient, dit-on, bien peu d'argent; celles qui les ont remplacées valent beaucoup moins, et coûtent bien davantage.

On ne conçoit pas comment l'administration du théâtre de l'Odéon, qui est composée, à ce qu'on assure, de plusieurs directeurs, entrepreneurs, administrateurs, etc., a pu faire une semblable spéculation.

Reprise de ROMÉO ET JULIETTE, opéra sérieux en 3 actes, musique de *Zingarelli*. (18 *septembre*.)

Mademoiselle Manin, élève du Conservatoire, très-connue à Paris, et qui est actuellement madame Dalmani, a fait son premier début dans le rôle de Juliette. Son état de grossesse l'a empêchée de déployer tous ses moyens; elle

paraissait très-souffrante ; on ne l'a entendue que deux ou trois fois, et on ne peut la juger que lorsqu'elle reparaîtra.

LA DONNA DI GENIO VOLUBILE, opéra bouffon en 2 actes, musique de *Portogallo*. (2 *octobre*.)

Cet opéra, que madame Strinasacchi avait joué pour la première fois à Paris sur le Théâtre Favart, et qui n'avait obtenu qu'un succès d'estime, grâce au rare talent de madame Barilli, a été couvert des plus vifs applaudissemens. Le sujet est fort gai, la musique légère et très-agréable ; mais comment faire l'analyse d'une pièce qui nous rappelle un malheur affreux ? Comment s'empêcher de verser des larmes, en parlant d'un ouvrage où l'on a entendu pour la dernière fois cette inimitable cantatrice qui a fait, pendant huit ans, les délices de la capitale, et qu'une mort prématurée nous a enlevée à la fleur de son âge ? Qui aurait pu prévoir que cette jeune et aimable comtesse, environnée de grâces et d'amours, touchait de si près au seuil de la mort ? Comment imaginer que ses brillans atours se changeraient bientôt dans un linceul funéraire, et qu'à ces accens célestes succéderait bientôt un silence éternel ? Quel coup de foudre ! Tous les amis de la vertu et des beaux-arts en ont été terrassés... Madame Barilli joignait au ta-

lent musical le plus extraordinaire, les qualités morales les plus estimables. Bonne mère, bonne épouse, amie pleine de délicatesse et de sensibilité, elle faisait le bonheur de son mari, de ses enfans et de toutes les personnes qui la fréquentaient. Plusieurs beaux traits de son active bienfaisance, ont été consignés dans les journaux.

Le jour de sa mort a été, pour ainsi dire, un jour de deuil public. Un nombreux cortège, composé des principaux artistes de la capitale et de plusieurs autres personnes très-distinguées, l'a suivi jusqu'au champ du repos, honorant sa mémoire par les plus profonds regrets.... Tout le monde était plongé dans la douleur... Tout le monde versait des larmes, et déplorait une perte aussi fatale... Où trouver, en effet, une meilleure musicienne, une voix plus douce, plus mélodieuse, plus flexible et d'une justesse aussi rare; une méthode plus parfaite, une mémoire plus heureuse?

Qui pourra la remplacer dans *Figaro*, *D. Juan*, *Così fan Tutte*, *le Mariage secret*, *les Ennemis généreux*, *Giannina et Bernardone*, *les Deux Jumeaux*, *les Cantatrices*, *les Noces de Dorine*, *le Finte rivali*, *la Griselda*, *la Jérusalem délivrée*, *Mérope*, etc. ? Qui pourra égaler sa facilité, son zèle, son activité et sa complaisance ? Plusieurs personnes croient qu'elle en a peut-être été victime. Le départ de madame Festa et de mademoiselle Néri-

ayant laissé un grand vide dans le répertoire, très-funeste aux intérêts de l'administration, l'infatigable madame Barilli, à peine relevée d'une longue maladie, a monté en très-peu de jours la *Donna di Genio volubile*, où elle avait un rôle très-long et très-fatigant ; et il est probable que la faiblesse, suite d'un travail forcé, ait été une des causes de la fièvre maligne qui nous a enlevé, au milieu de sa carrière, cette virtuose incomparable, pleine de goût, d'esprit et de grace, qui était constamment applaudie, qui réunissait tous les suffrages qu'on allait entendre en foule, et qui excitait toujours l'enthousiasme.

Jamais cantatrice n'a été plus aimée, plus estimée, plus généralement fêtée, et le Théâtre Italien se ressentira longtemps d'une perte aussi irréparable.

NINA, opéra en deux actes, et la *Serva Padrona*, intermède en un acte, musique de *Paisiello*. (16 *octobre*.)

Madame Giacomelli qu'on avait déjà entendue dans les concerts de la salle Olympique, et dans les plus brillantes sociétés de Paris, a paru à l'Odéon dans le rôle de *Nina* qui lui est favorable sous plusieurs rapports. Elle est jeune, aimable, très-jolie, connait parfaitement la scène et chante avec beaucoup de justesse et d'expression. Elle a été très-applaudie et surtout dans *la Ser-*

vante Maîtresse où elle a été vraiment charmante.

La musique de cet intermède est délicieuse quoiqu'en dise le *grand Fréron* qui a la manie de parler d'un art qui lui est étranger.

Les personnes qui fréquentent le théâtre Italien voudraient savoir pourquoi, depuis long-tems, il se peuple peu à peu d'artistes français. N'étant pas initiés dans les mystères de messieurs les entrepreneurs, nous pouvons seulement présumer que ce sont des vues économiques qui les guident et nous désirons de toute notre ame qu'elles leur soient favorables.

Reprise de PHYRRUS, opéra sérieux en 2 actes, musique de *Paisiello*. (23 *oct.*)

Une discussion scandaleuse, dont le public a été instruit par un cerificat imprimé, signé de tous les artistes Italiens, qu'on a répandu avec profusion, ayant forcé madame *Festa* à demander sa démission, madame *Sessi* a accepté le rôle de *Polixène* dont elle s'est très-bien acquittée. Elle a ajouté un air d'une belle facture qu'on écoute avec plaisir.

Le départ de madame *Festa* a fait de la peine à tous les amateurs. Ne nous croyant pas juges compétens dans une cause *d'étiquette théâtrale*, nous n'examinerons pas si le rôle de *Lisetta* est un rôle de *Prima* ou de *seconda don-*

en, et si madame Festa qui n'a pas voulu l'accepter, a eu tort ou raison. Nous observerons simplement que *la Griselda* qui jouit à juste titre d'une grande célébrité, n'avait pas besoin du secours de madame Festa pour être bien accueillie du public. Nous ajouterons que M. *Paër*, né et élevé en Italie, qui doit connaître les usages des théâtres de son pays, est trop généreux pour avoir exigé de madame Festa un semblable sacrifice, dans un de ses ouvrages, et qu'il est très-probable que les entrepreneurs, désirant épargner les appointemens de madame Festa, aient profité d'une mauvaise chicane pour la forcer à demander sa démission. La suite prouvera s'ils ont bien calculé.

Reprise des HORACES ET CURIACES, opéra sérieux en 3 actes, musique de *Cimarosa*. (6 *novembre*.)

La célèbre madame *Grassini*, regardée avec raison comme la meilleure *Prima donna seria* qui existe en Europe, ayant daigné céder aux instances de M. *Paër*, directeur-général du théâtre Italien, qui désirait parer, d'une manière brillante, aux malheurs qu'on venait d'éprouver obtenu le plus brillant succès dans le rôle d'*Orazia*; elle possède une voix délicieuse qui va au cœur, une figure charmante, et le rare talent d'une actrice parfaite. Si l'administration

connaissait bien ses intérêts, elle devrait faire tous les sacrifices pour l'attacher à l'Odéon. Madame *Grassini*, MM. *Crivelli* et *Tacchinardi*, voilà les seuls artistes capables de faire goûter l'opéra sérieux à Paris, et n'en déplaise au rédacteur du feuilleton de la Gazette de France, l'opéra sérieux, bien monté et bien exécuté vaut, sans doute, l'opéra bouffon.

Si l'on pense que *Roméo* et *Juliette* et *les Horeces* ne peuvent être regardés que comme des reprises, puisqu'ils avaient été déjà montés ponr le théâtre de la cour, et que la donna *di Genio volubile* n'était pas inconnue à Paris, on verra qu'*Axur* et *Ser Marcantonio*, qui n'ont pas réussi, sont les seuls ouvrages nouveaux de l'année. Jadis on en montait au moins huit ou dix par an. D'où vient donc cette étonnante disette? Nous l'ignorons, et ne pouvons que rappeler à l'administration, qu'à Paris, lorsqu'on veut gagner de l'argent, il faut donner souvent du nouveau, et surtout lorsqu'il s'agit d'un théâtre étranger, qui n'est fréquenté que par un certain nombre d'amateurs.

On attend avec la plus vive impatience le début de madame *Morandi*, qui est, dit-on, excellente actrice et cantatrice parfaite.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Administration.

MM.

Barré, directeur, rue Batave.
Chambon, administ.-caissier, même rue.
Saint-Léger, régisseur, rue Feydeau, n°. 20.
Berthier, inspecteur-général, rue aux Ours, n°. 12.
Parisot, souffleur, cul-de-sac Coquenard, n°. 16, faub. Montmartre.

Acteurs.

MM.

Henri, rue Gaillon, hôtel de Calais.
Laporte, rue Thiroux, n°. 8.
Chapelle, rue St.-Honoré, n°. 139.
Joly, rue Feydeau, n°. 30.
Fichet, rue St.-Honoré, au coin de celle de l'Oratoire.
Hypolyte, rue Saint-Honoré, en face le cloître.
Armand, rue Rameau, n°. 7.
Edouard, barrière de Clichy.
Seveste, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Saint-Léger, rue Feydeau, n°. 20.
Guenée, rue du Doyonné, n°. 8.
Isambert, rue Neuve-St.-Eustache.
Fontenai, rue St.-Honoré, n°. 151.

Actrices.

Mesdames

Duchaume, rue d'Argenteuil.

Bodin, place du Palais-Royal.
Minette, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Desmares, place du Palais-Royal.
Arsène, rue de l'Echelle.
Hervey, rue de Malte.
Betzi, rue de l'Echelle.
Rivière, rue Batave.
Deville, rue de la Chaussée-d'Antin, n°. 10.
Lenoble, place du Palais-Royal.
St.-Aulaire, rue de Rivoli, à côté de la galerie Delorme.

Chœurs et comparses.

MM.	Mesd.
Carle.	Louise Libert.
Laurent.	Chapelle aînée.
Garnier.	Chapelle cadette.
Lecomte.	Augustine.
Batiste.	Thérèse.
Doizi.	Eléonore.

Enfans.

Lejeune.	Caroline.
Virginie.	Clémence.

Employés.

Doche, chef d'orchestre, rue Batave.

Simonot, commis aux écritures, rue Bayeul, n°. 7. } chargés de la location des loges.
Parisot, cul-de-sac Coquenard, n°. 6. }

Petit, machiniste, Marché-Neuf.

Martinet, libraire, rue du Coq-St.-Hon.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

BAYARD PAGE, ou Vaillance et Beauté, vaudeville en 2 actes, par MM. *Théaulon* et *Dartois*.

(8 *Décembre* 1812.)

Bayard, au Vaudeville, n'était pas *le Chevalier sans peur et sans reproche*. On l'a blâmé de s'être montré sur la scène sous un caractère qui n'a jamais été le sien, et il a été tellement effrayé d'un bruit aigu occasionné par sa présence, qu'une honteuse fuite a suivi ce fatal échec, et que le page n'a pas osé reparaître.

Le héros de la pièce n'est pas plus *le Sire du Sérail* que tout autre personnage, c'est un page étourdi qui escalade des murs, raisonne comme Roquelaure, mystifie tout le monde, escroque son oncle, qui veut, pour le punir, lui arracher les oreilles, et auquel le page espiègle répond par un couplet digne des bons mots de Bobêche ; le voici :

AIR : *Du Ménage de garçon.*

Je conviens que je suis coupable,
Que je suis très-étourdi ; *mais*
Une punition semblable
Ne peut avoir de bons effets :
Vous perdez le fruit de vos veilles,
Car, me privant de vos leçons,
Si vous m'*arrachez les oreilles*,
Je n'entendrai plus vos sermons.

Peut-on faire ainsi parler Bayard?

Nous rapporterons ici une circonstance qui a plus égayé le public que la pièce. Le costumier du théâtre avait fait un casque beaucoup trop grand pour Guénée, qui jouait le rôle du page; il en est résulté une scène très-comique. A peine l'acteur levait-il la visière, qu'elle retombait aussitôt sur sa figure et l'empêchait de parler; ses efforts pour retenir cette visière, ont rendu Guénée et son rôle à la fois si plaisans, qu'il aurait fallu être d'aussi mauvaise humeur qu'un auteur sifflé, pour ne pas rire aux éclats.

ARLEQUIN DANS L'ILE DE LA PEUR, folie-vaudeville en 1 acte, par MM. *Désaugiers* et *Faure*.

(21 *décembre* 1812.)

Cassandre et Gilles ont été jetés par un naufrage dans une île, qu'ils nomment l'île de la Peur, en mémoire de la frayeur qu'ils éprouvèrent en y abordant. Cassandre devient gouverneur du pays; il promet sa fille à Gilles, mais Colombine qui est en France, n'attend pas le consentement de son père pour disposer de son cœur, elle épouse Arlequin, et les nouveaux mariés se mettent en route pour découvrir le lieu qu'habite le vieux Cassandre. Par un hasard assez singulier, ils font naufrage, et débarquent dans l'Ile de la Peur, où ils

retrouvent leur père, qui leur joue quelques mauvais tours pour les punir de s'être unis sans son aveu. Cependant on se réconcilie, on s'embrasse, et Gilles seul garde rancune.

La mauvaise humeur du parterre a surpassé celle du pauvre futur, et le théâtre est devenu pour les auteurs de la pièce, le *séjour de la peur*; une affreuse tempête s'est déclarée, Eole a été inexorable, et l'ouvrage qui n'avait jusque-là surnagé qu'avec peine, s'est abîmé dans les flots.

ROBERT LE DIABLE, vaudeville en 2 actes, par M. *Bouilly*.

(31 *décembre* 1812.)

Robert le Diable, fils d'un duc de Normandie, au lieu d'apprendre l'art de bien gouverner ses Neustriens, s'associait quelques bandits, pillait les fermes, dévastait les champs et violait les filles. Les auteurs du vaudeville, n'en ont pas fait un voleur de grand chemin, mais ils l'ont représenté comme un crâne qui exige que tout plie devant lui. Amoureux d'une petite paysanne qu'on ne veut pas lui laisser épouser, et qui est assez forte pour résister à cet amant dangereux, il se propose de mettre à exécution le projet suivant, dont il fait part à ses amis.

Air *du Vaudeville de Claudine*.

Si l'on me refuse Hélène,
Démolissons le château;

Faisons du parc une plaine,
Jetons les gardes à l'eau.
Si l'on fait encor tapage,
Ferme sur nos étriers,
Nous prendrons chacun un page
Pour rosser les écuyers.

Heureusement pour la noblesse normande, qu'un tel personnage déshonore, ce Robert a été changé en nourrice, et n'est autre chose que le fils d'une grosse paysanne. Urbain, qui est toujours passé pour son frère de lait, est l'héritier du duché de Normandie, auquel Robert renonce gaîment en épousant sa rustique maîtresse ; puis Urbain, rentré dans ses droits, reçoit la main de la belle Isaure, que Robert dédaignait.

Le public a été cruellement trompé ; il croyait voir dans cet ouvrage une folie agréable, et l'ennui l'a si fort accablé, que, pour se distraire, il a joué le rôle d'un mauvais diable, et a sifflé d'une telle force qu'on n'a pas entendu le vaudeville final. L'auteur, malgré cela, a fait tête à l'orage, il a été nommé.

Le Retour d'un Fils, ou les Méprises, vaudeville-drame, en 1 acte, par M. *** (17 *janvier.*)

Felix, fils d'un premier lit, est victime de la tendresse de sa mère pour Ernest, son puîné ; les mauvais traitemens de

son beau-père le forcent à quitter le pays ; il part à l'âge de dix ans ; un habile sculpteur l'accueille, devient son bienfaiteur et son maître. Felix profite de ses leçons et acquiert de la réputation et de la fortune.

Présenté comme artiste chez sa mère, qui ne le reconnaît pas, Félix, le jour de sa fête, lui donne des orangers, un schall, paie les dettes de son frère, soulage les indigens, etc., toutes ces belles actions sont mises sur le compte d'Ernest, qui s'en défend faiblement ; une reconnaissance très-pathétique, un mariage impromptu, forment le dénouement de ce pitoyable ouvrage, dont on n'a pas voulu connaître l'auteur, et qu'on n'a joué que deux ou trois fois.

MARMONTEL ET THOMAS, ou la Parodie de Cinna, vaudeville en 1 acte, par M. *Dumolard.* (23 *janvier.*)

M. de Cury, ami intime de Marmontel, s'était amusé à composer une parodie de la grande scène de Cinna, parodie dont quelques traits avaient blessé le duc d'Aumont ; Marmontel commit l'inconséquence de réciter cette parodie dans une société ; l'autorité le manda, et voulut l'obliger à en nommer l'auteur ; il refusa, et la vengeance du duc se dirigea contre lui ; il perdit le privilège du Mercure, une pension de deux mille francs, et presque l'espoir d'en-

trer à l'académie, dont les portes allaient s'ouvrir pour lui.

Le duc de Praslin, protecteur de Thomas, voulait qu'il saisît cette occasion pour solliciter le fauteuil. Thomas refusa de profiter du malheur de son ami, et cette généreuse obstination lui coûta la faveur du duc de Praslin et la place qu'il occupait près de lui.

Le public a entendu cet ouvrage avec un sang-froid remarquable; pas un bravo, pas un sifflet; la toile s'est baissée sans qu'on demanda le nom de l'auteur, et Verpré, chargé de le nommer, a dit: « Messieurs, la pièce est de.... » Ici la mémoire de l'acteur s'est trouvée en défaut, et le parterre a ri de bon cœur.

Les Rêveurs éveillés, parade en 1 acte, par M. J. *Pain.* (30 *janvier.*)

M. des Simagrées, prosélyte du magnétisme, idolâtre à la fois son art et mademoiselle Caroline, nièce de madame de la Dorloterie. Le mariage est arrêté, à condition que M. des Simagrées guérira les maux de nerfs de la tante; mais Caroline, éprise d'un jeune chirurgien, ne souscrit qu'à regret à l'exécution du traité.

L'amoureux, déguisé en docteur allemand, arrive et prend soin de mystifier M. des Simagrées, en lui apportant un brevet d'affiliation de la part d'une prétendue académie d'Allemagne; il s'em-

pare avec de l'or d'un valet fripon qui joue le rôle de somnambule, et c'est avec lui que se trame le complot.

M. des Simagrées ouvre sa séance ; le valet, au lieu de répondre aux questions qui lui sont faites, annonce que le mariage de Mlle. Caroline avec M. des Simagrées sera fatal, et ordonne à la tante de donner sa nièce au docteur. Le somnambule est écouté, et le contrat est signé malgré la fureur de M. des Simagrées, qui s'aperçoit trop tard du piège qu'on lui a tendu.

Cette folie est amusante, et son succès a été mérité.

LE RÊVE, vaudeville en 1 acte, par M. *** (6 *février.*)

Une jeune dame, dont le mari jaloux est caché dans un cabinet, pour surveiller les actions de son épouse, raconte à sa femme de chambre le rêve qu'elle a fait. Elle a vu un jeune homme s'introduire chez elle, se jeter à ses pieds, lui jurer un amour éternel ; elle s'est attendrie, et... Je devine le reste, répond la maligne soubrette. Ce n'est pas tout, dit la dame, dans la crainte que mon mari ne surprît chez moi le jeune homme, je l'ai fait cacher dans le cabinet du salon. Le mari qui ne sait point que ce n'est qu'un rêve, sort furieux de sa cachette, court au cabinet désigné, et au grand étonnement de la dame qui riait

d'abord de bon cœur, on y trouve M. Charles que mademoiselle Adèle, nièce et pupile du mari, avait trouvé convenable de faire placer là de peur que son oncle ne le surprît avec elle. Grande rumeur ; on s'explique difficilement. Le parterre a grande envie d'empêcher le mariage d'Adèle ; cependant il permet que la pièce soit achevée, pour avoir le plaisir de siffler plus long-temps, et de prouver à l'auteur qu'il avait eu tort de rêver un succès.

LA TOUR DE WITIKIND, ou la Capitulation, vaudeville en un acte, par MM. *Dupin* et *Dartois*. (13 *février*.)

Ce ne sont pas les parrains de ce vaudeville qui en sont les auteurs. C'est sans contredit M. Pigault-Lebrun. Les saillies, le dialogue, l'originalité de l'ouvrage, appartiennent à l'auteur des *Barons de Felsheim*, et c'est lui et non MM. Dupin et Dartois que le public a applaudi ; car ce que les vaudevillistes ont ajouté est la partie faible, très-faible de l'ouvrage.

Le trait sur lequel roule l'action, est le stratagême qu'emploie le hussard Brandt pour payer les dettes de son colonel ; il enferme les créanciers dans la tour de Witikind, et les laisse jeûner jusqu'à ce qu'ils consentent à signer quittance des trois quarts de la dette. Dans ce vaudeville on exige de plus

qu'un des créanciers consente au mariage de son fils avec mademoiselle Brandt ; la faim l'oblige à capituler, le mariage se conclut, et le baron donne pour dot à la future une rente de trois muids de vin.

LE CIMETIÈRE DU PARNASSE, ou Tippo malade, pompe funèbre en 1 acte, par M. *Théaulon* et *Dartois*.

(25 *février*.)

Cet ouvrage est plutôt le Catalogue des pièces nouvelles, bonnes ou mauvaises, et bien ou mal accueillies par le public ; qu'une parodie ; les auteurs ont voulu s'établir juges et souverains de la littérature dramatique, et décider dans *leur sagesse*, quels ouvrages méritaient plus ou moins les honneurs de la sépulture. Ce qui prouve que leur arrêt devait être cassé, c'est qu'ils ont oublié de commencer par enterrer quelques-unes de leurs pièces, quoique peu de celles dont ils ont parlé fussent plus dignes de mourir en naissant.

Le gardien du *Cimetière du Parnasse* préparait la fosse du *Mari de Circonstance* avant que cet ouvrage eût paru. Il y a de la méchanceté et un oubli total des convenances dans un pareil écart, et nous nous faisons un devoir de dire que cette Pompe funèbre est une conception malheureuse ; que l'action en est obscure et pénible, et que les traits méchants qu'elle renferme sont

presque toujours lancés aux dépens de la vérité.

Pour être plus justes que les parodistes, nous dirons que leur *Cimetière* a fait rire. Le public aime les épigrammes. La pièce devait réussir, elle n'a cependant été jouée que dix à douze fois.

PIERROT, ou le Diamant perdu, vaudeville en 2 actes par MM. *Désaugier* et *Gentil.* (11 *mars.*)

Un vieux conte a fourni le sujet de cette pièce; comme il est très-connu, on s'apercevra de suite des changemens que les auteurs y ont faits.

Pendant une fête que donne un seigneur, pour célébrer la prise de la possession de sa terre, la dame du château perd un diamant, deux laquais l'ont trouvé; mais la conscience de ces messieurs ne les porte pas à le rendre. Un pauvre tisserand, nommé Pierrot, profite de l'embarras de la dame, il s'engage à lui faire retrouver le diamant à la condition qu'on lui servira une table splendidement garnie et deux bouteilles du meilleur vin. Pierrot veut, une fois en sa vie, faire un bon repas, quitte à recevoir ensuite des reproches ou les étrivières.

Le seigneur s'amuse du prétendu sorcier; mais les valets intimidés par sa présence, se tiennent aux écoutes, quelques mots echappés au devin, amènent de plaisans quiproquos. Quand

Pierrot, pendant son repas, parle *de la fleur* des vins, et qu'après avoir bu la seconde bouteille, il s'écrie : *Champagne, c'est fait de toi*, les deux fripons, *Lafleur et Champagne*, se jetent aux pieds de Pierrot, et lui rendent la bague, en le suppliant de ne pas les perdre.

Jusques-là tout est bien, et le tisserand passerait pour un véritable devin, si le seigneur, toujours incrédule, ne s'avisait de le soumettre à une nouvelle épreuve; il prend dans sa volière un pierrot, l'enferme dans un vase, et demande au sorcier ce qu'il a caché; le faux devin s'approche, hésite, et s'écrie : *Pauvre Pierrot, te voilà pris* ! cette exclamation confond les assistans; mais la fille de Pierrot arrive, nomme son père, l'énigme se découvre. Le seigneur pardonne au faux sorcier, en faveur de la découverte du diamant, et la dame marie la fille de Pierrot, en lui donnant pour dot la valeur de la bague.

Cet ouvrage, dont le premier acte a paru froid, a réussi en faveur de la gaité du second; on a ri de bon cœur: *cela est rare au Vaudeville.*

Nous citerons un couplet fort applaudi, que chante Pierrot lorsqu'il veut se faire passer pour sorcier:

Suis-je donc le seul sur la terre,
Qui pour tâter d'un bon repas,
Ose, au risque de l'étrivière,
Se donner pour ce qu'il n'est pas ?

Tout étonnés d'avoir leurs aises,
Que de gens à table reçus,
Se verraient derrière leurs chaises
Plus à leur place que dessus.

MADAME J'ORDONNE, ou l'Intrigue lente, vaudeville en un acte, parodie de l'Intrigante, par MM. *Dartois* et *** (27 *mars.*)

Madame J'ordonne commence à-peu-près comme l'*Intrigante* : le garçon de magasin Lerond, fait connaître à Criquet, l'amant de Lili, que madame J'ordonne s'est installée chez M. l'Effilé, mercier, et qu'elle agit en maîtresse, en mettant tout sens dessus dessous ; madame J'ordonne défend de laisser entrer un *médecin qui a manqué de la tuer* ; elle prétend qu'elle se porte mieux depuis qu'elle ne le voit plus, mais elle reçoit très-bien M. Blafard, espèce d'intendant d'un administrateur qui doit lui procurer un bureau de tabac. Pour reconnaître ce service, elle veut le marier à Lili l'Effilé qui a une bonne dot ; mais Blafard la prie d'attendre quelques instans ; Mad. J'ordonne annonce son projet à Lili. M. l'Effilé revient et ne cache pas son mécontentement à Mad. J'ordonne, qui, pour se venger, va dénoncer son beau-frère comme contre-bandier, à l'administration des Droits Réunis : on vient faire une visite, l'Effilé se justifie

sans peine, marie sa fille à Criquet ; et conseille à madame J'ordonne *d'abandonner le monde et de se corriger de ses défauts.*

Cette parodie, ou plutôt cette imitation burlesque de l'Intrigante, a réussi; on a beaucoup applaudi quelques traits d'esprit qui cependant n'étaient pas *très-piquants.*

LE MARI PAR HASARD, vaudeville en un acte, par M. ***. (5 *avril.*)

Deux jeunes et jolies veuves, l'une douce, sensible, et même un peu mélancolique; l'autre gaie, vive, et même un peu folle, descendent à Paris, dans un hôtel garni. La première vient solliciter une pension à laquelle elle a des droits comme veuve du capitaine d'Armancourt, tué sous les drapeaux.

Le maître de l'hôtel, qui veut connaître à fond la moralité des personnes qu'il reçoit, procède avec ces dames à un interrogatoire en forme. Le nom de madame d'Armancourt est prononcé. — Eh! mais, M. le comte d'Armancourt, votre époux, colonel de hussards, loge ici ; voilà son appartement : le colonel paraît. On ne sait trop à quel propos la jeune folle le prie de laisser croire qu'il est le mari de son amie; il y consent.

Ce colonel, qui ne rit jamais et qui passe son temps à lire et à fumer, est un personnage assez maussade ; mais

notre aimable étourdie le trouve de son goût, et le comte d'Armancourt, de son côté, ne serait pas fâché que *le hasard* l'eût rendu le mari de Sophie, au lieu de lui faire jouer le rôle de celui d'Hortense, qui d'ailleurs est déjà pourvue. Sainville l'aime, et il est payé de retour. Il descend dans le même hôtel, est dupe de la petite comédie qu'on y joue, et croit sa maîtresse mariée au colonel. Après quelques folies d'amoureux, il le prie de la rendre heureuse ; l'impassible militaire s'amuse gravement à ses dépens en ne lui faisant que des réponses à double entente ; la conversation s'aigrit ; de propos en propos on en vient à une provocation, un duel doit avoir lieu ; mais Sainville, bientôt convaincu qu'il joue un sot rôle, fait des excuses au colonel qui lui promet que dans une heure il pourra épouser Hortense, dont le mari n'existera plus... Quelle énigme ! d'Armancourt refuse d'en donner le mot, et d'un air sombre, et mystérieux, s'enferme dans son appartement. On entend un coup de pistolet : ô ciel ! le malheureux colonel se sera ôté la vie. Pendant que Sainville se livre à cette affreuse pensée, toute la compagnie entre par une autre issue, et lui rit au nez.

La belle Hortense retrouve dans le comte d'Armancourt un parent de feu son mari le capitaine. Le généreux colonel la donne à Sainville, avec une belle terre : Sophie consent à épouser

le comte, dont elle se promet bien de mettre le sang-froid à l'épreuve, et un faux mariage en amène deux véritables.

Cet ouvrage que les auteurs ont eu *l'intention* de rendre gai, n'a amusé personne, et n'a pas survécu à la chûte qu'il a éprouvée.

LE JEUNE PHILOSOPHE, ou Se mariera-t-il ? comédie vaudeville en un acte, par MM. *Radet* et *Pompigny*.

(12 *avril.*)

Ce jeune Philosophe est un petit pédant bien maussade, bien ennuyeux; qui, loin de chercher le bonheur, le repousse quand il s'offre à lui. Il refuse la main d'une fille qu'il aime, et que le père veut lui donner avec cent mille écus : il craint que le monde ne dise qu'il a cédé a l'appât de l'or. On fait sentir à ce héros de délicatesse que son procédé est injurieux pour la belle Eugénie, et qu'il n'a qu'un moyen de le réparer, c'est de se faire à son tour refuser par elle. Il y consent ; toute la famille est assemblée, le notaire présente le contrat, le Philosophe signe le premier, il croit qu'Eugénie va lui faire un petit affront bien conditionné ; mais la friande n'est pas si sotte ; elle signe aussi. Voilà M. Saint-Clair marié malgré lui ; il se résigne, et la pièce finit par un petit compliment d'école que viennent lui chanter deux enfans dont il est parrain.

Ce faible ouvrage a eu très-peu de représentations.

Le Boghei renversé, ou un Point de vue de Long-Champ, croquis en un acte, par MM. *Théaulon* et *Dartois*. (15 *avril*.)

Ce point de vue a son mérite : l'esprit et la gaité ont assuré son succès.

Un fermier champenois, une Jeannette, un Jacquot qui joue l'élégant à Paris, trois demoiselles, qui ne ressemblent pas mal à des filles d'Opéra, un ci-devant jeune homme, une mère de famille du faubourg Saint-Germain, une loueuse de chaise, un marchand de lorgnettes, un tailleur, un escamoteur, une marchande de gâteaux de Nanterre : tels sont les personnages que l'on a mis en scène.

Nous n'essayerons pas de rendre compte des différens épisodes de cette bluette, dont l'à-propos est le plus grand mérite. Nous nous bornerons à dire qu'une scène d'escamotage, dans laquelle *Joly* a fait preuve de talent et surtout de dextérité, a fixé tous les regards et enlevé tous les suffrages.

Les Escamotages, parodie des Abencérages, par M. *H. Simon*. (26 *avril*.)

Nous dispenserons nos lecteurs de

l'analyse de cette pièce, dans laquelle ceux qui ont vu les *Abencérages*, n'ont trouvé qu'une énigme longue, ennuyeuse et difficile à deviner. La musique des chûtes à prouvé à l'auteur qu'il ne pouvait *escamoter* un succès.

LE BILLET TROUVÉ, comédie-proverbe en un acte, *imité de l'allemand, sans mariage et sans unité de lieu*, par MM. *Barré, Radet et Desfontaines.* (*3 mai.*)

La scène se passe à Hambourg. Un peintre querelle sa femme sur ce qu'elle a perdu, il y a un an, un billet de caisse de 500 florins. Dans ce moment même, l'ami qui accompagnait madame, lorsqu'elle a égaré ce billet qui était *caché dans son sein*, vient ramener la joie dans le ménage, sur la lecture d'un article des Petites Affiches du jour. L'épicier Drogman, y donne avis qu'il est prêt à rendre un billet pareil, trouvé par lui à l'époque désignée. Sur le champ la dame et son ami se transportent chez cet honnête homme. Malheureusement ce n'est pas lui qui a fait insérer cet avis, et quoiqu'il ait réellement trouvé le billet, sa femme et lui se gardent bien d'en convenir. La femme du peintre et l'ami vont chez le bourguemestre; celui-ci leur donne pour les guider dans leurs démarches un certain Furter, qu'il veut bien nommer son commis.

On court chez le rédacteur des affiches, on n'y apprend rien. On retourne chez Drogman ; Furter fait jaser l'épicière, et apprend que son mari avait pour *ami* un petit cousin de sa femme, employé à la douane, avec lequel il s'est brouillé depuis quelque temps. Et vite on court à la douane ; le petit cousin n'y est point venu, il est indisposé. L'actif et soupçonneux Furter prend son numéro, et l'on se rend chez lui. On force sa porte, il est en tête à tête avec la belle épicière, qui est venu le prier de ne pas perdre son mari. Le petit cousin est aussi honnête que galant et malin. Que fait-il ? Il paie les 500 florins, en déclarant que c'est bien lui qui a fait insérer l'avis, et qu'il était chargé par M. Drogman de faire cette restitution. On se doute bien que le mari ne tient pas à un pareil trait et se réconcilie avec un *ami* si rare.

Cette intrigue n'a pas paru assez piquante, pour excuser l'infraction des règles *d'Aristote* ; les couplets étaient faibles, le dialogue peu soigné, et l'ouvrage accueilli froidement, n'est pas resté au répertoire.

LES DEUX HERMITES, ou la Confidence, vaudeville en 1 acte, par M. *Constant*. (10 *mai*.)

Donner l'analyse de cet ouvrage,

c'est faire celle du *Mari hermite*, comédie jouée d'abord aux Variétés étrangères (Théâtre Molière), et reprise à l'Odéon. M. Constant a ajouté quelques couplets assez médiocres au *Mari hermite*, lui a donné un enfant, et malgré tout cela, on croyait être encore au théâtre du faubourg St.-Germain. Les semblables emprunts annoncent une grande pauvreté.

LA SOIRÉE ANGLAISE, ou le Mariage à la Course, vaudeville en un acte, par M. *Henri Simon*. (17 *mai*.)

Une jeune folle (l'auteur en a fait une française), veuve d'un lord très-riche, trouve fort original de choisir pour époux, parmi ses adorateurs, celui dont le cheval atteindra le premier un but marqué. Son cœur lui parle pourtant en faveur du noble et sensible Selmours.

Le vainqueur de la course est un baronnet nommé Belton, mauvais sujet criblé de dettes. Sur-le-champ il tranche du maître, veut renvoyer les gens, faire couper les bois ; il dévoile enfin à table l'ame la plus vile et le caractère le plus méprisable. Il ignore qu'il parle en présence de la jeune veuve, qui, sous le costume de chasseur, verse à boire aux convives. L'indécence est poussée jusqu'à la proposition de la jouer elle-même à la course. Selmours indigné,

éclate enfin, et la main du chasseur qu'il n'avait pas reconnu, quoiqu'il lui eût donné un anneau, devient la récompense de son amour délicat.

Cet ouvrage a obtenu du succès; cependant il a eu peu de représentations.

ELLE ET LUI, folie-vaudeville en un acte, par MM. *Capelle* et *Théaulon*. (24 *mai*.)

Arlequin est de retour de l'Amérique, où il a passé cinq ans sans que le soleil brûlant de ces climats ait changé son teint coloré. Il veut mettre à l'épreuve la tendresse de sa femme Colombine; mais Gilles, à qui il a confié ce projet, a écrit à celle-ci pour l'en prévenir. Pour se venger, elle essaie de lui faire craindre l'aventure du mari d'Alcmène, en lui soutenant que depuis six mois Arlequin est auprès d'elle, et lui témoigne la plus vive tendresse. Les détails paraissent si convaincans, si positifs, qu'Arlequin est obligé de consulter le signalement contenu dans son passeport, pour s'assurer qu'il est encore bien lui.

Que devient-il quand il aperçoit en effet un autre Arlequin, son Sosie. Sous ce déguisement Colombine augmente son embarras, et le laisse très-incertain de ce qu'il peut être. Cependant à sa fureur il sent qu'il est un mari outragé. Les amis d'Arlequin arrivent pour

lui souhaiter sa fête ; il les prie de troquer leurs bouquets contre des bâtons, afin d'assommer un voleur qui lui a pris son nom, sa figure et sa femme, et qu'il va faire sortir du pavillon où il est. Pendant ce temps Colombine a repris les habits de son sexe. Arlequin sort du pavillon où il n'a trouvé personne, et par suite de sa demande, reçoit les coups de bâton destinés à l'imposteur. Il s'aperçoit enfin qu'il est joué par sa femme, sollicite son pardon et l'obtient.

Il y a du mouvement, de la gaîté et de l'esprit dans cette petite pièce ; elle a amusé le public. Il est vrai que les auteurs avaient choisi un excellent guide, et qu'une imitation d'*Amphitrion* devait dérider les fronts les plus sévères.

GREUZE, ou l'Accordée de Village, vaudeville en un acte, par Mad. *Valory*. (31 *Mai.*)

L'action de cette pièce est peu compliquée. Greuse aime une fille de village et veut l'épouser. Lemierre, son ami, s'efforce de le détourner de ce projet, en lui représentant que sa naissance et son mérite sont d'invincibles obstacles à une pareille union. Le père de famille a des principes non moins rigoureux que ceux de M. Lemierre, et comme la naissance d'un peintre l'éloigne prodigieusement de la fille d'un

fermier, on décide pardevant notaire que la pauvre Thérèse épousera un paysan qu'elle n'aime pas.

L'ouvrage entier est dans le genre pathétique. L'auteur y a semé des sentimens, des proverbes, etc. Je ne sais pas même si après une sévère analyse, on ne trouverait pas le tiers de ce vaudeville dans les quatrains du seigneur de *Pybrac*, ou dans les leçons de *Tobie à son fils*. Au lever du rideau, la famille est occupée à lire la Bible. Ce début n'annonçait rien de gai ; le reste de l'ouvrage n'a pas démenti le commencement ; la pièce est froide et faible ; les couplets plus faibles encore ; mais l'ouvrage d'une dame devait être accueilli par des Français naturellement galants : on n'a donc pas sifflé.

LES BÊTES SAVANTES, folie-vaudeville en 1 acte, par MM. *Theaulon*, *Dartois* et *Dumersan*. (10 *juin*.)

La ménagerie de la rue de Chartres était composée d'un ours, d'un singe, d'un chameau, d'un âne et d'une troupe de chiens. Les propriétaires de ces animaux ont tous prêté de l'argent à M. Gobin, directeur d'une troupe de marionnettes, et victime d'un incendie. La belle Cabrioline, sa fille, les délices de la place du Muséum, est promise à chacun d'eux ; mais cette estimable personne, qui fait des sauts périlleux sur le

pavé, pour éviter les dangers de la capitale, aime M. Joli-Cœur, directeur en faillite du théâtre de Cahors, qui espère rétablir ses affaires, grâce aux talens d'un éléphant qu'il a sauvé du naufrage. Les rivaux consentent à prendre pour juge de leurs droits, M. Flanard, grand amateur de spectacles de bêtes.

Chaque propriétaire est l'avocat de son animal, et plaide avec chaleur. On se doute bien, pour parler le langage des auteurs des *Bêtes savantes*, que l'éléphant fait pencher la balance de son côté. Toutes les bêtes se rallient autour de lui pour former une troupe de pantomime, et la pièce finit par une allemande dansée par Mademoiselle Betzi et M. Severste.

Cette folie n'a obtenu qu'un médiocre succès.

CALLOT A NANCY, comédie anecdotique en 1 acte, par MM. *Auguste* et *Dumolard*. (*26 juin.*)

Le célèbre dessinateur et graveur Jacques Callot mérite d'être cité parmi les hommes qui ont honoré leur siècle et leur pays, autant par leur vertu que par leur génie. Il était de Nancy; le duc de Lorraine lui prouva, par de solides bienfaits, l'admiration qu'il avait pour ses talens. Louis XIII l'appela à Paris pour dessiner le siège de la Rochelle et celui de l'île de Rhé. Ce prince le pria ensuite

de graver la prise de Nancy, dont il venait de se rendre maître. « Je me » couperais plutôt le pouce, répondit » l'artiste, que de rien faire contre » l'honneur de mon prince et de mon » pays. » Le roi, charmé de ses sentimens et de son courage, ne put s'empêcher de dire que le duc de Lorraine était heureux d'avoir de pareils sujets.

Ce trait, qui honore à-la-fois le roi, le duc et l'artiste, a fourni le sujet de cette pièce, qui a mérité les applaudissemens unanimes.

LE NÉCESSAIRE ET LE SUPERFLU, vaudeville en 1 acte, par MM. *Dartois* et *Dumersan*. (10 *juillet*.)

Cette bluette n'est autre chose que le conte du *Caravenserail*, publié il y a deux ans par M. Adrien Sarazin ; les auteurs n'ont pas gâté le conte, et c'est un mérite que n'ont point aujourd'hui tous ceux qui empruntent leurs sujets.

Arlequin a sauvé la vie au sultan Aroun-al-Raschid, qu'il ne connaît pas. Le prince se glisse dans la chaumière du pauvre diable, et entend les vœux qu'il fait pour que le ciel lui accorde le simple nécessaire. Aroun réveille Arlequin, qui se dorlotte à jeun sur sa natte, lui fait accroire qu'il est son bon génie, et lui demande en quoi il fait consister le nécessaire. Arlequin se borne d'abord à une dragme par jour ; bientôt il lui faut

des meubles, puis une autre maison, une jolie esclave qui coûte quatre mille sequins, d'autres esclaves pour la servir, un palais, des eunuques... le diable enfin. Le trésor du sultan ne pourrait plus suffire au nécessaire de M. Arlequin. Aroun donne une leçon à son insatiable libérateur qui est moins sensible à tous les biens qu'il possède, qu'au chagrin de ne pouvoir faire abattre une cabane qui gêne un point de vue.

Cette pièce a complètement réussi.

LES RENCONTRES A MOITIÉ CHEMIN, vaudeville en 1 acte, par MM.

(24 *juillet.*)

Un jeune homme fuit Paris pour se soustraire à un mariage ordonné par son père. Il adore Clarice, nièce de mad. de Murville; sa fuite le dirige précisément vers Etampes, et il descend dans une auberge où ces deux dames logent depuis deux jours, on ne sait pourquoi : première surprise. Le père arrive quelques instans après; son fils s'offre à ses yeux, seconde surprise. Clarice et sa tante sortent de leur appartement : troisième surprise. Nous avons deviné par les gestes des acteurs que le père unit les deux amans, car il a été impossible de distinguer un seul mot des deux dernières scènes. Les sifflets, les cris de *à bas la toile*, les éclats de rire, les exclamations bouffonnes, formaient un

charivari que les amateurs du bruyant scandale ont dû trouver fort amusant.

NUMÉRO 13, ou la Nuit d'avant la Noce, vaudeville en 1 acte, par MM. *Théaulon* et *Fulgence*. (3 *août*.)

La scène est à Rheims, rue des Deux-Anges, au coin de la rue de la Belle-Image, devant la maison n°. 13. C'est celle de maître Bonin, notaire public, qui attend de Paris M. Saint-Amand, auquel il destine la main de sa pupille Hortense; mais la jeune personne a fait un autre choix; elle aime Jules, qui a été clerc chez son tuteur. Cependant tout est prêt pour la noce qui doit être honorée de la présence de tout ce qu'il y a de mieux à Rheims : il ne manque plus que le futur ; il arrive pendant la nuit avec un de ses amis intimes dont il a fait la connaissance dans la voiture publique. Cet ami est Jules. Ils se sont fait réciproquement confidence du sujet de leur voyage, et Saint-Amand, qui ne se marie que par complaisance pour son oncle et ses créanciers, jure de ne se présenter à sa future que quand il aura assuré le bonheur de son ami. Il l'aide à enlever Hortense, à faire signer par supercherie un contrat au tuteur, enfin il travaille avec tout le zèle possible à mettre sa prétendue entre les mains de son rival.

Quand il a rempli son serment, il

songe à ses propres affaires. Il tire de sa poche la lettre qu'il doit remettre au tuteur de sa future épouse. Quelle est sa stupéfaction, lorsqu'il lit sur l'adresse : M. Bonin, rue des Deux-Anges, n°. 13, et qu'il reconnaît qu'il est lui-même cet épouseur malencontreux aux dépens duquel il se promettait de rire de si bon cœur. M. Saint-Amand a trop de philosophie pour ne pas prendre gaîment son parti, et tout finit à la satisfaction générale.

Cet ouvrage est très-gai ; il a obtenu un succès mérité.

LE PETIT TIMBALLIER DU ROI DE MAROC, vaudeville en 1 acte, par M. *Constant.* (17 *août.*)

Le roi de Maroc s'est éloigné de son camp pour voir la belle Zélide, qui habite avec sa mère une maison isolée. On pourrait le trouver fort imprudent, puisque les Arabes poussent leurs excursions jusqu'à la tente du visir ; quoiqu'il en soit, le roi s'introduisit dans la maison de Zélide sous les habits de son visir, à qui il fait prendre les siens.

Bientôt un parti d'Arabes arrive, s'empare de la personne du visir, et se prépare à entrer dans la maison où est le roi. Heureusement le Petit Timballier, qui a de la présence d'esprit, s'avance près d'eux, leur jure qu'il est le roi, et comme les habits d'un timballier ressemblent prodigieusement à ceux

d'un monarque, les Arabes l'emmènent avec eux sans plus d'examen.

Mais cette belle action ne reste pas sans récompense ; un parti de Marocains vient à son tour mettre en déroute le détachement Arabe ; et le roi, apprenant que Zélide aime son Timballier, acquitte la dette de la reconnaissance en les unissant.

Le titre de cet ouvrage était assez bizarre ; il y a eu aussi quelque chose de singulier dans sa destinée : c'est moins par des sifflets que le public en a fait justice, que par des applaudissemens et des *bis* ironiques qui n'en ont pas moins décidé sa chûte.

LE SANSONNET, ou la Petite Honorine, vaudeville en 1 acte, par M. *Auguste*. (30 *août*.)

Florine a reçu son éducation dans un pensionnat où il paraît qu'on s'est peu appliqué à former son caractère. C'est un petit démon qui fait enrager et qui bat même tout le monde.

La jolie capricieuse veut à tout prix avoir le sansonnet du savetier Jacques ; elle mourra, si elle ne voit en sa possession cet oiseau babillard.

Le papa qui veut donner à sa fille une bonne leçon, lui choisit pour précepteur le savetier ; Jacques apprend à son oiseau à répéter : *Florine est méchante*. « Oh ciel ! s'écrie la demoiselle,

» je vais être la fable de tout le quar-» tier. — Ne crains rien, lui répond » son père, ta réputation est faite. »

Les leçons réunies du savetier et de l'oiseau opèrent un miracle. Florine devient bonne, elle répare ses torts, et comme elle promet d'être bien sage, on lui donne un joli petit mari qu'elle avait choisi elle-même lorsqu'elle était encore dans son pensionnat.

Cet ouvrage a réussi, puisque l'auteur a été nommé. Cependant quelques sifflets se sont fait entendre, mais c'étaient sans doute pour instruire le sansonnet.

LE PORTRAIT DE DOMINIQUE, ou le Mannequin parlant, vaudeville en un acte, par M. *Rochefort* et ***.

(7 *semptebre.*)

Un amateur de peinture, propose au concours le portrait de Dominique. M. Cassandre qui est un vrai M. *Croûte*, se met sur les rangs; il a besoin d'un mannequin; c'est Arlequin qui s'introduit chez lui sous cette forme. On se figure les lazzis, les postures bouffones du mannequin, pendant que Cassandre s'escrime à le peindre. Il faut voir le joli tableau que fait M. Cassandre. Mais Arlequin supplée au talent qui manque au père de sa Colombine. Il a apporté un beau portrait de Dominique, qu'il échange avec Cassandre contre la main de sa fille.

Cette bagatelle avait besoin pour se soutenir du secours, de quelques jolis couplets : plusieurs ont été répétés ; et malgré l'opposition d'une petite minorité mécontente, la pièce a réussi.

LES MARIS ONT TORT, vaudeville en un acte, par M. *Dartois*. (16 *septembre*.)

Une jeune épouse et sa soubrette mariées le même jour sont délaissées par leurs maris qui toutes les nuits vont courir *ensemble* le bal de l'Opéra ; le maître et le valet vivent entre eux comme une paire d'amis ; ils font chacun une conquête ; une correspondance s'établit ; monsieur donne son portrait, Frontin une cornette, et aucun d'eux ne se doute qu'il est le galant de sa propre femme, déguisée par un domino. Cette mystification ne suffit pas à la vengeance féminine. Ces dames prennent le parti de *faire donner leurs époux à tous les diables pour les ramener à elles*. Lisette écrit une lettre d'amour à sa maîtresse ; on la laisse traîner exprès ; le mari la trouve ; grande colère du maître et du valet ; elle est à son comble quand un jeune homme est surpris aux genoux de madame : c'est Lisette en frac. Monsieur bien berné, Frontin bien souffleté, sont obligés de demander pardon, et de convenir que les *maris ont tort*.

Cette bluette, dont le sujet n'a rien de piquant rien de neuf, n'a eu qu'un succès proportionné à son mérite, c'est-à-dire qu'elle est presque tombée.

THIBAULT, COMTE DE CHAMPAGNE; vaudeville en un acte, par M. ***. (27 *septembre.*)

Thibault a épousé Marie, sœur du duc de Bretagne, son ancien ennemi; ce mariage doit devenir pour eux le gage d'une paix éternelle; mais la première nuit de ses noces, Thibault voit massacrer à ses côtés ses plus fidèles compagnons. Il fuit avec horreur et les états du perfide duc de Bretagne, et sa nouvelle épouse qu'il accuse injustement d'être complice de ce forfait. La généreuse Marie, au contraire, a sauvé la vie à un grand nombre des serviteurs de Thibault, qu'elle aime toujours, malgré son injustice et ses fréquentes infidélités. Elle quitte le camp de son frère pour se retirer dans un monastère; elle voyage sous le costume d'un troubadour, lorsqu'elle est arrêtée par un soldat des troupes du roi de Navarre. Elle reprend les habits de son sexe; et Thibault, auquel elle demande une entrevue secrète, se croit en bonne fortune; mais bientôt il découvre qu'il est l'amant de sa femme, qui doit avoir encore pour lui tout le charme de la nouveauté.

On juge facilement que ce n'est point par la gaîté que brille cet ouvrage. Une petite Saint-Barthelemy racontée en couplets, beaucoup de refrains sur la gloire et l'amour, n'ont que médiocrement diverti le public, qui s'attendait à voir un vaudeville et non pas un mélodrame.

LE PORTRAIT DE J.-J. ROUSSEAU, ou quelques Ridicules du Jour, vaudeville en un acte, par MM. *Moreau*, *Ourry* et *Lafortelle*. (11 *octobre*.)

Le prix qu'on attache au portrait d'un grand homme peint par un grand peintre n'est point un ridicule. On aime à chercher dans les traits d'un homme supérieur quelque signe caractéristique du génie.

Les auteurs du *Portrait de J.-J. Rousseau* ont donc été obligés pour justifier leur second titre, *Quelques ridicules du jour*, de faire leur pièce à côté du sujet que l'à-propos leur avait fourni ; ils ont eu raison.

M. Désancêtre a découvert une nouvelle branche de commerce : il suit toutes les ventes après décès, parcourt les quais et les boulevards, et achète à bas prix tous les portraits de famille, pour éviter aux défunts l'affront d'être exposés aux regards des passans, et dans l'espoir que les parens viendront les lui réclamer, et qu'ils les

paieront au centuple de leur valeur. Il envoie, en outre, des circulaires aux amateurs d'antiques : aussi son magasin ne désemplit pas d'acheteurs, et surtout de curieux. Toute la maison de Désancêtre est encombrée de portraits.

Un sot enrichi a demandé à Désancêtre le portrait de J.-J. Rousseau. Je voudrais, dit-il, posséder la ressemblance exacte de l'estimable auteur *des Mille et Une Nuits*. Désancêtre lui fait observer que Rousseau est bien l'auteur d'*Emile*, mais non pas des *Mille et Une Nuit*. — Faut-il me chicaner, répond l'imbécille, pour une nuit de plus ou de moins? Un artiste perruquier peintre vient proposer à Désancêtre le portrait de Jean-Jacques qu'il a fait avec la chevelure même du *particulier*. Un marchand de bustes et pagodes en plâtre s'est amusé à *défigurer* Rousseau, et le propose à Désancêtre. Vient ensuite un pâtissier-sculpteur en miniature, auteur de l'*Eléphant Baba* et de *Cendrillon* en sucre; il a fait un Rousseau *qui sort du four*; et l'offre *tout chaud* à Désancêtre, grand connaisseur en *croûtes*. Enfin, on lui apporte un portrait de Rousseau, mais presqu'effacé et méconnaisable, parce qu'il a passé dans une infinité de mains. Voltaire, un prélat, Diderot, Grimm, l'ont déchiré, brûlé, abîmé, etc. Le tout est déposé au muséum de Désancêtre.

Un plâtrier (qui n'a jamais voulu

quitter la *carrière* que parcourait son père) s'adresse à Désancêtre pour avoir le portrait de *ses ancêtres*. L'enrichi qui a retrouvé les siens chez l'antiquaire, et qui en rougit, voudrait les faire disparaître en les achetant, et tous deux reconnaissent en même temps pour leur parente une jeune orpheline, qu'on marie au fils de Désancêtre. Le jeune homme, au lieu du portrait de Jean-Jacques, présente les œuvres de ce grand écrivain.

Ce vaudeville épisodique a mérité le succès brillant dont il a joui.

KALED, ou les Parens de circonstance, vaudeville en un acte, par M. *de Rougemont*. (18 *octobre*.)

Nous renvoyons nos lecteurs à l'article du *Forgeron de Bassora*, opéra-comique en deux actes (le sujet est le même.) Dans le conte de M. Adrien de Sarrazin les deux artisans sont cordonniers; l'auteur de l'opéra en a fait deux forgerons, celui du vaudeville les a rendus à leur premier état; il a resserré son action, et sa pièce est charmante; elle a été fort applaudie et sera toujours vue avec un nouveau plaisir.

LE COURTISAN DANS L'EMBARRAS, vaudeville en un acte, par MM. *Dupin* et *Dartois*. (28 *octobre*.)

Les auteurs de cette pièce semblent vouloir mettre le répertoire de l'*Ambigu-comique en vaudevilles*. Déjà *la belle Allemande* a été par eux copié sur la *Laitière Prussienne*, et nous sommes obligés de renvoyer encore nos lecteurs à *Edgar*, ou *la Chasse aux loups*, pour avoir l'analyse du *Courtisan dans l'embarras*. Qui se serait attendu que des vaudevillistes cherchassent les sujets de pièces aux théâtres des boulevards, et empruntassent des scènes *aux mélodrames* pour *égayer* de tristes productions qu'ils donnent pour des nouveautés ? malheureusement les ouvrages des boulevarts sont plus courus que les leurs, et ces copies qui produisent peu d'effets, les couvrent *de ridicule et non de gloire, comme ils ont osé l'espérer*.

MICHEL MORIN, ou l'Obligeant maladroit, vaudeville en un acte, par MM. *Barré*, *Radet* et *Desfontaines*. (11 *novembre*.)

M. de Morincourt (c'est le nom de ce nouveau Michel Morin) a la manie de se mêler de tout et a la maladresse de ne réussir à rien ; chaque jour est signalé par quelque nouvelle invention de sa part. Il a l'idée d'une charrue

traînée par des chiens, afin, dit-il, d'ennoblir ces animaux. Il a aussi trouvé une nouvelle manière d'ensemencer la terre en un clin d'œil, en se plaçant dans un petit balon. Il a donné une recette pour faire du vin ; Grégoire en a fait usage, et il a eu la douleur de voir tourner sa cuvée. Il entreprend de guérir une jument ; il la tue. Il essaie un petit bateau qu'il a construit, et il tombe dans le canal. A peine est-il séché qu'il vient à la place de Justin son jardinier qu'il a envoyé à la ville, donner un bouquet à Thérèse, la maîtresse de ce garçon, dont il a promis de protéger l'amour. Surpris par le père, qui le prend pour Justin, il est battu et enfermé dans la cave. Tant d'extravagances doivent avoir un terme. Mad. de Morincourt s'est adressée au bailli, et celui-ci fait signer à l'Obligeant maladroit l'engagement de ne plus se mêler des affaires des autres. Ce dénouement *administratif* est terminé par le mariage de Justin et de Thérèse, que dote Mad. de Morincourt.

Des sifflets assez fortement prononcés avaient conseillé aux auteurs de garder l'anonyme ; mais ils ont mieux aimé céder aux imprudentes instances de quelques amis. Si ceux qui se sont obstinés à les faire nommer ont cru leur rendre service, ce sont à coup sûr des *obligeans maladroits*.

LA MANIE DES ROMANS, vaudeville en un acte, par M. *Bouilly*.
(22 *novembre*.)

La scène se passe dans une maison de campagne voisine de Bruxelles. Benjamine, fille de M. James, fabricant de dentelles, a passé quelques années à Paris, chez sa marraine. C'est dans cette capitale qu'elle a puisé la ridicule folie qu'elle rapporte dans le sein de sa famille. Elle ne rêve que sylphes, génies, troubadours; les objets changent de nature à ses yeux comme à ceux de Don-Quichotte. Un vieux colombier lui paraît un donjon gothique, et elle contemple avec émotion une fontaine limpide, qui est tout simplement un ancien abreuvoir; son style porte aussi l'empreinte de la *sen-iblerie*; et elle ne reçoit qu'avec une dédaigneuse indifférence les vœux d'un jeune avocat nommé Valcour, que son père veut lui donner pour époux.

Une mystification est le meilleur moyen qu'on imagine pour guérir de sa manie la romanesque Benjamine, qui a changé son prénom bourgeois en celui de Rosemonde. On aposte un jeune matelot sous la fenêtre d'une tour où elle se livre à ses nocturnes rêveries. Benjamine-Rosemonde le prend pour un vieil hermite du voisinage qu'elle transforme en un preux et beau chevalier, ou tout au moins en un jeune et galant troubadour. Sa tête se

monte, son cœur s'enflamme, et l'inconnu obtient d'elle un ruban pour gage d'amour. La confusion qu'elle éprouve quand elle apprend quel est le chevalier à qui *elle a octroyé le don d'amoureuse merci*, la rend *tout-à-coup* à la raison, et la honte, plus que l'amour, la détermine à épouser Valcour pour qui la préférence n'est pas extrêmement flatteuse.

Cette pièce, qui n'a obtenu qu'un demi succès à la première représentation, en a obtenu beaucoup aux suivantes; l'auteur y a fait d'heureux changemens, et son ouvrage se voit maintenant avec plaisir.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Administration et Comptabilité.

MM.

Crétu, rue de Clichy, n°. 35.
Mlle. Montansier, rue d'Arcole.
Brunet, rue de Rochechouart, n°. 47.
Amiel, rue des Colonnes, n°. 2.
Lasoselière, secrétaire, rue du Four.
Sérot, caissier, au théâtre.
Guibert, régisseur.
Amphoux, souffleur.
Derville, contrôleur.

Acteurs.

Brunet, rue de Rochechouart, n°. 47.
Dubois, rue de Cléry, n°. 3.
Tiercelin, rue de Rochechouart, n°. 53.
Bosquier-Gavaudan, rue de Clichy, n. 35.
Potier, rue d'Amboise.
Aubertin, boulevard Montmartre, n. 1.
Cazot, rue Montmartre n°. 2.
Duval, rue des Colonnes, n°. 2.
Vernet, rue de Richelieu, n°. 8.
Lefèvre, rue Montmartre, n°. 2.
Blondin, rue Mably, n°. 7.
Melcourt.
Odry, rue du Faub. Montmartre, n. 33.
Fleury, rue de l'Echiquier, n°. 10.
Becquet, rue de l'Echiquier, n°. 10.
Langlois, cour des Quinze-Vingt.

Actrices.

Mesdames

Leroux-Barroyer, rue Montholon.
Cuisot, rue Feydeau, n°. 3.
Pauline, rue St. Marc, n°. 1.
Elomire, rue de Provence, n°. 10.
Vautrin, rue du Faub. Montmartre.
Aldégonde, rue Duphot.
Mengotzi, rue St. Marc, n°. 1.
Louise, rue St. Denis.
Virginie, rue de la Michaudière, n°. 2.
Clément, rue Cadet, n°. 14.
Picot, rue.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

LA FAMILLE MOSCOVITE, vaudeville de circonstance en 1 acte, par M. *Dégiers*. (1 *décembre* 1812.)

Après le fatal incendie de Moscou, une famille réduite à la plus affreuse misère, une mère hors d'état d'allaiter le dernier de ses enfans, rencontrent des protecteurs dans quelques soldats français, qui se cottisent entr'eux pour les secourir. Un officier retrouve dans cette famille une personne qui lui est bien chère, la jeune et intéressante Lisbeth, qui lui a prodigué les plus tendres soins pendant la guerre, et qu'il a l'espoir d'épouser après la paix.

On voit par cette courte analyse que cette pièce est peu de chose; elle n'a eu qu'un succès médiocre, et qui ne s'est pas soutenu long-temps.

CRISPIN FINANCIER, vaudeville en 1 acte, par MM. *Merle* et *Ourry*. (25 *décembre* 1812,)

Poisson (dernier Crispin de ce nom à la comédie française), supplie M. de la Popelinière de lui donner en temps et lieu un petit soufflet, et ce témoignage d'amitié produit un effet merveilleux. Deux avides sous-traitans craignent que

Poisson ne leur souffle le bail des sous-fermes qui doit s'adjuger ce jour-là même. Pour obtenir de lui qu'il n'aille pas sur leur enchère, ils lui comptent quarante mille francs, et font ainsi sans le vouloir et sans le savoir une restitution à la jeune Lucile, pupile de Poisson; son père avait prêté à ces deux coquins une somme pareille qu'ils avaient toujours niée; cet or devient la dot de la jeune fille, qui épouse un jeune auteur dont elle est aimée.

Quoiqu'il ne soit pas certain que cette espièglerie ingénieuse ait été inventée par Poisson, on doit savoir gré aux auteurs d'avoir enrichi le répertoire des Variétés de cette bluette agréable.

LES DEUX MAGOTS DE LA CHINE, vaudeville en 1 acte, par M. *Sewrin*.
(12 *janvier*.)

La scène se passe à Canton. Deux auberges voisines sont établies, l'une à l'enseigne de la *Fortune*, tenue par le portugais Torrillos, et l'autre à l'enseigne de la *Bonne Foi*, tenue par l'Allemand Frantz.

Deux riches Chinois, Tchitt-Tchitt-Chao et Tang-Oust-Sang, sont logés à l'auberge de Torrillos. Un pauvre lettré et sa fille s'y présentent, et sont durement repoussés; Frantz au contraire les accueille, et reçoit bientôt la récompense de cet acte d'humanité. Le lettré

Fokien met à profit l'amour que les deux magots conçoivent pour la jolie Nin-Kia, sa fille ; il leur fait entendre qu'il n'est pas ce qu'il paraît ; les deux imbécilles s'imaginent que c'est un grand Mandarin déguisé ; ils quittent leur auberge pour venir habiter celle de Frantz, et tous deux prétendant à la main de la jeune chinoise, sèment l'or chez l'hôte généreux qui a si bien accueilli Fokien. Celui-ci, satisfait d'avoir par cette ruse payé son écot à Frantz, s'embarque pour l'île de Formose, où il doit recueillir une succession, et trouver le bonheur.

Ce vaudeville n'a eu qu'un médiocre succès ; on n'y a pas trouvé un seul couplet saillant, et sans Potier et Brunet, qui sont très-plaisans dans les rôles des Magots, l'ouvrage, malgré les superbes décorations qui l'enrichissent, ne serait plus au répertoire.

LES PLAISIRS DE L'HIVER, vaudeville en 1 acte, par M. *Sewrin*.

(1^er^. *février*.)

L'auteur a voulu esquisser un tableau villageois ; des laitières leur vase sur la tête, glissent rapidement sur la glace, et des paysans promènent leurs rustiques maîtresses dans des traîneaux. A cette scène froide, mais assez variée, se lie une légère intrigue qui n'a valu qu'un léger succès à l'ouvrage.

Une meunière refuse de consentir au mariage de son fils avec la fille d'un vigneron. Celui-ci, pour favoriser les deux amans, détermine la mère à signer avec lui-même un contrat de mariage; mais bientôt la grossièreté qu'il affecte, la fait repentir de cet engagement, et le vigneron ne consent à y renoncer que sous la condition du mariage de leurs enfans.

Le résultat de ce grand effort d'imagination a été sifflé et applaudi, et n'a par conséquent ni réussi, ni tombé.

CADET-ROUSSEL ESTROPIÉ, folie-vaudeville en 2 actes, par M. *Désaugiers*. (22 *février*.)

Une des plus plaisantes aventures de Lazarilles de Tormès a fourni le sujet de cette parade; c'est sa métamorphose en monstre marin. Des pêcheurs le tirent de la mer tout couvert d'herbes et de mousse; ils conçoivent l'idée de le montrer comme une bête curieuse. Le pauvre diable est plongé dans une cuve, et pour lui ôter la parole, on lui adapte à la mâchoire une corde à l'aide de laquelle on lui fait faire le plongeon dès qu'il ouvre la bouche. Dans la foule des curieux qui viennent le voir, Lazarille reconnaît sa femme, dont l'embonpoint lui prouve que pendant son absence elle a aussi travaillé à le métamorphoser.

Cadet-Roussel étant un personnage plus célèbre en France que Lazarille de

Tormes, l'auteur en a fait le héros de cette aventure, et il a réussi en offrant au public une parade fort amusante, dont le succès a été soutenu autant que le permettait une bouffonnerie de Carnaval.

MARION-DELORME, ou un Moment de Caprice, vaudeville en 1 acte, par M. *** (13 *mars*.)

La célèbre Marion, contemporaine et amie de Ninon de Lenclos, qui comptait au nombre de ses conquêtes ce que la France avait de plus distingué par la naissance, les grâces et l'esprit, devait-elle s'attendre à être vilipendée, sifflée, au Théâtre des Variétés? Nous ne nous donnerons pas la peine d'analyser l'ouvrage, sa chûte a été trop complète; il nous suffira, pour constater son décès, de dire que Brunet, Potier et Tiercelin, n'ont pu la soutenir malgré leurs talens, et que ces acteurs, qu'on aime à voir, ont été forcés de quitter la scène avant la fin de la pièce.

MADAME L'EMBARRAS, vaudeville en 1 acte, parodie de l'*Intrigante*, par M. *Durand*. (27 *mars*.)

L'analyse de la parodie du théâtre du Vaudeville, peut servir à cette pièce. *Madame J'ordonne* et *Madame l'Embarras* sont le même ouvrage joué à deux théâtres; les noms seuls des personnages sont différens.

Les deux pièces ont eu le même succès.

M. CROQUE-MITAINE, ou le Dom Quichotte de Noisy-le-Sec, extravagance en 1 acte, par MM. ***. (1 *avril.*)

Cette pièce, ou plutôt ce poisson d'avril, n'a pas été du goût du public le jour de la première représentation. Un bourgeois de Noisy-le-Sec, M. Croquemitaine, dont la lecture de Dom Quichotte a troublé l'esprit, se croit appelé à redresser les torts; il court le monde en tuant des bœufs, des veaux, qu'il prend pour des ennemis métamorphosés, et se bat contre le propriétaire d'un troupeau de moutons. A ce moment la toile se baisse, et l'ouvrage finit sans dénouement, ce qui n'a pas satisfait le parterre, qui a sifflé pour se venger de la mystification qu'on lui faisait éprouver.

Potier a cependant joué le Chevalier de la Triste figure d'une manière si comique, que la pièce, malgré le mauvais accueil qu'elle avait reçu d'abord, est restée au répertoire.

PATRON JEAN, ou le Pêcheur provençal, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. *Vicentini.* (13 *avril.*)

Ce vaudeville a été très-bien accueilli. Bosquet-Gavaudan, chargé du rôle

principal, en donnant une nouvelle preuve de son talent, a fait le succès de l'ouvrage. En voici l'analyse.

Patron Jean, ancien maître d'équipage, est aujourd'hui le plus riche pêcheur du Martigues; il a conservé une vénération si tendre pour son ancienne profession, qu'il n'aperçoit jamais un vaisseau de guerre sans saluer du bonnet le pavillon. Mais il ne se borne pas à ce culte stérile. Il ne voit pas un bâtiment en danger, qu'aussitôt il ne se précipite dans sa barque pour voler à son secours.

Cette nuit même il a eu le bonheur de sauver la vie à M. de Saint-Romain, son ancien capitaine, sur l'*Indomptable*. Il lui prodigue les soins de l'hospitalité, mais sans parvenir à dissiper le chagrin que lui cause la perte d'une cassette qui contenait toute sa fortune. Par le plus heureux des hasards elle a été trouvée au milieu des rochers par le jeune Pierre, amoureux de la fille du patron Jean.

Cet événement rend la joie et le bonheur à tout le monde; Pierre reçoit pour récompense la main de Louison, et mille écus que donne M. de Saint-Romain.

LA VIVANDIÈRE, vaudeville en un acte, par M. *Sewrin*. (23 *avril*.)

Marotte, vivandière d'un camp d'observation près de la Rochelle, a quatre

enfans qui tous l'aident dans son commerce ; l'un colporte du rogomme, l'autre des pipes et du tabac, le troisième des gâteaux et des tartelettes dont il lui arrivent quelquefois de manger plus que le treizième, c'est le seul dans la comptabilité duquel il se trouve un déficit. Louise, l'aînée de la famille, a une occupation de plus que ses frères et sœurs, celle de faire l'amour avec M. Joli-Cœur, grenadier au régiment de Béarn.

Marotte est veuve, ou du moins elle croit l'être ; Jean Lerond son mari, matelot de profession a été emporté, dit-on, d'un boulet de canon et pour donner un père à ses enfans, elle est sur le point d'épouser Laquille, vieux pilote-côtier. Le gaillard est cossu et fait les choses en Crésus. Il confie à sa future sa bourse avec carte blanche, et pour présent de noces, chaque marmot a un habit neuf, et Louise quelque chose de mieux son grenadier avec une dot.

Marotte arrive pomponée, tout est prêt pour la noce ; la table est mise ; mais le témoin que le père Laquille a choisi, et avec qui il vient de faire connaissance en trinquant, trouble toute la cérémonie : c'est Jean Lerond lui-même qui a bien eu effectivement quelque chose à démêler avec un boulet de canon ; mais il en a été quitte pour sa jambe qu'il a troquée contre une bonne pension. Marotte, la plus accommodante de toutes les femmes, prenait un nouveau mari avec plaisir, et revoit l'ancien

sans chagrin. Le père Laquille, réduit au rôle d'ami, devient le bienfaiteur de toute la famille à laquelle il assure son bien, et la fête à laquelle il n'y a de changé que le rôle d'un acteur principal, se termine par un renouvellement de nôces entre Marotte et Jean Lerond, et par le mariage de Louise et de Joli-Cœur.

Cette bluette a eu du succès, quoique tous les couplets soient plus que négligés, mais aux Variétés on n'y regarde pas de si près.

LES PETITS BRACONNIERS, ou les Ecoliers en vacances, vaudeville en un acte, par MM. *Charles*, *Brazier*, et *Merle*. (5 *mai*.)

Un jeune élève du lycée se rend avec cinq de ses petits camarades, aussi étourdis que lui, à la maison de campagne de sa tante, la baronne de Belval, et sans savoir qu'ils sont sur ses terres, ils dévastent le verger, le pigeonnier, la basse-cour et la cave de la fermière. Le garde-chasse, Matois, veut arrêter nos petits mauvais sujets, mais il font rebellion, et le bon homme est obligé d'aller chercher main-forte; quant à la fermière, on la rembourse de tous ses frais. Matois revient à la tête d'une troupe de paysans; les petits braconniers se retranchent sur la terrasse du château; ils y capitulent, mais d'une manière glorieuse, et sortent

de la place avec tous les honneurs de la guerre. L'arrivée de la tante termine cette petite bluette qui ne manque pas de gaîté. Il s'agit aussi du mariage projeté du vieux Matois avec la fille de la fermière, qui aime un jeune villageois.

Cet ouvrage amuse beaucoup, son succès a été complet, et malgré le nombre considérable de ses représentations on le voit toujours avec plaisir ; *les petits Braconniers* sont d'ailleurs très-attrayans.

— LA CI-DEVANT JEUNE FEMME, comédie en un acte, par MM. *Simonin* et ***. (24 *mai.*)

La *ci-devant Jeune Femme* se nomme Mad. de Melcourt ; elle a cinquante ans et ne rougit pas de son âge ; c'est une femme rare. L'auteur a cru devoir lui donner beaucoup d'amabilité, aussi est-elle chérie de ses amis, de ses enfans et de ses petits-enfans. Elle imagine de jouer un instant le rôle d'une étourdie, pour mystifier un fat, nommé M. Clignotte, qui lui fait sa cour, parce qu'il la croit riche, et une cousine moqueuse qui s'est introduite chez elle déguisée en soubrette, pour s'amuser à ses dépens. Clignotte en voyant les quatre enfans de sa future, *conçoit qu'il ne peut pas épouser tout cela* ; il abandonne *le ci-devant jeune cœur* de madame de Melcourt, puis

revient à la cousine qu'il avait délaissée; mais celle-ci rendue à la raison, refuse à son tour un amant aussi ridicule.

Cette pièce, sifflée à la première représentation, a été vue depuis avec plaisir; l'auteur y a fait quelques coupures, et par ce moyen elle est restée au répertoire.

L'Éléphant, ou Jocrisse Cornac, vaudeville en un acte, par MM.***, (5 *juin.*)

Cette pièce, que les sifflets les plus aigus nous ont empêché d'entendre, n'a pas été achevée.

Les Pas de Clerc, comédie en un acte, en prose, par M.***. (19 *juin.*)

Cette pièce est scène pour scène et presque mot pour mot la Famille extravagante de *Legrand*. L'auteur des *Pas de Clerc* a fait à l'auteur-comédien, l'honneur dont Lamotte menaçait Voltaire; il a mis ses vers en prose, et en conscience la prose fait regretter les vers. L'action, les détails, le dénouement sont les mêmes, mais la prose du nouvel éditeur a suffi pour faire l'ouvrage le plus ennuyeux d'une pièce pétillante de gaîté. Aussi des sifflets unanimes et bien mérités en ont fait sur le champ justice.

GARGANTUA, ou Rabelais en voyage, vaudeville en un acte, par M. *Dumersan.* (30 *juin.*)

Rabelais et son valet Panurge sont prisonniers dans une auberge de village, à quelques lieues de Blois, où réside la cour de France. Leur liberté tient à l'acquit d'un mémoire qu'ils ne demanderaient pas mieux que d'augmenter; mais l'aubergiste ne veut ni attendre pour le passé, ni faire crédit pour l'avenir. Comment nos deux héros sortiront-ils d'embarras? Leur bonne étoile amène dans le village Pont-Allais, chef de la compagnie des *enfans sans-souci*, qui est mandé à la cour pour jouer *Gargantua*, pièce tirée du livre de Rabelais. Panurge lui fait confidence de leur détresse, et ils imaginent d'enfermer Rabelais dans le gigantesque mannequin qui représente Gargantua, et que les crédules villageois prennent pour un être vivant. Le mannequin s'assied à table, et l'on voit en action la gravure burlesque du repas de Gargautua qui fait tant rire les enfans sur les boulevards et sur les quais Arrive à l'improviste Triboulet, le fou du roi, qui ne trouve plus rien pour dîner; l'ogre a tout avalé. Mais bientôt le ventre de Gargantua s'ouvre et laisse voir le festin proprement rangé sur des tablettes. Un fou paie les dettes de l'autre, et tous deux partent gaiement pour la cour, où Rabelais se croyait à tort disgracié.

Une pièce folle devait avoir un succès fou, aussi *Gargantua* a-t-il été applaudi d'un bout à l'autre.

LE CHATEAU D'IF, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. *Théaulon*.

(17 *juillet*.)

Le jeune Saint-Alme s'est marié sans le consentement de son père, qui l'en punit en le faisant enfermer au château d'If, dont lui-même est gouverneur. Julie, épouse de Saint-Alme, prend les habits d'un mousse, et parvient à plaire au gouverneur qui l'attache à son service. On fait accroire à un vieux geolier imbécille que ce mousse est son fils qu'il a fait embarquer à l'âge de quatre ans. Julie, si près de son époux, se promet bien de ne rien négliger pour travailler à sa délivrance, et elle doit être secondée par le brave Bagasse, matelot provençal, qui n'a pu résister aux prières et aux charmes du joli mousse. La cause des deux époux est encore plaidée par un ami du gouverneur, le Franc de Pompignan

Un autre ami du gouverneur; qui ne se fait connaître que sous le nom du Chevalier, et comme un ivrogne, a découvert le sexe du mousse. Il vient indiscrètement le déclarer au gouverneur, qui est transporté de colère; mais bientôt on apprend que cette Julie, qu'il croyait une fille de rien, est mademoi-

belle de Luzières, nièce de la marquis de Saint-Luzan, et dont sa tante avait chargé le Franc de Pompignan de découvrir la retraite. Le mariage est consommé, et la pièce finie.

Cet ouvrage n'a eu qu'un très-petit nombre de représentations.

CRIQUET, ou l'Arlequin par occasion, comédie un acte, par M. *Sewrin*.

(28 *juillet*.)

M. Casimir Mathieu, marchand drapier à Pont-Gibaut, est venu pour affaire à Paris, et il y a conduit sa fille Célestine. Dans l'hôtel garni où ils logent, se trouve un jeune italien nommé Lélio, joueur, dissipateur, intrigant, etc. La fortune du drapier le tente, et il a si bien su prendre le bonhomme, qu'il lui a promis sa fille en mariage avec 60,000 francs de dot. Heureusement pour le provincial, Criquet, son valet, s'est chargé de remplacer Arlequin, domestique de Lélio. Sous le masque, il reçoit 10,000 francs que l'imbécille avançait à son gendre futur. L'annonce des huissiers chargés d'arrêter Lélio, achève de détromper Mathieu. Lélio s'enfuit et s'échappe à la justice.

Ce sujet est commun et rebattu, et l'action est languissante. L'auditoire n'a été un peu réveillé qu'à la scène où Criquet réclame des coups de bâton, pour qu'ils lui soient payés une pistole

pièce, et à la lecture de la lettre où la syllabe *cha* est ramenée plusieurs fois.

Le dénouement a été sifflé, mais quelques voix ont demandé l'auteur.

Les Intrigues de la Rapée, vaudeville en un acte, par MM. *Merle* et *Dumersan*. (11 *août*.)

M. Broc, cabaretier, et Charlotte sa fille; Rantanplan, tambour du 33e.; l'Hyrondelle, pilote du coche d'Auxerre; quatre nourrices, quatre marmots, trois poissardes et madame Trottin, bourgeoise d'Auxerre, voilà les personnages qui, dans ce tableau grotesque, sont groupés autour de la figure principale, M. Narcisse Trottin.

Ce Lovelace de bas aloi abandonne sa femme et quatre enfans en nourrice, pour venir à Paris dissiper une succession de plus de cinquante écus, et tromper les Clarisses de la Halle et de la Rapée. Rien ne résiste à ce séducteur; mais le perfide n'a pas plutôt tourné la tête à une belle, qu'il lui tourne les talons, et sous un autre nom il va dans un quartier différent faire de nouvelles victimes. A la Rapée il s'appelle M. Claquette, facteur surnuméraire de la petite poste de Paris. Ce titre, joint à un grand talent pour la danse, a donné dans l'œil à Mlle. Charlotte Broc; elle sacrifie au brillant Claquette l'honnête et brave Ranranplan, qui brûle de se ven-

ger de son rival, en s'alignant avec lui.

Bientôt les nourrices, les enfans, les poissardes amantes délaissées, et ce qui est bien pis encore, madame Trottin, tombent à-la-fois sur le corps du facteur postiche. Le traître est démasqué, honni, vilipendé, souffleté, et la morale publique est vengée.

Cette pièce n'a eu qu'un médiocre succès.

TOUT POUR L'ENSEIGNE, ou la Manie du Jour, vaudeville, par MM. *Lafortelle* et ***. (26 *août*.)

M. Babolin, marchand de toiles de Bretagne, vient à Paris pour épouser la fille de Durmont, marchand à Paris. Le beau-père est fou de belles enseignes depuis qu'il doit sa fortune à la sienne, dont une main inconnue a décoré sa boutique : elle représente *ma Tante Aurore*. Babolin, pour répondre à son désir, commande à un barbouilleur un bras d'or qu'il paie *cent sols* : chacun crie à l'horreur. Babolin veut à tout prix posséder une superbe enseigne ; il vide son magasin pour acheter un jugement de Midas. M. Durmont qui ne sait pas trop ce qu'il veut, refuse alors son gendre, qui s'est ruiné pour lui obéir, et donne sa fille à Sainville, jeune peintre qui, par amour, a consenti à faire figurer sur des boutiques sa *Tante Aurore* et son *Jugement de Midas*.

Cette pièce, dont le but est de fronder un des ridicules du jour, a obtenu beaucoup de succès ; le dialogue en est vif et les couplets très-piquants et fort bien tournés. Nous en citerons le suivant, qui, à chaque représentation, a toujours été redemandé.

Air : *Vive une femme de tête.*

Aux enseignes on fait queue,
Hier encor on s'y poussait :
J'ai vu, de *la Barbe bleue*,
Venir au *Petit Poucet* ;
En face du *Gastronome*
Gargantua m'est offert,
Et *le ci-devant Jeune Homme*,
Vis-à-vis *le Singe Vert*,
De *la Toison d'or qui brille*,
Nous passons *au Cœur volant*,
Et du *Père de Famille*,
A l'enseigne du *Croissant* ;
Près du *Rocher de Cancale*,
Les trois Lurons sont parlans ;
En regard de *la Vestale*,
Je vois *les trois Innocens*.
Auprès du *Diable Asmodée*,
Les Artistes réunis,
Puis *la Fille mal gardée*,
Le Rendez-vous des Amis ;
Cendrillon, *la Providence*,
Les Jobards, *Jean de Paris*,
Et *la Corne d'abondance*,
Et *la Femme à deux Maris*.
J'apperçois *la Balayeuse*
Qui sourit au *Fandango*,
Et puis *Fanchon la Vielleuse*,
Regardant *Madame Angot*.

La charmante *Roxelane*,
La Marchande de gâteaux,
Enfin *la chaste Suzanne*
A côté des *deux Magots*.

Le Dîner de Madelon, ou le Bourgeois du Marais, vaudeville en 1 acte, par M. *Désaugiers*. (6 *septembre*.)

Madelon sert depuis dix ans un ancien pâtissier, M. Benoit, retiré dans le quartier du Marais après son veuvage. Malgré sa soixantaine, Benoit est frais et gaillard, et l'aspect de sa jeune servante le rajeunit encore. Pour célébrer sa fête (la St. Boniface), et récompenser sa servante des attentions qu'elle a pour son maître, il invite cette bonne fille à dîner avec lui en tête à tête, mais en tout bien, tout honneur. La seule condition que met Benoit, c'est que s'il vient quelqu'un, elle retournera à la cuisine.

Le couvert est mis, on se place à table, quand un incident vient déranger la partie projetée. L'ami Vincent, qui n'a pas vu Benoit depuis dix-huit mois, arrive d'un voyage, et lui demande sans façon à dîner. Il n'y a pas moyen de refuser. L'espiègle Madelon, qui tient au dîner sur lequel elle comptait, profite de la crédulité du convive pour lui persuader que Benoit est devenu sujet à des accès de frénésie, pendant lesquels il se plaît à couper les oreilles de

ceux qui le visitent. Voilà le bonhomme Vincent tout tremblant, et sa frayeur augmente en entendant Benoit demander le plat d'oreilles qu'il avait commandé. On lui répond qu'il n'y en a pas. « Tu dineràs sans oreilles, mon » pauvre Vincent, » dit Benoit. Celui-ci aiguise son coûteau pour découper le dindon truffé, et Vincent qui suppose à Benoit une toute autre intention, fuit épouvanté. Arrêté par la patrouille, il est ramené chez Benoit : alors tout s'éclaircit. Madelon s'excuse facilement, et dîne entre les deux vieillards.

Ce tableau de l'intérieur d'un petit bourgeois, a du naturel, et la frayeur de Vincent à table est très-comique.

La pièce a complètement réussi, elle a été applaudie d'un bout à l'autre. Son succès est bien mérité.

PIRE QU'UN DIABLE, vaudeville en un acte, par MM. ***. (17 *septembre.*)

La scène est dans un village aux portes de Leipsick. Un nommé Schlimmer, tailleur de profession, veut devenir le gendre du fermier Gouttmann et lui escroquer une somme. C'est par la terreur qu'il essaie de rendre le bonhomme docile : il se déguise en diable ; mais Victor, jeune garde-chasse français, qui aime Charlotte, fille de Gouttmann, fait peur au diable avec un petit feu d'artifice, et l'oblige à convenir qu'il n'est qu'un pauvre diable.

Il fallait avoir le diable au corps pour entreprendre d'établir une pièce sur une pareille idée. L'exécution est digne de la conception. Le public a fait justice de l'une et de l'autre.

M. Brouillon, ou l'Ami de tout le Monde, comédie en 1 acte, par M. *Francis.* (23 *septembre.*)

Le baron Dormeuil était sur le point d'avoir un procès avec sa cousine, madame Dorsanville, au sujet du partage d'une succession; mais malheureusement pour leurs procureurs, ils se sont arrangés à l'amiable, en convenant de marier leurs enfans qui s'aiment. La paix règne donc dans la maison; mais Brouillon arrive, et tout change. Dès sa première entrevue avec le baron, il lui fait naître l'idée de rompre avec madame Dorsanville, tout en affectant ne vouloir s'immiscer en rien dans les affaires des autres. Consulté tour-à-tour par le baron, par mad. Dorsanville, et les deux amans, il fait si bien, qu'en moins d'une matinée le procès recommence, le mariage est rompu, et qu'un vieux domestique est chassé. Tous le prennent pour juge de leurs différens, et il se trouve alors fort embarrassé. Il donne raison à tout le monde, et par de petites concessions il parvient à raccommoder ce qu'il avait brouillé; mais aussi il dément son caractère, ce qui n'est pas fort dramatique.

Cette comédie est froide et ennuyeuse ; le talent de Potier seul la rend supportable.

LE MARI EN VACANCES, vaudeville en un acte, par MM. *Désaugiers* et *Barrière*. (5 *octobre*)

L'auteur suppose que dans leur première jeunesse, *et sans s'être jamais vus*, Adolphe et Cécile ont été mariés par contrat. Ces époux vivent éloignés l'un de l'autre. Adolphe continue ses études dans un collége, jusqu'à ce que l'hymen achève son éducation. Cécile, de son côté, est dans un pensionnat, en attendant que son époux lui donne de *nouvelles leçons*. M. Bonneval père a cru devoir profiter des vacances pour réunir chez lui ses enfans, qui sont en âge d'être tout-à-fait époux.

Cécile, arrivée la première, attend avec une impatience bien naturelle son petit mari. Celui-ci, enclin à la jalousie, a rêvé qu'un rival avait su charmer sa femme ; et sans autre motif qu'un vain songe, il a résolu d'éprouver Cécile... C'est Charles, son beau-frère, son camarade d'études, qui le seconde dans l'exécution de ce beau projet. Adolphe se présente chez M. Bonneval, sous le nom et le costume d'un jeune officier. Il a pris la précaution, pour se mieux déguiser, de se couvrir le front d'un bandeau noir, qui semble cacher une blessure. Il est porteur d'une

lettre de recommandation, dans laquelle on prévient le beau-père qu'Adolphe est malade et n'a pu se mettre en route ; mais Charles, qui a consenti à le suivre en Jokei, découvre la ruse à son père et à Cécile ; et l'on s'amuse aux dépens du jaloux-rêveur.

Travestie en homme et sous le nom même d'Adolphe, Cécile feint d'avoir un tendre tête-à-tête. Adolphe est furieux, mais il n'ose se faire connaître. Cécile reparaît ensuite en femme, et après l'avoir bien mystifié, elle lui dévoile le mystère. Adolphe reconnaît que l'écolier le plus rusé perdrait son latin à lutter contre une femme, lors même qu'elle serait encore dans un pensionnat.

Cette petite pièce a obtenu très-peu de succès.

JEAN-DE-VERT ET MICHELETTE, folie en un acte, par M. ***. *(23 octobre.)*

Cette parade n'ayant eu qu'une demi représentation, nous ne pouvons en rendre compte. Ce que nous avons vu de la pièce a été tellement sifflé, que pour nous les acteurs semblaient jouer la pantomime.

L'auteur, homme de beaucoup d'esprit, n'est pas habitué à de semblables revers, et nous espérons qu'il nous fournira bientôt l'occasion de citer son nom avec éloge.

LES PETITES PENSIONNAIRES, ou les Jeunes Filles en vacances, vaudeville en un acte, par MM. *Merle* et *Bfazier*. (2 *novembre*.)

La jeune Aline est venue passer les vacances chez sa mère, la baronne de Marsilly, qui habite un château voisin de Saint-Germain en Laye Quatre de ses amies de pension l'ont accompagnée. Cette troupe folâtre se livre à tous les plaisirs de la campagne, sans savoir qu'un grand danger la menace. Un régiment de hussards est caserné tout prêt du château; le comte d'Orvilliers, frère de la baronne, en est le colonel, et plusieurs de ses jeunes officiers viennent habituellement au château, avec son fils Adolphe. Voilà le loup bien près de la bergerie; comment l'empêcher d'y pénétrer? Toutes les précautions sont vaines; il s'y introduit sous la peau du renard Le colonel d'Orvilliers, sur des motifs assez légers, envoie les étourdis aux arrêts; mais ils les rompent, escaladent le mur, et à la faveur de divers déguisemens parviennent à voir les jolies hôtesses qu'on leur cache, et même à les embrasser. Le comte et sa sœur finissent par convenir qu'il vaut mieux s'en rapporter à leur délicatesse et à leur honneur, et le château leur est ouvert.

Des applaudissemens unanimes ont accueilli les *Petites Pensionnaires*, qui sont dignes de figurer auprès des *Petits Braconniers*.

LE VIEUX MALIN, comédie en un acte, en prose, par M. *Sewrin.* (18 *novembre.*)

Le fermier Lancelot, père de Denise, doit de l'argent à Renard, qui le poursuit vivement et va le dépouiller de sa ferme, à moins qu'il ne consente à lui donner sa fille ; il faut au vieux malin une femme ou de l'argent, quoique son âge et son avarice garantissent d'avance qu'il ne fera pas un meilleur usage de l'une que de l'autre. Mais Denise a donné en secret son cœur à Henri, jeune couvreur fort alerte ; et un déguisement sous lequel se cache le prétendu suranné ne lui sert qu'à acquérir la certitude que ces deux amans se voient en cachette à l'aide d'un judas pratiqué au plafond, et que le vieux malin appelle *l'ouverture du jeune Henri.*

Il sent alors tout le danger d'épouser une jeune fille amoureuse d'un autre ; mais il a eu la sottise de donner au père de celle qu'il croyait un phénix d'innocence, une promesse de mariage en bonne forme, et il est obligé, pour obtenir qu'on la lui rende, de consentir aux délais que lui demande son débiteur.

Le malin ne l'est pas autant qu'il semblait le promettre, puisque toutes ses malices se bornent à un travestissement, et qu'en résultat il est dupe d'un paysan bien simple et d'une jeune fille. Quelques sifflets qui voulaient faire une *malice* à l'auteur, ont à peine été entendus au milieu des applaudissemens qui ont accueilli son nom.

LE MARIAGE PAR HASARD, comédie en 1 acte, mêlée de couplets, par M. ***

(24 *novembre.*)

M. l'Epine, négociant de Genève, s'est mis en tête de marier sa fille Elisa à M. Grondin, son correspondant de Lausanne, qu'il ne connaît que par ses relations d'affaire avec lui. M. Grondin est un franc original, grondant, pestant, tempêtant, mais au fond très-bon homme et assez raisonnable pour sentir qu'un mari de cinquante ans ne convient pas à une jeune fille. Il arrive donc à Genève, non pas pour épouser, mais pour refuser verbalement la main d'Elisa, dont le père n'a pas tenu compte de tous ses refus par écrit. On l'attend à l'auberge de *la Pie*. Madame Bontems qui en est l'hôtesse, est digne de son enseigne comme M. Grondin mérite son nom. Elle regrette de n'être pas une gazette. Feu M. Bontems a fait peindre une pie sur la porte de son auberge pour avoir le portrait de sa femme en mintature.

On a préparé à M. Grondin le plus bel appartement, le n°. 13. Il arrive, et malgré tout ce que peut lui dire le garçon d'auberge, il se couche au n°. 12. Un instant après, arrive un jeune officier qui s'adresse à l'hôtesse : il se nomme aussi Grondin. Notre bavarde le prend pour le prétendu d'Elisa, lui donne l'appartement du n°. 13, et ce changement de chambre amène le quiproquo sur lequel roule la pièce. On ar-

rête le bonhomme Grondin comme coupable d'homicide; il se dépite, se tourmente, se défend; enfin on est obligé de l'emporter. Bientôt tout s'explique : le coupable est le jeune officier, qui est parvenu à arranger l'affaire pour laquelle on le poursuivait (ce n'était qu'un duel); M. Grondin le reconnait pour son neveu, et l'offre pour épouser à sa place Elisa, à laquelle il a plu au premier aspect. Voilà le Mariage par hasard.

L'improbation du public a éclaté d'une manière assez bruyante pour forcer les acteurs à faire leur salut d'adieu plutôt que l'auteur ne le désirait. On n'a point chanté le vaudeville final.

AMBIGU-COMIQUE.

Administration.

MM.

Corsse, directeur, rue de Bondi, n°. 10.
Martin, régisseur-général, rue N.-D. Nazareth, n°. 10.
Delaporte, régisseur, rue des Trois-Bornes, n°. 11.
Varez, secrétaire de l'administration, maison de l'administration, rue de Bondi, n°. 10.
Crébillier, souffleur, rue Basse-du-Rempart-Porte-St.-Denis.

Acteurs.

MM.

Raffile, boulevard St.-Martin, n°. 8.
Defresne, rue des Marais, n°. 2.
Joigny, rue du faub. du Temple, n°. 28.
Stokleit, rue d'Angoulême, n°. 17.
Grévin, rue de Bretagne, n°. 23.
Douvry, rue du F. du Temple, n°. 26.
Frenoy, rue de Crussol, n°. 6.
Adam, rue du F. du Temple, n°. 26.
Sallé, rue de Bondy, n°. 9.
Christman, rue de la Marche, n°. 15.
Klein, rue des Blancs-Manteaux.
Boisselot, rue du Faubourg du Temple.
Barthélemy, faub. St.-Denis, n°. 133.

Mesdames

Lesvesque, rue des Marais, n°. 24.
Tierry, rue du faub. du Temple, n°. 7.
Lagrenois, rue de Malte, n°. 11.

Leroy, faub. St.-Denis, n°. 53.
Depas, rue Meslée, n°. 24.
Adèle Dupuis, rue de Bondi, n°. 34.
Fresnoy, rue de Crussol, n°. 6.
Palmire Lévêque, même rue, n°. 7.
Eléonore, rue du Faub. du Temple.

Pour les rôles d'Enfans.

Héloïse Corroy, rue des Fossés du Temp.
Choplet, rue des Marais, n°. 24.

Ballets.

M. Millot, maître des ballets, rue du faub. S.-Martin, n. 33.

Premiers.

MM.	Vincent.	Mesd.	Man. Leseur.
	Thiery.		Fressinet.
	Degville.		Lolotte.

Ecole de danse.

MM.

Tiery, professeur, à l'Ecole, rue du F. du Temple, n°. 7.
Debray, prevôt, rue de Crussol, n°. 7.
Vingt élèves des deux sexes, de l'âge de 9 à 15 ans.

Chef d'orchestre.

M. Quaisain, rue des Fossés-du-Temple, n°. 68.

Répétiteur.

M. Thourin, rue de Bondi, n°. 10.

(Les Directeurs des Départemens peuvent s'adresser à lui pour se procurer les partitions de tous les mélodrames qui composent le répertoire de l'Ambigu-Comique.)

AMBIGU-COMIQUE.

LA FOLLE DE WOLFENSTEIN, mélodrame en prose, par M. *Caigniez.*
(6 janvier.)

Le comte Adolphe a épousé depuis quelque temps Clémentine ; le bonheur de ces époux semble devoir être éternel, lorsque la jalousie se plait à les désunir.

Une baronne intrigante, amie de la comtesse, fait quelques agaceries au comte ; le comte qui sait que rien n'est bon comme le fruit défendu, répond aux doux propos d'amour; une intelligence secrète s'établit ; Clémentine s'en aperçoit, et au lieu d'essayer de ramener l'infidèle, elle s'avise de devenir folle. Le comte est obligé de la reléguer au vieux château de Wolfenstein ; l'adroite baronne triomphe, mais ce n'est point assez pour elle. Le comte est riche, elle prétend à sa main, elle le presse à cet effet, mais le comte retenu par un reste de vertu, se refuse à faire prononcer un divorce. Que fait la baronne? Elle promet merveilles à un frère assez mauvais sujet, s'il veut servir ses projets. Ce frère ne voit rien de mieux que de mettre le feu au gothique manoir dans lequel s'est retiré Clémentine ; une fois la salle brûlée, plus d'obstacles à l'hymen de sa sœur avec

le comte. Mais, par un miracle, Clémentine échappe aux flammes, et court se réfugier secrètement dans une autre propriété du comte. Adolphe, qui se croit veuf, est prêt de consentir aux désirs de la baronne, et il choisit pour célébrer son hymen, précisément le même château.

Ici les personnages se trouvent en présence. Clémentine surprend la baronne, tenant dans ses mains le portrait du comte. Sa subite apparition l'épouvante, ses discours l'effrayent; elle se croit poursuivie par l'ombre de sa victime; Adolphe accourt: dans son trouble elle lui révèle une partie de ses crimes; les soupçons naissent dans l'esprit du comte; il réfléchit, s'inquiète, tout se découvre, il voit qu'il a été la dupe d'une intrigue condamnable: il sent tous ses torts, Clémentine les lui pardonne, et le bonheur de retrouver son epoux la rend à la raison.

Cet ouvrage offre quelques scènes intéressantes, mais il est faible d'intrigue et ne présente point de ces situations attachantes et dramatiques que l'on trouve ordinairement dans les pièces du même auteur.

LE PROTECTEUR DE SOI-MÊME, comédie en 1 acte et en vers, par M. *Alphonse H***.* (12 *Janvier.*)

Nous ne donnerons point l'analyse de

cette pièce qui avait déjà été représentée sur le Théâtre des Jeunes Elèves, et avait obtenu quelques représentations. Transportée sur une scène plus vaste, elle a été entendue avec plaisir. L'intrigue cependant en est très-simple et le caractère du principal personnage est faiblement tracé, mais des détails agréables, des vers bien tournés, des couplets que la jolie voix de mademoiselle Palmyre ont fait valoir, ont assuré son succès. MM. Grévin et Douvry, chargés des principaux rôles, peuvent s'en féliciter autant que l'auteur.

PALMERIN, ou le Solitaire des Gaules, mélodrame en 3 actes, en prose, par M. *Victor.* (*11 février.*)

Encore un ouvrage de ce genre, et le mélodrame est vainqueur; ses nombreux ennemis baissent pavillon devant la force de ses situations, le grand intérêt qu'il offre, et on lui pardonne et ses invraisemblances et son style ambitieux en faveur des larmes qu'il fait répandre et des émotions qu'il nous procure. M. Victor, connu seulement jusqu'à ce jour par un petit acte très-gai, vient de débuter dans ce genre d'une manière brillante; aussi de mémoire de mélodrame nous n'avons vu un succès aussi brillant. L'action de cette pièce est très-compliquée, et les bornes que nous nous sommes imposées, nous ôtent la possi-

bilité d'en donner une analyse détaillée; cependant nous allons essayer d'indiquer les principales situations.

Palmerin a été le rival du grand Alfred, l'honneur de la chevalerie. Vingt combats ont attesté et leur valeur et leur haine. Alfred a succombé; blessé à mort, Palmerin l'a recueilli dans son château, lui a prodigué les soins dûs à la bravoure malheureuse; mais Alfred ne voulant point survivre à sa défaite, s'est poignardé. Les ennemis de Palmerin ont fait courir le bruit qu'Alfred avait été lâchement assassiné par son heureux rival; ce bruit s est accrédité; Palmerin a été condamné, mais il a eu le bonheur de se soustraire à la mort ignominieuse qu'on lui préparait, il a abandonné sa fille encore au berceau et couvert d'une armure noire, n'ayant pour devise que ces mots: *Je donne et je cherche la mort.* Il a erré de pays en pays, et s'est enfin fixé dans les Gaules, où, depuis quelques années, il passe une vie tranquille à l'abri du titre modeste de *Solitaire des Gaules.*

Olmaric, frère d'Alfred, abusé comme beaucoup d'autres, a adopté le fils qu'Alfred en mourant laissait sans appui; il l'a élevé dans l'ignorance de sa famille; il lui a donné une éducation toute guerrière, lui répétant souvent qu'il était destiné à accomplir une illustre vengeance. Il le conduit à la cour d'Arthus, pour être armé chevalier.

Un grand tournois se prépare, et les

dames et les chevaliers arrivent de toutes parts. Olora, la fille de Palmerin, qui, comme le fils d'Alfred, ignore sa naissance, est à la cour du roi. Le jeune damoisel est épris de ses charmes, fait l'aveu de sa flamme à Olméric; mais celui-ci, toujours farouche, toujours sombre, lui rappèle la destinée à laquelle il est appelé, et lui déclare que ce n'est que lorsqu'il aura vengé son père, qu'il pourra écouter son cœur.

Le tournois a lieu : le damoisel fait ses premières armes, il est vainqueur de tous les tenans, lorsqu'un chevalier inconnu se présente. Il le combat, et la victoire fidèle se range encore de son côté. Fier de son succès, il envoie le chevalier vaincu déposer son épée aux pieds de celle qu'il adore; l'inconnu obéit: mais quelle est sa surprise, lorsque dans Olora il reconnait sa fille. Le damoisel qui survient, lui avoue l'amour dont il brûle pour elle; Palmerin, plein de confiance dans son généreux adversaire, se nomme, et lui présente Olora comme la fille d'un malheureux proscrit, d'un homme sur la tête duquel pèse un arrêt infamant.... Alméric arrive, la fureur est dans ses yeux, la menace dans sa bouche. « Jeune homme, dit-il au damoisel, en désignant » Palmerin, tu es fils d'Alfred, voilà » son assassin, montre-moi son vengeur! » Cette situation épouvantable, amenée avec beaucoup d'art, est peut-être la plus dramatique que j'aie vu au théâtre.

Arthus est instruit des événemens qui viennent de se passer; le conseil des preux s'assemble : Palmerin, qui ne peut donner aucune preuve de son innocence, se prépare à subir son arret, lorsqu'un écrit d'Alfred, adressé au Solitaire des Gaules, vient le justifier. Olméric, honteux de son erreur, s'empresse de demander lui-même la main d'Olora pour le fils d'Alfred.

UNE VENGEANCE DE L'AMOUR, ballet-pantomime en 1 acte, par MM. *Varez* et *Thiéry*. (*7 avril.*)

Ce joli ballet a obtenu un succès flatteur; le sujet en est plus gracieux que neuf, mais des détails ingénieux, des tableaux pleins de grâce et de fraîcheur, lui ont mérité de nombreux applaudissemens. Lorsque l'Opéra fournit si peu de nouveautés, les directeurs des départemens s'empresseront sans doute de monter cet ouvrage, qui, sans exiger de grands frais, peut agréablement varier leur répertoire. Essayons d'en indiquer le sujet.

La jeune Théophanie s'est vouée à l'indifférence. L'amour venge son culte outragé, mais ne punit la rebelle qu'en faisant son bonheur. La belle Théophanie brûle bientôt des mêmes feux que ses attraits ont allumé dans le cœur du tendre Amyntor.

On a distingué parmi les élèves qui

ont exécuté ce ballet avec une rare perfection, mesdemoiselles Salmon, Flore et Adam; nous nous empressons de les nommer, persuadés comme nous le sommes, que nous les verrons un jour figurer sur une scène plus vaste, et qu'elles deviendront les favorites de Therpsicore.

On doit des éloges à M. Lausse pour la musique; il est impossible de faire un meilleur choix, et lorsqu'il a été obligé de composer, ses chants ne font point disparate avec ceux des auteurs illustres qui les entourent.

ARCHAMBAUD, ou Amour et Devoir, mélodrame en 3 actes, par M. *Leblanc.* *(24 avril.)*

Un trait de l'histoire de Clovis a fourni à Arnaud Baculard une de ses epreuves du sentiment; cette nouvelle a fourni à M. Leblanc le fond d'un mélodrame intéressant, purement écrit, et offrant quelques scènes d'un grand intérêt.

Archambaud jouit de toute la confiance de Clovis; il peut dire comme Omar:

« Tu me vois, après lui, le premier de la terre. »

Tant d'autorité a dû nécessairement donner des ennemis à Archambaud: on ne jouit pas impunément à la cour d'un excès de faveur. Clovis sait que le maire du palais a des ennemis, que son

Reprise du MARIAGE SECRET, o
2 actes, de *Cimarosa*.

(28 *août*

Ce superbe opéra, malgré les h
moyens de madame Barilli et d
Crivelli et Porto, n'a pas eu cette
tout le succès qu'il merite :
prouve que l'exécution d'un
parfait ne doit rien laisser à
Tout le monde est à present co
qu'on a eu grand tort de renvoy
demoiselle Néri, qui jouait le
Lisette, et même mademoiselle
chargée de celui de la tante. C
cantatrices coûtaient, dit-on, b
d'argent; celles qui les ont re
valent beaucoup moins, et coût
davantage.

On ne conçoit pas comme
nistration du théâtre de l'O
est composée, à ce qu'on
plusieurs directeurs, entre
administrateurs, etc., a pu
semblable spéculation.

Reprise de ROMÉO ET JULIET
sérieux en 3 actes, musique
garelli. (18 *sep*

Mademoiselle Manin, élève
atoire, très-connue à Pa
ctuellement madame D
on premier début dans
tte. Son état de grossesse
de déployer tous ses moy

lle révélation, et reçoit de
dre de faire connaître à El-
our qu'il éprouve pour elle,
préparer à recevoir sa main.
qu'Archambaud a besoin de
urage : l'amour et le devoir
ur-à-tour son âme, enfin le
nporte. Il sacrifie à son roi
ur, son amour, celle qu'il
il est aimé; il fait plus, il
meme Elfride à céder aux
de Clovis; il lui montre
uleurs les plus brillantes sa
tinée. Tant de soumission,
dévouement reçoit sa ré-
épreuve est à son terme,
fait, cesse de feindre, unit
à Elfride, et proclame son
lus fidèle de ses sujets.
e, monté avec beaucoup
oué avec un grand ensem-
un brillant succès.

Imprudence et Perfidie,
en 3 actes, en prose,
rent. (15 *juin.*)

len et M. Wilson, riche
ni amis d'enfance; ils ont
former entre eux une
troite, en mariant leurs
Wilson, encore très-jeune,
Alfred Morden, et cet
tre célébré aussitôt que
ont l'âge requis; l'amour

autorité excite l'envie des courtisans; il veut leur prouver qu'Archambaud est vraiment digne du titre dont il est revêtu.

Archambaud compte parmi ses nombreux esclaves, la belle Elfride : il en est secrètement épris, et brûle pour elle de tous les feux de l'amour, mais le maire du palais peut-il épouser une esclave? Il lui a rendu, il est vrai, la liberté, mais cette faveur ne donne point à Elfride un nom, une famille; sa naissance est inconnue, Archambaud est dépositaire d'une lettre qui doit lui révéler le rang d'Elfride: il n'ose s'instruire de la vérité, il hésite... lorsque Clovis arrive chez son ministre, et vient se délasser quelques instants chez lui des fatigues de la souveraineté. Il voit Elfride, admire ses charmes, feint d'en être épris, confie à Archambaud l'amour que la vue de la belle esclave vient d'allumer en lui, et le questionne sur la naissance d'Elfride. Archambaud interdit, voit l'abîme qui s'ouvre sous ses pas... Cependant il faut répondre; il se flatte intérieurement que la connaissance du rang d'Elfride va élever entre elle et Clovis une barrière insurmontable, il brise le cachet... tout espoir est perdu, Elfride est fille d'Ermanfreld, roi des Anglo-saxons de Kent: Clovis peut, sans manquer à la dignité de sa couronne, la faire asseoir sur son tróne.

Le malheureux Archambaud fait lui-

même cette révélation, et reçoit de Clovis l'ordre de faire connaître à Elfride l'amour qu'il éprouve pour elle, et de la préparer à recevoir sa main. C'est alors qu'Archambaud a besoin de tout son courage : l'amour et le devoir agitent tour-à-tour son âme, enfin le devoir l'emporte. Il sacrifie à son roi son bonheur, son amour, celle qu'il aime, dont il est aimé; il fait plus, il décide lui-même Elfride à céder aux sollicitations de Clovis; il lui montre sous les couleurs les plus brillantes sa nouvelle destinée. Tant de soumission, un si grand dévouement reçoit sa récompense, l'épreuve est à son terme, Clovis, satisfait, cesse de feindre, unit Archambaud à Elfride, et proclame son ministre le plus fidèle de ses sujets.

Cet ouvrage, monté avec beaucoup de soins, et joué avec un grand ensemble, a obtenu un brillant succès.

EDMOND, ou Imprudence et Perfidie, mélodrame en 3 actes, en prose, par M. *Laurent.* (15 *juin.*)

Lord Morden et M. Wilson, riche négociant, sont amis d'enfance; ils ont le projet de former entre eux une union plus étroite, en mariant leurs enfans. Clara Wilson, encore très-jeune, est promise à Alfred Morden, et cet hymen doit être célébré aussitôt que les futurs auront l'âge requis; l'amour

dérange ce projet. M. Wilson a recueilli chez lui le jeune Edmond, il l'aime comme son fils; Edmond a vu Clara, il en est éperduement amoureux, mais il sait que Clara doit épouser le fils de Lord Morden, que c'est le vœu de son père, il se tait: cependant il est payé de retour, Clara aime secrètement Edmond, et Alfred qu'elle n'a point vu depuis son enfance, n'a aucun droit sur son cœur. L'instant de l'hymen approche, le vaisseau qui porte lord Morden arrive, il est acoompagné de son fils que ses talens ont élevé à un grade supérieur; déjà le canon, signal du débarquement, se fait entendre, Edmond éperdu se jette aux pieds de Clara, lui avoue son amour, et acquiert la certitude d'être aimé; mais il n'est plus tems, le malheureux Edmond demande et obtient un rendez-vous, il veut encore une fois dire adieu à Clara, lui jurer de l'aimer toujours et fuir pour jamais sa présence.

Sidler, un des commis de la maison, a surpris le secret d'Edmond, il feint de vouloir le servir, il lui procure un embarquemement, il fait partir mystérieusement ses malles et semble protéger sa fuite; mais ce n'est point l'amitié qui le conduit, il roule dans sa tête d'affreux projets et ce qui achève de rendre ce personnage odieux, c'est qu'il devient criminel par instinct et sans y être porté par aucune de ces passions; qui si elles n'excusent pas le

crime, semblent le rendre moins hideux. L'immense fortune de M. Wilson excite ses désirs. Il a formé le projet de s'emparer d'un riche écrin et d'un portefeuille bien garni, et de profiter de la fuite précipitée d'Edmond pour l'accuser de ce vol. Il pousse même la précaution, jusqu'à se revêtir d'un vêtement appartenant à Edmond et que sans doute celui-ci a oublié de mettre dans sa malle. Il s'introduit par une fenetre dans les appartemens, commet son larcin, mais il est entendu, il se sauve précipitamment, est arrêté par Edmond qui en ce moment se trouve avec Clara: il fait nuit, on se débat, le porte-feuille échappe des mains de Sidler, Edmond le ramasse, les cris *au secours* ont porté l'alarme dans la maison, on accourt et l'on trouve Edmond troublé, tenant encore entre ses mains le fatal porte-feuille; Sidler lui-même l'accuse, Clara qui s'est cachée dans un bosquet, se montre pour justifier son amant, mais l'adroit Sidler profite de ce nouvel incident, donne connaissance du prochain départ d'Edmond, tire de cruelles conséquences de son entrevue avec Clara, et l'infortuné se trouve accusé au même instant de vol et de séduction. Wilson furieux le livre à la justice.

Alfred, qui aurait peut-être le droit de se ranger au nombre des ennemis d'Edmond, puisqu'il lui ravit le cœur de sa maîtresse, est le seul au contraire qui prenne sa défense; il interroge

Sidler, l'intimide; Sidler se défend mal, et son trouble engage Alfred à continuer ses recherches, aidé pas un valet, qui malgre toutes les apparences, est convaincu de l'innocence d'Edmond; il arrive à son but; Edmond est justifié et Sidler livré à la sévérité des lois.

Ce mélodrame est bien écrit et présente plusieurs scènes d'un grand intérêt; celle où Edmond déclare son amour à Clara et lui demande une entrevue, est pleine de chaleur et ne serait pas déplacée dans un ouvrage du premier rang.

M. *Millot* a dessiné un ballet très-gai, dans lequel on a principalement remarqué une danse de petits nègres, de la plus piquante originalité.

LE FAUX MARIAGE, ou Clémentine et Montaigu, mélodrame en 5 actes, par M. *Pompigny*. (25 *août*.)

Le chevalier Odoart de la Chataigueraie a rencontré dans ses courses en Piémont, la jeune Camille Manfrédi. Feu d'amour s'est emparé de son cœur et lien d'hymen a comblé ses désirs. Tant de bonheur ne tarde point à être troublé. Il existe par le monde un certain connétable de Sancerre, brave militaire, mais tant soit peu irrascible. Ce connétable est oncle d'Odoart; il ignore l'hymen de son neveu qui a été tenu secret, et se voyant prêt de finir ses jours par suite

des blessures honorables dont il est couvert, il écrit à son neveu de venir en toute hâte au château de Marennes, voulant avant d'expirer, unir sa destinée à celle de la belle Clémentine de Vienne, sa pupille. On juge de l'embarras d'Odoart, en avouant son mariage : il attire sur sa tête la malédiction de son oncle, il abrège peut-être ses jours, que faire ? Il conçoit un projet ; et sans le communiquer à sa femme, il quitte le Piémont, accourt à Marennes, voit Clémentine, lui confie sa situation, et la trouve d'autant plus disposée à l'excuser, que de son côté elle aime et est aimée du chevalier Montaign. On abuse l'oncle, les mesures sont prises, *le faux mariage* s'effecue, le connétable satisfait, bénit de sa main mourante les nouveaux mariés, Odoart présente son épouse ; mais à peine la cérémonie est-elle terminée, que la mariée monte en voiture et se rend à la Rochelle, où elle s'enferme dans un monastère.

Mais voici bien autre chose ; l'oncle qui devait mourir ne meurt pas. Rendu à la santé, il demande sa nièce et apprend sa retraite Surpris, fâché, il part pour la Rochelle, emmenant avec lui le très-embarassé Odoart, et il donne ordre à la belle recluse de se trouver au chateau à son arrivée.

La position des deux époux est cruelle : cependant Clémentine ne perd point courage, et par sa présence d'esprit, son calme et son adresse, elle

détourne adroitement les coups qui la menacent. Mais le personnage le plus malheureux est ce pauvre Montaigu, amant passionné de Clémentine et qui ne peut se refuser à la croire infidèle. Elle a donc oublié cet amour dont elle avait accepté l'hommage?... Cependant elle permet à Montaigu de conserver pour elle les mêmes sentimens, elle le nomme son chevalier, elle se pare de ses couleurs, elle va jusqu'à lui dire d'espérer... *Espérer*! pour un chevalier qui ne connaît que l'honneur, il y a dans ce mot *espérer*, de quoi lui faire perdre la raison.

Enfin le connétable a réuni les deux époux et des fêtes sont ordonnées pour célébrer cette union. C'en est fait, cette fois, point de ruses à employer, les cérémonies auront lieu et le connétable se propose bien de conduire lui-même les nouveaux époux dans la chambre nuptiale.

Mais un nouvel incident détruit ce projet. Camille inquiète sur le sort d'Odoart, obligée de fuir le Piémont pour mettre son innocence à l'abri des persécutions d'un seigneur de ce pays, vient sous l'habit de pélerine, s'informer d'Odoart. Elle arrive devant le château, des apprêts de fête frappent ses regards, elle s'informe et apprend que ces fêtes sont destinées à célébrer l'hymen d'Odoart avec la pupille du connétable de Sancerre. La surprise fait place aux larmes, aux plaintes, aux

expressions de la douleur... Mais abrégeons, Odoart reconnait son épouse qui s'évanouit en l'appercevant : le comte demande impérativement à son neveu l'acte qui constate son mariage. Odoart, troublé par la rapidité des événemens, ne voit plus d'autres moyens que de tout avouer; mais Montaigu, instruit enfin de la vérité, se charge de plaider la cause des coupables, trop heureux à ce prix de retrouver un bonheur qu'il croyait perdu. Il attendrit le connétable qui pardonne et termine cette journée en approuvant l'hymen de Clémentine et de Montaigu.

Ce fond pouvait fournir une jolie comédie en un acte; mais délayé dans trois actes, durant chacun au moins une heure, il n'a produit qu'une pièce ennuyeuse et froide, dont le succès a été fort douteux.

L'ENFANT DE L'AMOUR, mélodrame en 3 actes, à spectacle, imité de l'allemand de *Kotzbue*, par M. *Caignez*. (*25 septembre.*)

Le succès que cet ouvrage a obtenu est bien flatteur pour son auteur; il a fait répandre des larmes, et a mérité l'approbation des gens de goût. Point de niais, point de tyrans, point de meurtre ni d'emprisonnement, mais des scènes pleines d'intérêt et des situations éminemment dramatiques.

Voilà ce qu'on y trouve et ce qui doit lui assurer un grand nombre de représentations.

La jeune Elisa Boëtmer a été remarquée par la baronne de Vellendorf, ses graces enfantines ont fixé son attention ; Elisa appartenait à des parens honnetes, mais pauvres, la baronne fut chargée de l'élever, elle lui a donné de l'éducation, des talens, elle en a fait sa fille adoptive ; la baronne avait un fils au service de Saxe, ce fils vint passer quelques tems au château, il vit Elisa, en devint épris, osat le lui dire, le cœur de la jeune fille fut ému, bientôt le jeune baron fut payé de retour, nos amans furent imprudens, et des marques certaines annoncèrent d'une manière non équivoque, leur liaison. Adolphe promit de tout réparer un jour, Elisa promit de ne point nommer son séducteur. Le baron retourna à son régiment, Elisa interrogée sur sa situation, garda le silence; elle fut ignominieusement chassée du château, repoussée par son père ; sans asile, sans moyen d'existence, elle fut enfin accueillie par un pauvre pasteur; elle mit au jour Frédéric, et s'aidant du travail de ses mains, elle l'éleva jusqu'à l'âge où il fut en état de se mettre au service. Le baron avait oublié ses promesses, ses sermens ; il s'était marié avec une riche héritière; Elisa lui avait écrit deux fois, ses lettres étaient restées sans réponse. Une maladie cruelle vint replonger Elisa dans

la plus affreuse misère, elle est réduite à mendier pour subvenir à son existence et c'est dans ce déplorable état qu'elle s'achemine vers la ville qui l'a vue naître. Pendant ce tems le baron devenu veuf, jouit de son immense fortune. Cependant le souvenir d'Elisa empoisonne par fois son bonheur.

Elisa, exténuée de fatigues et de besoin, erre dans les environs du chateau; elle est prête d'expirer, lorsqu'un jeune militaire arrive en frédonnant la chanson militaire; il voit la pauvre femme, il veut lui donner la dernière pièce de monnaie qu'il possède, il s'approche... c'est sa mère, c'est Frédéric qu'Elisa presse dans ses bras. Alors elle lui apprend l'état dans lequel elle se trouve, et, pour la première fois, elle lui dit qu'il est un enfant de l'amour. Leur situation est déchirante: Frédéric ne possède rien, Elisa est mourante; il la confie aux soins d'un bon paysan, et, banissant toute honte, c'est lui qui va demander l'aumône pour secourir sa mère; la première personne à laquelle il s'adresse, est le baron de Vellendorf, qui chasse dans la forêt. Le baron lui donne un léger secours. « Ce n'est point » assez, lui dit Frédéric, il me faut une » demi-couronne pour arracher ma » mère à son affreuse position. » Le baron surpris de se voir taxer par un mendiant, s'emporte; Frédéric est vif, impétueux, il répond; le baron le traite de lâche, de déserteur; Frédéric ne se connait plus, et lève son sabre sur son

père. On accourt : Frédéric est arrêté et conduit au château.

Cependant le baron a fait prendre des informations, et acquis la certitude que c'est réellement pour sa mère que ce jeune homme mendiait. Ce dévouement le réconcilie avec lui, il ne veut point donner suite à cette affaire, il veut même rendre la liberté à Frédéric, et le mettre pour quelque temps à l'abri du besoin ; il a une entrevue avec lui. Mais que devient-il, lorsque, dans cette scène, Frédéric se fait connaître pour le fils d'Elisa. Le baron embrasse son fils, le couvre de baisers, veut enrichir Elisa. « Ce n'est point assez, Monsieur, » lui dit Frédéric, il faut par un acte » solennel réparer vos torts, il faut épou- » ser ma mère. — Cela est impossible. » — En ce cas, reprenez vos bienfaits, » et oubliez-moi, je pars. » Le baron ne peut résister, il consent à tout. Elisa est dans ses bras, et c'est avec toute l'effusion du cœur qu'il la proclame baronne de Vellendorf.

La musique de cette pièce est de M. Lausse, et le ballet, qui a été fort applaudi, de M. Milon.

PHARAMOND, ou les Francs dans les Gaules, mélodrame en 5 actes, par M. *Victor*. (*15 novembre.*)

Marcomir et Sunnon régnaient sur les Germains. A leur mort, Pharamond et Clodebaud, leur fils, croyaient leur

succéder ; Pharamond monta seul sur le trône, et le farouche Clodebaud devint son ennemi irréconciliable. De ses propres mains il met le feu au palais, dont les décombres écrasent l'épouse de Pharamond, et il enlève sa fille qu'il élève secrètement comme la sienne, s'en faisant un ôtage pour ses vengeances futures.

Clodebaud gouverne les Gaules au nom des Romains. Enfermé dans Trèves, il se dispose à se défendre contre Pharamond qui vient à la tête des Francs chercher dans les Gaules un climat plus doux et un ciel plus serein. Odoar, le jeune frère de Pharamond, a vu dans un voyage qu'il fit à Rome à la cour de l'empereur Honorius, Adelmonde, qui passe pour la fille de Clodebaud ; il a brûlé pour elle du plus violent amour, mais en apprenant qu'elle est la fille de l'ennemi de son frère, il a cherché à faire taire son amour. Cependant Adelmonde est dans Trêves, et Odoar est chargé d'assiéger cette ville. Il veut encore une fois voir Adelmonde ; sous le vêtement d'un simple officier, et sous prétexte de demander une trève de quelques heures, il s'introduit dans la ville, voit Adelmonde, est surpris à ses pieds, et bientôt Clodebaud sait qu'il a en son pouvoir le frère de Pharamond.

Pharamond ne peut concevoir le motif de l'absence d'Odoar, lorsque celui-ci revient au camp annoncer lui-même

à son frère qu'il est prisonnier de Clodebaud, et qu'il n'a obtenu quelques momens de liberté qu'en donnant sa parole de rentrer dans Trèves à l'heure indiquée.

Adelmonde, que son père a jugé nécessaire de faire sortir de la ville, vient au camp: « Odoar est au pouvoir de » Clodebaud, dit-elle, je viens me livrer » à Pharamond; je serai l'ôtage qui ré- » pondra de ses jours. » Pharamond admire un aussi grand dévouement, mais ne l'accepte pas; il veut rendre Adelmonde à son père, lorsque Clodebaud lui-même paraît, rappelle à Odoar sa promesse, et lui ordonne de rentrer dans la ville, blâme sa fille de son imprudente démarche, et la fait reconduire dans son palais. Resté seul avec Pharamond, il ne dissimule plus sa haine; il lui apprend alors qu'Adelmonde est sa fille, que c'est lui qui l'a ravi à sa tendresse. Pharamond ne respire que vengeance et brûle de combattre. « Crains une victoire qui peut te » coûter cher, lui dit Clodebaud. Vain- » cu, je te traîne à Rome à mon char » de triomphe; vainqueur, tu n'entre- » ras dans Trèves que sur les corps ex- » pirans de ton frère et de ta fille. »

Il est difficile d'imaginer une situation plus dramatique. L'auteur de Palmerin était peut-être le seul capable de la concevoir.

Au troisième acte, l'action se passe à Trèves. Adelmonde soupçonne les projets de Clodebaud; elle veut sauver

Odoar, et pour y parvenir, elle le fait revêtir des habits d'un soldat gaulois, conduit par des chemins détournés, il regagne le camp de son frère ; quant à elle, couverte des vêtemens de son amant, elle baisse la visière de son casque, et bientôt le cruel Clodebaud croyant immoler Odoar, envoie Adelmonde à la mort.

Pharamond et ses Francs pénètrent dans le palais; déjà le fer vengeur est levé pour punir, mais Clodebaud lui annonce que son frère va périr, et qu'au signal qu'il va entendre, on apportera sa tête et celle d'Adelmonde. En effet le beffroi raisonne ; Pharamond, hors de lui, se jette aux genoux de Clodebaud, et lui redemande et sa fille et son frère. « Il est donc à mes pieds, s'écrie Clo» debaud », dont l'ambition et la haine sont enfin satisfaites.

Mais il en est autrement, Odoar est arrivé à l'instant où Adelmonde allait périr ; il la délivre, et tous deux sont bientôt dans les bras de Pharamond. Clodebaud furieux, se livre lui-même aux mains de ses ennemis.

Cette pièce ne peut que faire honneur à son auteur. Style, caractères, conceptions, tout est bien et mérite les plus grands éloges. Il est malheureux cependant que dès personnages de ce rang paraissent sur un théâtre secondaire ; mais lorsque le temple de Melpomène est inabordable, il faut bien se contenter d'une modeste chapelle.

THEATRE DE LA GAITÉ.

Administration et Comptabilité.

MM.

Bourguignon, entrepreneur-administrateur, rue N.-D. des Victoires, n°. 34.
Dubois, rue des F. du Temple, n°. 34.
Hervé-Gamas, caissier, rue Mêlée, n°. 9.
Solomé, régisseur, rue St.-Nicolas, n°. 20.
Vacheroux, souffleur, au théâtre.

Acteurs.

Tautin, boulevard du Temple, n°. 10.
Marty, rue de la Tour, n°. 10.
Lafargue, faub. du Temple, n°. 28.
Duménis, rue Saintonge.
Darcourt, rue de la Tour.
Ferdinand, boulevard St.-Martin.
Genest, rue de la Tour, n°. 12.
Lafitte, rue de la Harpe.
Michot, rue du Faub. du Temple.
Boulanger, faub. du Temple, n°. 7.
Solomé, rue St.-Nicolas, n°. 20.

Actrices.

Mesdames

Bourgeois, boulevard du Temple.
Dumouchel, idem.
Hugens, rue St.-Sébastien, n°. 15.
Clément, rue de Tracy.
Elisa, boulevard du Temple.
Millot, boulevard Saint-Martin.
Révalard, faub. du Temple, n°. 12.
Emilie Hugens, rue Saint-Martin.

Maître des ballets.

M. Hullin, place St.-Michel, n°. 6.

Premiers Danseurs.

MM.

Renauzi, rue des F. du Temple, n°. 16.
Barré, rue de la Tour, n°. 10.

Mesdames

Caroline Soissons, boulévard du Temple, n°. 28.
Sophie Degville, rue des Martyrs.
Aurore, rue d'Angoulême.
Marty, rue des Fossés du Temple.
Legros, même rue.

Chef d'orchestre.

M. Daussy, rue Xaintonge, n°. 58.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

LES BIJOUX DE NOCES, Vaudeville en 1 acte, par M. *Henri*.

(*26 décembre* 1812.)

Un vieil oncle a chargé son neveu de faire remonter à la mode des diamans qui doivent être les bijoux de noces de sa fille, dont la main est promise à ce neveu, jeune libertin, qui a vendu les pierreries à deux juifs. N'ayant voulu faire l'aveu de cette faute, le valet de l'étourdi suppose que son maître et lui ont été attaqués et dépouillés par des brigands; mais les deux juifs, qui apprennent que le vieillard a une fille à marier, se présentent à l'oncle pour lui vendre les diamans. Celui-ci, qui reconnait son écrin, prend les israélites pour les voleurs, et veut les faire arrêter, lorsque la vérité se découvre. Les coupables, après la semonce d'usage, obtiennent leur pardon, et tout finit par le mariage projeté.

Quelques sifflets, beaucoup de bravos de commande, ont poussé les réprésentations de cette pièce à douze ou quinze dans le cours d'une année. Ce n'est pas trop, mais c'est bien assez.

COMPLIMENS AU PUBLIC, ou la Querelle des acteurs, bluette en 1 acte, par MM. *Edouard* et *Alexandre*. (*31 décembre.*)

Le mélodrame, la pantomime, la danse, le vaudeville personnifiés, offrent tour à tour leur tribut aux spectateurs, leur débitent des complimens, les autres font des pirouettes, combattent et chantent, tous reçoivent un accueil favorable de ce public auquel ils ont eu le dessein de plaire.

Les sept ou huit scènes qui composent ce petit canevas, sont fort agréables : elles ont excité de vifs applaudissemens. Peut-on traiter avec rigueur ceux qui, au renouvellement de l'année, s'empressent à nous donner des étrennes ?

ALIX ET BLANCHE, ou les Illustres Rivales, mélodrame en 3 actes, par M. *Duperche*. (*23 janvier.*)

Le procès et le supplice de Marie Stuart ont fourni le sujet de cet ouvrage ; mais l'auteur a changé la catastrophe et déguisé les noms.

Blanche, comtesse de Champagne, tient prisonnière Alix, dame de Vaucouleurs, accusée auprès d'elle par Baudouin, son ministre, d'avoir voulu s'emparer de ses états ; l'espoir de délivrer la victime, décide Fayel, amant aimé d'Alix, à épouser la comtesse.

Informé des intentions secrètes de

Fayel, Baudoin les révèle à Blanche, qui, dans sa fureur, signe l'arrêt de mort d'Alix. Un drapeau noir placé sur une tour, doit annoncer l'exécution.

Au moment où Blanche, éclairée sur l'innocence d'Alix, veut révoquer l'ordre fatal, le drapeau flotte dans les airs, la comtesse vient dans la tour, lieu désigné pour le supplice ; elle croit arriver trop tard, mais Fayel, déguisé sous le costume de l'exécuteur, a sauvé son amante, et la ramène dans les bras de Blanche, qui les unit.

Ce mélodrame a de l'intérêt, de belles situations, mais on a remarqué un style peu correct : est-ce un défaut pour un mélodrame ? Non. Celui-ci a donc mérité le succès dont il a joui.

M. PATAUD, ou la Mascarade Vénitienne, folie-vaudeville, en 2 actes, par M. *Henri*. (*21 février.*)

M. Pataud est tombé si lourdement, qu'il ne s'est point relevé de sa chute ; des plaisanteries affectées ou triviales, des scènes connues, ou d'une niaiserie insipide, composaient l'ensemble de cette mille et unième imitation masquée de Pourceaugnac, et pour justifier notre opinion, nous citerons le couplet le plus saillant de la pièce.

Pataud veut se sauver ; on lui rappelle, sur l'air : *Au clair de la lune*,

son amour pour une princesse de contrebande ; il répond :

Non, ma flamme est morte,
Je n'ai plus de feu :
Ouvrez-moi la porte
Pour l'amour de Dieu.

LA PAUVRE FILLE, ou la Victime de la Séduction, pantomime en 3 actes, par M. *Cuvelier.* (9 *mars.*)

Le palais du prince d'Istenbourg retentit du bruit des rejouissances ; il célèbre les fiançailles du comte Adolphe son fils, avec la brillante Isadora, fille et héritière du duc de Sorgau. Mais, hélas ! l'amour ne préside point à cet hyménée. Il a depuis long-tems uni les cœurs du jeune comte et de la sensible Nella, qui doit le jour à Gutberg, vieux militaire pauvre, mais irréprochable. Un enfant de quatre ou cinq ans est le fruit de leur tendresse. Le prince surprend son fils aux genoux de Nella, et l'orgueil et la vengeance le rendent cruel. Les tragiques aventures de *la Pauvre fille* sont le sujet de la pantomime. Gutberg est arreté, jeté dans un cachot et condamné comme un vil criminel.

Des bohémiens payés par le prince, enlèvent le fils de Nella, et *la pauvre fille*, qui voit défiler le cortège nuptial d'Adolphe et d'Isadora, n'écoute plus que son désespoir, et se précipite dans

un fleuve. Des meûniers lui sauvent la vie; de bonnes sœurs hospitalieres, dont le couvent est voisin, lui prodiguent les plus tendres soins. Nella vit encore? mais sa raison est égarée. En proie au délire le plus affreux, elle parcourt la forêt pendant une nuit orageuse, et repousse jusqu'à son fils, que les bohémiens ont abandonné; et qui retrouve et reconnaît sa mère. Gutberg a dû sa délivrance au généreux dévouement du comte Adolphe. Tous deux arrivent auprès de la malheureuse Nella, qui, entourée de tous les êtres qui lui sont chers, semble recouvrer la raison.

Le prince vient troubler cette scène de bonheur; il menace, Adolphe supplie, le prince est inflexible, et il ordonne à ses gardes d'employer la violence pour séparer les deux amans. Adolphe tire deux pistolets, en dirige un contre le chef des gardes et appuie l'autre sur son front. La crainte de perdre un fils chéri, rend le cœur du prince aux sentimens de la nature; il consent à nommer Nella sa fille; la route du bonheur s'applanit pour elle, elle refuse d'y entrer et préfère le chemin douloureux de la pénitence. Elle s'échappe un instant, et reparaît vêtue du costume religieux des sœurs de la Miséricorde.

Sourde à la voix de son père, aux supplications de son amant, elle leur recommande son fils, et jure de consacrer le reste de ses jours au service de Dieu, et au soulagement de l'humanité. Ce dénouement, où la religion triomphe

de l'amour, laisse dans l'ame du spectateur une sensation mélancolique, que l'auteur a voulu sans doute exciter, car il lui était facile de rendre tout le monde heureux et content.

Cet ouvrage bien monté et très-bien joué, a obtenu un grand succès.

L'Homme a Tout, ou l'Agence Universelle, vaudeville épisodique en un acte, par *M. Desprez* et *Huron*. (*18 mars.*)

C'est pour la seconde fois que M. Villaume sert de héros à un vaudeville; ce grand entremetteur de mariage, loin de s'en plaindre, prétend que c'est ajouter à sa célébrité, on ne peut avoir un meilleur naturel.

Mademoiselle de Richebraque, vieille fille très-riche, très-ridicule, et très-friande du mariage, a chargé M. Toute-Affaire, directeur de l'Agence universelle, de lui trouver un époux: loin de s'occuper d'un tel soin, M. Toute-Affaire veut se ménager un si bon parti. Saint-Félix, neveu de mademoiselle de Richebraque, entreprend de désabuser sa tante sur le compte de M. Toute-Affaire et de lui prouver que son Agence n'est fréquentée que par des gens qui se moquent de l'innocent directeur; il se déguise tour-à-tour en perruquier gascon, en incroyable, en poissarde, en veuf, et mystifie M. Toute-Affaire, dont

Mlle. de Richebruque finit par refuser la main.

Cette bluette a réussi, de jolis couplets ont assuré son succès.

ALOÏSE, ou le Délire d'un père, mélodrame en 3 actes par M. *Hubert*.
(20 *avril*.)

Le délire d'un Père a produit peu d'effet; on trouve dans ce mélodrame ce qu'on rencontre dans beaucoup d'autres, *des choses extraordinaires*, qui n'étonnent personne, des invraisemblances *qui étonnent tous les gens sensés*; on y voit enfin un jeune garçon et une jeune fille bien amoureux et pourtant bien sages et bien scrupuleux, une femme plus respectable que coupable, un père qui aime son fils jusqu'au délire, et que cette aveugle tendresse engage dans quelques actions que la sévère morale approuverait difficilement; un enfant qu'on croit noyé et qui se porte à merveille, enfin des bohémiens non pas vagabonds, débauchés, sans foi ni loi, et comptant le vol parmi leurs moyens d'industrie, mais paisibles, dociles, braves, francs, généreux, ne s'armant jamais que pour la cause de l'innocence et de la vertu, en un mot des bohémiens de l'âge d'or, etc. etc. etc.

Le succès de cet ouvrage a été douteux jusqu'au dénouement qui a provoqué les sifflets.

KOULIKAN, ou les Tartares, mélodrame en 3 actes, par M. *Amédée*.

(13 *mai.*)

Konlikan, empereur de la Chine (par la grâce spéciale de M. Amédée), car jamais la Chine n'a eu d'empereur de ce nom, s'est introduit à-peu-près seul dans le camp des Tartares qui lui ont voué une haine implacable ; il compromet sa vie, le salut de son armée, peut-être celui de son empire, pour voir, pour enlever la belle Dalaï, qui est sur le point d'épouser le fils du chef des Tartares. Dalaï et Koulikan s'aiment depuis long-temps ; mais à l'époque où cet amour prit naissance, Koulikan ne régnait pas encore, et il était lié par l'hymen à une autre femme. Le père de Dalaï, pour la soustraire aux entreprises d'un prince impétueux, est venu avec elle chercher un asyle sous les tentes des Tartares. Koulikan, à qui la mort de son père et de son épouse a donné un trône et rendu la liberté, veut en faire hommage à son amante. Les dangers qu'il court dans le camp des Tartares, les combats que Dalaï se livre à elle-même, la jalouse fureur du tartare qui doit être son époux, son duel avec Koulikan qui est condamné à expier sa victoire, en recevant la mort de la main même de Dalaï.

Il faut un miracle pour amener un dénouement heureux. Le fils du chef des Tartares ressuscite à propos pour

rendre hommage à la générosité de son vainqueur ; il reconnaît la priorité de ses droits sur Dalaï, qui a trop bon goût pour ne pas préférer un trône à la tente d'un vagabond. Koulikan accorde la paix aux Tartares, et le public ratifie le mariage et le traité, malgré quelques instrumens de guerre qui s'obstinaient à troubler cette double fête.

Malgré quelques improbations, hélas ! trop méritées, l'auteur demandé a cru prudent pour sa gloire de cacher son nom sous celui d'Amédée. Nous remarquons qu'il agit ainsi chaque fois que ses ouvrages sont sifflés à ce théâtre ; et s'il continue, nous craignons qu'il n'ait plus de noms à lui tout seul, que tous les auteurs de la Gaité.

La Coutume écossaise, ou le Mariage sur la Frontière, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. *Charles* et *Leblanc*. (19 *mai*.)

Personne n'ignore que l'Ecosse jouit de l'heureux et bizarre privilége d'être pour les amans anglais la terre de franchise et d'indépendance. En vain une famille noble et riche s'oppose à une mésalliance ruineuse et déshonorante ; si la jeune héritière ou la riche veuve est assez adroite et assez hardie pour tromper ses surveillans, et s'embarquer dans une chaise tête-à-tête avec l'objet de son choix, dès qu'elle a une poste d'a-

yance, rien ne peut plus s'opposer à l'accomplissement de ses désirs.

Greeat-ney-Green est le premier village écossais qui s'offre à l'impatience des amoureux voyageurs ; c'est là que se passe l'action. Une jeune anglaise, pour se dérober à la tyrannie d'un vieux tuteur qui prétend à sa main et plus encore à sa fortune, a consenti à suivre à Greeat-ney-Green le lord Hamilton, qui met à ses pieds son rang et sa fortune.

Le maudit vieillard instruit à temps de la fuite de sa pupille, a trouvé le moyen d'arriver en Ecosse avant nos deux amans. On voit débarquer aussi dans la principale auberge deux personnages aux grands airs, mais que leur gauche dignité fait bientôt reconnaître pour un valet et une soubrette. Ils se trompent mutuellement ; chacun d'eux croit faire une dupe et épouser un brillant parti ; mais le rêve de ce lord et de cette lady d'antichambre est dissipé par l'aubergiste, qui les connaît l'un et l'autre. Ils n'ont plus d'autre rôle à jouer que de servir lord Hamilton, aux gages duquel James a été autrefois. Les moyens employés pour tromper le tuteur et achever le mariage, malgré sa présence, et tous les mouvemens qu'il se donne pour l'empêcher, forment l'intrigue de cette pièce, qui se noue, se soutient et se débrouille d'une manière facile et souvent plaisante.

LA MORTE VIVANTE, ou la Nouvelle Juliette, mélodrame en 3 actes, par M. *Caigniez.* (19 *juin.*)

La princesse Rosemonde, pour se soustraire à l'odieux hymen qu'un père inflexible veut lui faire contracter avec le comte d'Aldorf, le plus scélérat des hommes, déjà violemment soupçonné d'avoir empoisonné son épouse et fait assassiner son neveu pour s'emparer de tous les biens de sa maison, s'est déterminé à se faire passer pour morte.

Un jeune homme d'une naissance inconnue est parvenu à toucher son coeur; mais elle se contente de l'aimer en secret. Elle ne veut pas même qu'on puisse croire que c'est pour s'unir à lui qu'elle a feint de mourir; elle est donc résolue à le fuir en le laissant dans la même erreur qui abuse tout le monde. Ce qui motive le second titre de *la Nouvelle Juliette*, c'est que Rosemonde, ainsi que l'héroïne de l'opéra de Feydeau, boit une potion léthargique administrée par un médecin; l'une et l'autre passent pour mortes et ressuscitent bientôt; mais Juliette croit prendre du poison, et le médecin la trompe; Rosemonde, au contraire, sait bien ce qu'elle fait, et le médecin la sert. La résurrection de Rosemonde forme le nœud de l'action du mélodrame, tandis que celle de Juliette est le dénouement de l'opéra.

La pièce a été sifflée, et n'est pas restée au répertoire.

LE LÉVITE D'EPHRAÏM, ou la destruction des Benjamites, pantomime dialoguée, en 3 actes, par M. *Alexandre.* (29 *juillet.*)

Dina, entourée de ses compagnes, prépare une fête pour célébrer le retour de son père, *le vertueux* Esdras. Elle accueille favorablement les hommages du jeune Misaël, lévite de la tribu d'Ephraïm, et cette bienveillance excite la fureur de Balahac, chef de la tribu de Benjamin; amant *passionné* de Dina, et qui prétend l'épouser *bon gré malgré.* Esdras revient: prêt à périr dans un fleuve, il est sauvé par Misaël, et il le récompense en l'unissant *aussitôt* à Dina. Les nouveaux époux partent pour se rendre auprès de Noëmi, mère de Misaël; Balahac les suit avec sa troupe, en se promettant bien de venger l'affront qu'il a reçu.

Tel est le premier acte. Aux actes suivans Dina et Misaël sont séparés par une ruse infernale; mais Dina, quoique au pouvoir du farouche Balahac, reste fidèle à son époux et rejette les offres du chef des Benjamites; alors, celui-ci la livre à ses esclaves, et finit par la faire poignarder. Misaël, qui, jusqu'alors, malgré ses menaces, avait lutté sans succès contre Balahac, jure cette fois de le vaincre ou de périr. A la tête de sa tribu, il attaque la ville de Gabaon, la réduit en cendres, tue son rival... et Dina par une puissance *surnaturelle*, renaît pour son époux,

son père et ses amis, que sa mort avait affligés.

Cette pièce a obtenu un grand succès; la décoration de la dernière scène est d'un effet admirable, on se croit transporté au divin séjour; c'est une heureuse imitation de l'apothéose d'Adam, qui fait honneur au décorateur, à l'administration du théâtre, et beaucoup de bien à l'auteur et au caissier.

LES VOISINS BROUILLÉS, ou les petits propos, vaudeville en un acte, par MM. *Montperlier* et ***. (17 *août.*)

Tobie et Brigitte étaient voisins et amis depuis long-temps. Le neveu de l'un et la nièce de l'autre s'aiment tendrement, et attendent avec impatience le jour de leur mariage Tout-à-coup Bertholin, le maitre d'école de *l'endroit*, (*nouveau Gilles de Colombine mannequin*), met le trouble dans le voisinage, et parvient à brouiller les deux amis par des rapports calomnieux; une cloison a déjà séparé le jardin de Tobie de celui de Brigitte. Bertholin se propose d'épouser la fortune de la tante, et croyant avancer ses affaires, il écrit une lettre anonyme pour voiler sa méchanceté, qu'il appelle espièglerie; mais loin de le servir, la lettre tourne à sa confusion, et amène le double mariage des vieux et des jeunes amis.

Un succès complet à valu et vaudra à ce petit ouvrage de nombreuses représentations.

ADOLPHE DE HALDEN, mélodrame en 3 actes, paroles de M. *Cuvelier*.
(12 *octobre*.)

Helmina gémit sous la tyrannie d'un vieux tuteur qui, pour se rendre plus haïssable encore, veut devenir son époux, tandis qu'elle aime le chevalier Ernest, fils du burgrave Friberg. Qui protégera l'*Orpheline*? qui viendra au secours des deux amans? Tout tremble devant le baron Ruldorf, l'oppresseur d'Helmina. Ce n'est point par amour qu'il veut l'épouser; son cœur farouche et criminel ne peut connaître ce tendre et noble sentiment : c'est pour se rendre maître de tous ses biens dont il s'est provisoirement emparé. Si elle persiste dans ses refus, son projet principal n'en réussira pas moins : le scélérat a fait fabriquer de faux actes par le moyen desquels il prouvera qu'Helmina n'est que le fruit d'un amour illégitime, et que jamais sa mère ne fut l'épouse du comte Adolphe de Halden. Le comte a été tué à la guerre il y a quatorze ou quinze ans; Ruldorf, qui croit qu'une précaution de plus ne gâte rien, est parvenu à le faire condamner à mort par le terrible tribunal secret dont il est le chef dans ces contrées. Rien ne semble plus devoir

s'opposer au triomphe du baron. Mais un mendiant se présente, il va tomber sous les coups, pour sauver Helmina, d'une troupe d'assassins excités par Ruldorf, lorqu'un troubadour tout seul le délivre des mains de ces brigands. L'étonnement du lecteur cessera quand il apprendra que ce chevalier est Adolphe de Halden, et le troubadour, son libérateur, Ferdinand, roi de Bohême et fils de l'empereur. Ce prince à qui Adolphe a sauvé la vie dans un combat, acquitte la dette de la reconnaissance en le rétablissant dans tous ses biens et dans tous ses honneurs; il marie Ernest et Helmina, et livre le coupable Ruldorf et ses complices à la vengeance des lois.

Ce mauvais ouvrage n'a pas eu de succès.

LES CHEVALIERS DE MALTE, ou l'Ambassade à Alger, mélodrame en 3 actes, par MM. *Montperlier* et ***.

(*4 novembre.*)

Infidèle à son Dieu, parjure à ses serment, le jeune Edouard Dorvillé, chevalier de Malte et neveu du grand-maître, est entré au service d'Ibrahim, dey d'Alger. Des exploits brillants, d'importans services ont illustré le nom d'Almanzor qu'Edouard a adopté, et lui ont mérité l'amitié et la confiance d'Ibrahim. Quel motif a pu décider un chrétien, un chevalier de Malte à consacrer aux

éternels ennemis de sa foi et de son ordre l'épée dont on ne l'avait armé que pour les combattre ? L'amour a causé son crime. Il adore la belle Almaïde, sœur d'Ibrahim ; il en est aimé, et un fils est résulté de cette secrète union.

La faveur dont jouit Almanzor auprès du dey excite la jalousie des courtisans. Osmin, aga des jannissaires, a juré sa perte, et le traître ose même conspirer contre son souverain.

Sur ces entrefaites une ambassade vient à Alger ; elle est composée de plusieurs chevaliers de Malte, à la tête desquels figure le grand-maître, oncle d'Edouard. Ils réveillent dans le cœur du transfuge la voix de l'honneur et de la religion, et le déterminent à retourner à Malte avec eux. L'amour n'aura point à gémir de sa résolution, puisqu'Almaïde consent à le suivre et à se faire chrétienne. Le projet de leur fuite est découvert ; la conspiration d'Osmin éclate, et le dey perdait le trône et la vie sans la bravoure des chevaliers qui le sauvent de la fureur des conjurés. Le reconnaissant Ibrahim rend la liberté aux esclaves chrétiens, et le grand-maître qui avait depuis long-temps obtenu des dispenses pour le mariage de son neveu avec une certaine Félicie, consent au mariage d'Edouard avec Almaïde, et le nomme ambassadeur auprès du dey d'Alger.

Ce melodrame a de l'intérêt, il est sagement conduit, le style en est pur et a réuni tous les suffrages.

CIRQUE OLYMPIQUE.

Administration.

MM.

Franconi frères, au Cirque.
Avoinne, caissier-contrôleur en chef.
Magniaudé, régisseur.

Écuyers.

MM.	Mesd.
Franconi aîné.	Franconi (Laur.)
Franconi jeune.	Annette.
Bassin.	Joséphine.
Dominique.	
Lagoutte.	
Masse.	
Renaut.	

Elèves.

Bassin. Emile.

Acteurs.

MM.

Franconi aîné.	Visset.
Franconi jeune.	Delahaie.
Bunel.	Ach.
Beaudot.	Gougibus.

ACTRICES.

Mesdames

Franconi (Min.)	Séraphine.
Julie Pariset.	Tigé.
Virginie.	Adèle.

Chef d'orchestre.

M. Alexandre Piccini.

DANSE.

Premiers Danseurs.

Hoguette. Mlle. Aline.
Jacquinet.

MM.	Mesd.
Léger jeune.	Salmond.
Ach fils.	Duval.
Capel.	Nis.
Houdart.	Barbier.
Chapp.	Decray.
Lebrun.	Battier.

CIRQUE OLYMPIQUE.

La Famille d'Armincourt, ou les Voleurs, pantomime en 2 actes, par M. *Franconi* jeune et *Camel*. (30 *décembre* 1812.)

Les deux gravures de M. Boilly, peintre avantageusement connu, et qui représentent deux scènes de voleurs, ont fourni l'idée de cette pièce; elles ont été assez bien mises en action; mais deux scènes ne suffisent pas pour garnir deux actes, et l'ouvrage n'a eu qu'un faible succès.

Arsène, ou le Génie Maure, pantomime en 3 actes, par M. *Franconi* et Mad. *Belment*. (30 *janvier*.)

Cet ouvrage n'est autre chose que la *Belle Arsène* travestie en pantomime; mais dans l'opéra les incidens ne se succédaient pas avec assez de rapidité. On a donc été obligé d'ajouter quelques rôles, et notamment un grand Génie noir et un petit Amour couleur de rose, des scènes infernales comme dans Psychée, des songes comme dans toutes les féeries, qui ont assuré le succès de la pièce.

GULLIVER, ou la Manie des Voyages, pantomime en 3 actes, par MM. *Moussard* et *Franconi* jeune. (25 *février.*)

Gulliver voyage à Lilliput et à Brodinghab. On le voit partir et séjourner avec les Lilliputiens, les géants, les savans, les Amazones et les fameux chevaux, et l'on est témoin de son retour.

Pour le punir de sa manie de voyager, une fée le change en nain au moment où il devient infidèle à sa femme; elle imagine ensuite de le transformer en cheval, et c'est ainsi qu'on le ramène chez lui.

Cette folie de Carnaval a fait rire; on l'a vivement applaudie; mais on l'a jouée fort peu de temps.

LES BEDOUINS; ou la Tribu du Mont-Liban, pantomime en 3 actes, par M. *Frédéric.* (10 *avril.*)

Cette pantomime a mérité le succès brillant dont elle a joui.

RENTRÉE DE MM. FRANCONI ET DE LEUR TROUPE. (10 *octobre.*)

Après cinq mois d'absence, pendant lesquels ils ont été recueillir dans les départemens de la Bretagne et la Norman-

die, d'abondantes recettes et de nombreux applaudissemens, MM. Franconi ont fait leur rentrée par la pantomime du *Renégat*, ou *la Belle Georgienne*. Ils avaient été obligés de s'échapper, pour ainsi dire, de Rouen, où douze représentations de suite n'avaient pu ralentir l'empressement du public. Celui de la capitale leur a prouvé qu'ils n'avaient rien perdu en hâtant leur retour : la vaste enceinte de leur Cirque, auquel ils avaient fait faire, pendant leur absence, plusieurs réparations et embellissement, n'a pu contenir la foule de curieux qui s'était portée à cette représentation.

LA PUCELLE D'ORLÉANS, pantomime en 3 actes, par M. *Cuvelier*.

(3 *novembre*.)

L'auteur de cette pantomime qui a été jouée, il y a long-tems, au Théâtre de la Gaîté, y a fait de nombreux changemens, qui lui donnent l'attrait de la nouveauté. La manière dont elle a été représentée au Cirque, par MM. Franconi et leur troupe, lui a assuré d'ailleurs le succès qu'elle a obtenue.